34

DATE LABEL

24/2/67 8/3/67

...841.03 L212A

...cc878

Date.....

J. & K. UNIVERSITY LIBRARY

ook should be returned on or before the last stamped above. charges of 6 nP. will be levied for each day. The book is nd that day.

Anthologie
DU
ROMANTISME

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Sous la Terre de France, contes et poèmes. (Payot.)
Quarante Ans après. Pensées et poèmes inédits de Victor Hugo. (Henry Goulet.)
Les Métiers du Théâtre. (Doin.)
Le Syndicalisme pendant et après la Guerre. (La Vie Universitaire.)
Plus près de Toi, roman. (Baudinière.)
Quand Israël aima, roman. (La Renaissance du Livre.)
Victor Hugo. (Gédalge.)
Les Russes sont-ils heureux ? (Flammarion.)
Clartés d'Europe. (Corrêa.)
Les Cités du Bonheur. (Éd. du Myrte.) Prix Louis Miller, de l'Académie française.
L'Information, hier, aujourd'hui, demain. (Bourrelier.)
Israël dans le Monde (Flammarion.)

AVEC ANNE-MATHILDE PARAF

Rien qu'un Violoneux, version française du roman de H.-C. Andersen. (Gédalge.)
33 Clairs de Lune, version française du Livre d'Images sans images de H.-C. Andersen. (Nlle Soc. d'Éditions.)
Pierrot la Veine, version française du roman de H.-C. Andersen. (Bourrelier.)
Le Rameau de Myrte, version française de la nouvelle de Johannes-V. Jensen. Prix Nobel 1944, prix Halpérine Kaminsky. (Édit. du Myrte.)

PIERRE PARAF

Anthologie

DU

ROMANTISME

Nouvelle Edition

ÉDITIONS
ALBIN MICHEL
22, rue Huyghens, 22
PARIS

ALLAMA IQBAL LIBRARY
18878

891.3
T·212-A

8t 252

UNIVERSITY OF KASHMIR
LIBRARY
No. 18878
Date 23-11-60.
SRINAGAR

CHECKED

M/C

5F/185

Droits de traduction et reproduction
réservés pour tous pays.
Copyright 1927 by Albin Michel.

ANTHOLOGIE DU ROMANTISME

Invitation au voyage romantique

Viens... nous conterons ce conte
Aux étoiles de la nuit.

V. H.

Le voyage romantique est de ceux qui séduisent à tous les tournants du destin, à tous les âges de la vie.

Jeunes et vieux, les cœurs se laissent tenter par le chant de l'aventure. Au cœur des siècles d'airain, la musique d'Eviradnus continue de jeter son appel au rêve. Les chevaux sont sellés dans la cour de l'auberge. Déjà tintent les grelots du départ.

Allons-nous en par la terre
Sur nos deux chevaux charmants
Dans l'azur, dans le mystère
Dans l'éblouissement.

Un nouveau monde ouvre ses portes : un monde aux couleurs à la fois plus vives et plus sombres, un monde de rochers, de lacs, de cascatelles, avec des cathédrales où chantent des orgues, des minarets piquant le ciel étoilé, où la souffrance est parfois plus douce que la joie.

Les jeunes de l'entre-deux guerres y cherchèrent de rafraîchissantes évasions. Ceux de la résistance y firent eux aussi de rapides incursions pour chercher en Byron

ou Victor Hugo l'horreur de la tyrannie, l'amour de la liberté.

Et parce qu'un tel voyage semble pouvoir plus que jamais offrir quelque agrément, voici pour nos écoliers, nos étudiants, voici pour leurs aînés que le morne envoûtement de la vie ne détourne point de ces promenades aventureuses, une nouvelle édition de l'Anthologie du romantisme.

***

Elle est limitée dans le temps aux quinze années qui ont vu la naissance, l'épanouissement, la fin de ce grand mouvement littéraire, celles qui se situent entre 1822 et 1837. Elle est concentrée dans ses textes autour des paysages et des états d'âme qui nous ont semblé le plus exactement l'illustrer.

Une invitation au voyage n'est pas un traité didactique. Aussi laissera-t-elle aux manuels le soin d'exposer les origines du romantisme, ce qu'il doit au mysticisme allemand, au spleen britannique, à notre XVIII^e siècle, à Jean-Jacques Rousseau, à Bernardin de Saint-Pierre, à Chateaubriand, comment notre romantisme s'est universalisé et a répandu sur le monde les rayons de sa lumière française.

Mais, sans doute, n'est-il pas inutile de rappeler ce qui en fit, pour le lecteur de 1830, l'attrayante et surprenante nouveauté, ce qui en émanait à travers la forme encore incertaine de jeunes talents mal dégagés de l'emprise de la sévère rhétorique ou de certaines outrances de rêveurs cultivant avec délices le mal du siècle.

Le romantisme fut avant tout une explosion de liberté. Réagissant moins contre le classicisme de Corneille ou de Racine, de Pascal ou de La Bruyère que contre leurs imitateurs dégénérés du siècle précédent, contre la monotonie somnolente d'alexandrins privés de leur sève, l'artificielle

légèreté de petits vers sur lesquels le vent de la Révolution avait passé, il donna le signal de la libération.

Libération dans le temps, libération dans l'espace, dans le style, dans la pensée, libération du « moi ».

La libération dans le temps fut le départ, toutes voiles déployées, vers ces périodes de l'histoire que la littérature avait trop longtemps ignorées. Elle s'était bornée aux fastes de la Grèce et de Rome, et de leur passé tumultueux avait retenu surtout les images les plus sobres, les plus parfaites.

Le romantisme ouvre les portes au moyen âge, à ses extases, à ses misères, à ses difformités. Un grouillement de gueux vint peupler le devant de la scène où de nobles princesses avaient si longtemps écouté les déclarations d'amour de leurs prétendants courtois. Les ors et les pourpres de la Renaissance viennent y jeter un éclat nouveau.

Libération dans l'espace. L'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie deviennent les inspiratrices familières. L'Orient de l'Islam et des Croisés y est amplement exploité.

La libération peu à peu s'étend au style, relevant les mots roturiers de leur servitude. Le vieux dictionnaire arbore le bonnet rouge.

Elle s'étend à la pensée, consolidant ainsi les conquêtes de ce XVIII^e siècle contre lequel le romantisme a d'abord si vivement réagi, rejoignant par les voies de la sensibilité celles de la raison des encyclopédistes. Et par là, bien qu'il ait compté parmi ses premiers zélateurs de jeunes servants du trône et de l'autel, le romantisme s'affirme comme un grand mouvement révolutionnaire qui fait entrer dans les poèmes, le théâtre, le roman, la révolution que 1789 a réalisée dans la loi.

Mais cette libération est surtout une libération intérieure : celle du cœur humain. Ce cœur, comme on le dira plus tard, va se mettre à nu. On prend l'habitude d'écouter ses battements, d'analyser ses tourments. Il devient la mesure de toutes choses. Toute la littérature comme toute la vie va

rayonner autour de lui. Le cœur est le véritable vainqueur du combat. Le cœur est dieu et cette victoire se traduira par un immense débordement de pitié, de générosité dans le domaine de la famille, de la vie sociale, de l'amitié, de l'amour.

Pitié pour les déshérités aux plus bas échelons, pour le forçat, pour la fille publique. Tendresse pour l'enfant, pour la femme. Élargissement des frontières de l'amour que les mensonges conventionnels ne ferment plus. Partout la fantaisie, la liberté sont triomphantes.

Cependant ces conquêtes ne vont pas sans dommage. L'excessive liberté conduit bien vite à la licence, comme dit M. Prudhomme. On brise les chaînes qui entravent l'épanouissement du moi. Mais on finit par l'adorer dans toutes ses manifestations, par se complaire à son image comme Narcisse. L'égoïsme et l'égotisme fleurissent. Les malheurs d'autrui comptent peu lorsqu'il s'agit de satisfaire un désir. On a rompu avec le scepticisme, avec le « hideux sourire » de Voltaire. On s'est adonné sans réserve aux élans de la foi. Puis le cléricalisme qui la déformait a conduit plus d'un au blasphème.

On ne croit plus au prêtre. On ne croit plus à Dieu. Le mal du siècle, qui est peut-être un mal de tous les siècles et où des médecins ont cru discerner l'anémie, la gastralgie, la tuberculose ou pire encore, laisse derrière lui un immense goût d'amertume. Il conduit parfois au suicide, à la désespérance. Mais les plus robustes réagissent. Lorsque le romantisme, en tant que mouvement littéraire, est passé ou dépassé, il reste de lui une vision plus sensible, plus vaste, plus profonde du monde. Et comme le Gréco, accusé par l'inquisiteur d'avoir dans ses peintures allongé les ailes des anges, le romantisme allonge les ailes des hommes.

***

Le voyage romantique, si rapide soit-il, comporte un certain nombre d'étapes essentielles.

De cet univers enseveli depuis plus d'un siècle s'éveille un cortège d'ombres. En prologue de l'Anthologie, Théophile Gautier interroge le château du souvenir. Les masques blafards se colorent. Les vaillants de 1830 vont revivre.

Et maintenant, c'est le soir. Des larges fenêtres du salon, on aperçoit la Seine qu'effleure un dernier chaland, l'île Saint-Louis, la flèche de la Sainte-Chapelle, tout le Paris moyenâgeux qui ressuscite par la grâce d'une nouvelle génération de poètes. Visages pâles, mèches vagabondes sur de larges fronts. Redingotes, habits cintrés, vestons de velours noirs où cascadent des jabots de dentelles. Le maître de maison aux yeux fins et bienveillants s'empresse autour de ses hôtes. Une jeune fille aux boucles brunes, sa fille Marie, sourit parmi les compliments ardents des jeunes hommes. Ils insistent tant qu'elle ouvre le piano. 1827. Le salon de Charles Nodier, à la Bibliothèque de l'Arsenal.

Charles Nodier, le chercheur infatigable de notre vieille littérature, le hardi précurseur de la nouvelle, ainsi l'a défini Michelet. Poète, fabuliste, conteur érudit, humaniste intégral, il a joué tous les personnages de la vie des lettres. Mais il aime les vers par-dessus tout. Il est le confident, le génie familier de ces jeunes. Avec une fierté paternelle, il les regarde s'envoler vers la gloire, — parfois plus haut que lui — tout ému de leur gratitude, se souvenant à peine que c'est lui qui leur a donné le départ.

Autour de Nodier, voici d'abord celui que l'on nomme l'Enfant Sublime et qui n'est plus un enfant, mais un jeune homme, un jeune père de vingt-cinq ans. Déjà son génie naissant a fait un pacte avec la gloire; « son front de Dieu ou de César appelle les couronnes d'or ». « Ses deux yeux fauves sont pareils à des prunelles d'aigle. » Il est celui auquel rêvent tous les adolescents marqués du signe de la poésie comme César rêvait à Alexandre : Olympio, Victor Hugo.

Auprès de lui, plus harmonieux, plus éthéré, le génie

féminin, Alphonse de Lamartine, son aîné. Comme le dieu Apollon, il promènera partout le char du soleil sur les cœurs nocturnes qui avaient désappris l'espérance. Puis Alfred de Vigny, grand seigneur de plume et d'épée, mais plus fier de ses œuvres que de ses ancêtres. N'écrira-t-il pas orgueilleusement en un de ses derniers poèmes ?

Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

« *Bouche souriant sous l'amertume de la pensée, yeux bleus noyés dans l'idéal, chevelure blonde couronnant d'une auréole romantique ce trouvère égaré dans le XIX*e *siècle.* »

Ce jeune visiteur ironique et gracieux qui ne dédaigne point les coupes de champagne, franc-tireur des batailles du romantisme, grand expert en batailles de l'amour, c'est Alfred de Musset. Voici, timide et secret, Félix Arvers dont la postérité trop pressée ne retint qu'un sonnet. (Le lecteur de cette Anthologie voudra-t-il réviser ce jugement trop sommaire ?) Voici les deux frères Deschamps, Émile et Antony, poètes essayistes d'un rare talent qui font claquer au vent le drapeau de la nouvelle école pour laquelle ils refusent toutefois le nom de romantique. Sainte-Beuve, spirituel, au physique ingrat, le peintre Louis Boulanger dont le fameux tableau de Mazeppa inspira un des plus fougueux poèmes des Orientales ; *Eugène Delacroix, pierre de scandale des expositions, les deux frères Achille et Eugène Deveria ; enfin, Alexandre Dumas (père) qui, en ce temps-là, n'est pas encore le romancier populaire, mais l'auteur abondant de dithyrambes et d'élégies.*

Les hôtes du salon de Charles Nodier ont de 1824 à 1827 leur périodique où leurs noms amicaux fraternisent avec celui du classique et vénéré maître Alexandre Soumet. Ce périodique s'appela tour à tour la Muse française, les Annales romantiques, les Tablettes romantiques. *C'est à travers leurs pages qu'on peut cueillir les premières gerbes du florilège romantique. C'est là qu'on peut saisir les manifestations de l'enthousiasme extraordinaire qui animait*

ces jeunes hommes et aussi les réactions satiriques que cet enthousiasme provoquait dans l'autre camp. Les deux muses, classique et romantique, s'affrontaient. La première ne consentait pas à disparaître sans cribler de quelques coups de plume acérés son impudente rivale.

*
* *

Le Salon de l'Arsenal, le Cénacle s'évanouissent à l'aurore. Les accents lyriques qui saluaient l'aube romantique s'effacent.

D'autres chants montent des cabarets familiers, des guinguettes au bord de l'eau, des chambres mansardées où s'accouplent étudiants et grisettes. Chansons à boire, chansons d'amour.

Auguste de Châtillon, peintre et poète, célèbre les vertus gastronomiques de la Grande Pinte. Hégésippe Moreau, échappé des bords de la Voulzie, conte avec une fraîcheur adolescente ses débuts d'amant timide. Et Béranger, la bohème faite homme, jovial, frondeur et bon enfant, entonne son refrain célèbre : Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans.

La Muse romantique pénètre dans les champs de la politique et de la guerre. Partagée entre son culte de Napoléon et son amour de la liberté, elle chante des chants alternés qui annoncent tantôt l'impertinence libertaire, tantôt la gravité socialiste. Puis elle rend visite à ses deux terres d'élection : l'Orient, l'Espagne.

*Cependant le cor d'*Hernani *sonne dans les coulisses de la Comédie-Française. C'est le soir du 23 février 1830, ce soir où se joue le sort du théâtre romantique. Théophile Gautier a commandé à son tailleur, affolé, ce gilet ou plutôt ce pourpoint rouge qui le marquera aux yeux de la postérité. Revêtu de cet insigne flamboyant, il commande à la jeune troupe des « brigands de la pensée », divisée en onze tribus et*

dont les soutaches, les galons, les brandebourgs valent bien les habits noirs des bourgeois. « Tu réponds de tes hommes », lui dit Gérard de Nerval, et Gautier réplique avec fierté : « Par le crâne dans lequel Byron buvait à l'abbaye de New Stead, j'en réponds. » On joue des poings, on lance des œillades engageantes aux belles spectatrices, cachées derrière leurs bouquets « avec un sourire qui pardonne ». On crie aux crânes chauves : « A la guillotine, les genoux. » Et ces turbulentes manifestations sont le prélude d'un triomphe. En la personne d'Hernani, le bandit honnête homme, l'art romantique est vainqueur.

***

Mal du siècle : Jules Favre lance son anathème. *Charles Dovalle, qui mourut en duel à vingt-huit ans et dont Victor Hugo préfaça le premier et unique volume, le* Sylphe, *révèle le secret de ses insomnies. Saint-Valéry, Esquiros, l'auteur des* Hirondelles, *chantent leur incurable mélancolie.*

Mais voici que de longues formes blanches, couronnées de bandeaux ténébreux, apparaissent. Elles font signe d'entrer au bois sacré, transformé en salon de pur style 1830. Ce sont elles, les Muses romantiques au tempérament généreux, à la sensibilité débordante qui unissent à une nostalgie distinguée « un appétit effréné de liberté, de toutes les libertés, de pensée, de parole et d'action ». George Sand dont nous reproduisons les vers faits au couvent. Louise Colet, brûlée de désirs impérieux qui ne furent pas seulement ceux de la gloire. Anaïs Ségalas, l'auteur des Oiseaux de passage ; *Marceline Desbordes-Valmore qui rappelle Sappho et annonce Anna de Noailles, Delphine Gay qui devint Mme de Girardin, poète et conteur de l'enfance.*

Le romantisme doit beaucoup à ses Muses pour ce qu'elles ont inspiré, pour ce qu'elles ont écrit.

Il doit beaucoup aussi à cette pléiade d'apôtres qui, à

une époque moins éclatante, eussent conquis une gloire plus haute et que l'on se refuse ici à marquer du nom condescendant de « petits romantiques ».

Petrus Borel, le « lycanthrope », dont Théophile Gautier enviait la barbe fine et soyeuse, « olivâtre de peau comme une peinture de maître qui s'agatise », l'auteur des Rhapsodies, *fièrement dressé dans sa misère et dans son génie; Aloysius Bertrand, poitrinaire, pâle, excentrique, qui se prénommait très banalement Louis et dont* Gaspard de la Nuit *évoque à la fois Rembrandt et Callot; Gérard de Nerval, nomade, ténébreux, poète et philosophe, qui sait chanter le roi de Thulé, comme les nuits d'Orient ou l'allée du Luxembourg; Ulrich Guttinger, un des hérauts du réveil de notre poésie; le comte Gaspard de Pons, lyrique et jovial; Auguste Fontaney, l'auteur des ballades et des scènes de* La Vie castillane et andalouse, *témoignent dans la dernière partie de cette anthologie comment le romantisme comprenait et pratiquait la bohème, la fantaisie, l'amitié, l'amour.*

A travers Namouna *d'Alfred de Musset, don Juan apparaît évoquant l'un des visages de cet amour fatal. Et pour laisser le promeneur sur quelques notes de grâce pour que de ce voyage romantique, l'invitation à la valse ne soit pas absente, sur la musique de Weber, l'amour chaste, l'amour évaporé d'une nuit caresse le rêve d'une jeune fille dans l'envol d'une fleur.*

Soulève ta paupière close
Qu'effleure un songe virginal.
Je suis le spectre d'une rose
Que tu portais hier au bal.

***

Le voyage va s'achever. Quand beaucoup d'années auront passé, quand les chevelures fauves seront clairsemées ou changées en cheveux blancs, les furieux combattants de

naguère seront réconciliés. Ils souriront de la violence des passions qui les divisèrent — ainsi en est-il parfois de maintes écoles en isme. Le Panthéon des lettres les accueillera. Et les adolescents enragés deviendront quarante ans après de dignes académiciens.

Mais cette Anthologie ne pourrait finir par cette image d'ironie apaisée. Il nous a semblé que Romantisme oblige à moins de prudente sagesse et que l'épilogue veut à la fois plus de tendresse et plus de feu.

Avant de mourir sur les barricades, les jeunes héros révolutionnaires des Misérables *écoutent des vers, la chanson de leur camarade Jean Prouvaire qui est comme un adieu à la douceur de vivre, l'évocation de ce qui fut et qui jamais ne meurt en nous, de tous ces souvenirs qui*

De nos cœurs pleins d'ombre
Se sont envolés vers les cieux profonds.

***

C'est un grand problème et qu'il faut tout au moins poser, avant de terminer ce prélude, que celui de l'actualité présente du romantisme.

Les lendemains de la deuxième guerre mondiale où la brutalité, la barbarie ont dépassé toute imagination, les premières années d'un âge que l'on a déjà baptisé l'âge atomique, sont-ils propices aux survivances, aux renaissances de l'esprit, du climat romantique ?

N'y a-t-il point au contraire antinomie entre une époque où l'individu est de plus en plus durement absorbé par la collectivité et un mouvement littéraire qui n'est qu'exaltation sans frein de l'individu ? Y a-t-il place pour la fantaisie, la révolte du moi. contre l'embrigadement, la standardisation universels ? A-t-on le temps, le désir de rêver ?

Ne peut-on trouver par ailleurs, dans la vogue d'une doctrine à laquelle certains cercles littéraires attachèrent une

importance excessive — mais c'est une tradition chez nous et, en somme, une tradition honorable que de prendre au sérieux tout ce qui concerne l'esprit — dans l'intérêt suscité par l'existentialisme, une manifestation d'un nouveau romantisme ?

L'observateur superficiel aurait vite fait de s'exclamer. Rien de moins romantique que notre temps où, de l'enfance à la vieillesse, la dure machine nous happe, où le cœur ne se porte guère, non pas seulement dans la vie privée (la galanterie ayant disparu comme un de ces ornements superflus du style 1900), mais dans la vie publique, où les mots de générosité, d'amour, sont de plus en plus rares dans les langages nationaux et internationaux. Rien de moins romantique que ces années où la part de l'homme est de plus en plus étroite, où, entre deux catastrophes, le souci majeur est de réussir à vivre, sans qu'on ait la possibilité de rêver ou de « sublimer » sa vie.

En vérité, la couleur même de notre époque, les ombres des années funèbres qui se projettent encore sur elles, les rougeurs fulgurantes qui montent des périls futurs, tout ce sombre fatalisme qui plane sur cet âge de mort et de résurrection, composent un climat essentiellement romantique.

Et puisque le besoin d'évasion dans le temps, dans l'espace, en soi-même, s'affirme comme un des caractères permanents de nos compagnons de ce voyage, les conditions de ce nouveau romantisme apparaissent bien réalisées autour de nous. Entre l'existentialisme et certain romantisme dégénéré, non pas celui des années 1822-1837 qui nous sert de cadre, mais certaines survivances romantiques de la fin du siècle, on peut bien trouver aussi quelque parenté.

Si la tendance est, comme on dit aujourd'hui, d'engager *l'écrivain dans la mêlée, elle rencontre là encore l'une des conclusions des plus grands écrivains issus du romantisme : Lamartine, Alfred de Vigny, Victor Hugo.*

Est-on bien sûr, au reste, que l'individu si dévalorisé dans la vie quotidienne, doive perdre dans l'avenir tant de son importance, que ce soit pour dompter les cœurs, gagner les guerres, bâtir la paix ? Est-on bien sûr que le concept romantique du héros soit démodé ? Et si les plus révolutionnaires demandent aux grandes transformations sociales la libération de l'homme, remettant à la société le soin de pourvoir à ses droits, d'assurer l'exécution de ses devoirs matériels, n'est-ce pas pour lui réserver une plus vaste part du spirituel ?

Cette énergie atomique dont nous n'avons jusqu'ici connu que les bombes, en hâtant la domination de l'homme sur la matière, doit ouvrir toutes grandes au nouvel affranchi, les portes de la pensée et du rêve que la barbarie lui avaient fermés.

Tout est sensible, avait dit Gérard de Nerval, prévoyant un siècle à l'avance qu'un jour le grand mystère se révélerait.

Crains dans la mer aveugle, un regard qui t'épie.
A la matière même un verbe est attaché,
Ne la fais pas servir à quelque usage impie.
Souvent dans l'être obscur, habite un dieu caché
Et comme un œil naissant ouvert par ses paupières
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres.

Aujourd'hui le monde au carrefour observe plus ou moins confusément l'énigme qui l'écrase et dont la réponse est en lui-même.

Mais pour éclairer sa vie, pour l'ennoblir, pour la bercer, comment ne pas répondre à l'appel du romantisme, demeurer insensible à la ferveur de ses élans, à la musique de ses enchantements ?

Évocation

THÉOPHILE GAUTIER

Le Château du souvenir

La main au front, le pied dans l'âtre,
Je songe et cherche à revenir,
Par delà le passé grisâtre
Au vieux château du souvenir.

Une gaze de brume estompe
Arbres, maisons, plaines, coteaux,
Et l'œil au carrefour qui trompe
En vain consulte les poteaux.

J'avance parmi les décombres
De tout un monde enseveli,
Dans le mystère des pénombres
A travers des limbes d'oubli.

Mais voici, blanche et diaphane,
La Mémoire au bord du chemin
Qui me remet, comme Ariane
Son peloton de fil en main.

Désormais la route est certaine ;
Le soleil voilé reparaît,
Et du château, la tour lointaine
Pointe au-dessus de la forêt.

Sous l'arcade où le jour s'émousse,
De feuilles en feuilles tombant,
Le sentier ancien de la mousse
Trace encore son étroit ruban

Mais la ronce en travers s'enlace ;
La liane tend son filet
Et la branche que je déplace
Revient et me donne un soufflet.

Enfin, au bout de la clairière,
Je découvre du vieux manoir
Les tourelles en poivrière
Et les hauts toits en éteignoir.

. . . . . .

Dans son cadre que l'ombre moire,
Au lieu de réfléchir mes traits,
La glace ébauche de mémoire
Le plus ancien de mes portraits.

The J & K University Library

Spectre rétrospectif qui double
Un type à jamais effacé,
Il sort du fond du miroir trouble
Et des ténèbres du passé.

Dans son pourpoint de satin rose,
Qu'un goût hardi coloria,
Il semble chercher une pose
Pour Boulanger ou Devéria.

Terreur du bourgeois glabre et chauve,
Une chevelure à tous crins
De roi franc ou de lion fauve
Roule en torrent jusqu'à ses reins.

Tel, romantique opiniâtre,
Soldat de l'art qui lutte encor,
Il se ruait vers le théâtre
Quand d'Hernani sonnait le cor.

. . . . . .

La nuit tombe et met avec l'ombre
Ses terreurs aux recoins dormants,
L'inconnu, machiniste sombre
Monte ses épouvantements.

Des explosions de bougies
Crèvent soudain sur les flambeaux !
Leurs auréoles élargies
Semblent des lampes de tombeaux.

Une main d'ombre ouvre la porte
Sans en faire grincer la clé.
D'hôtes pâles qu'un souffle apporte
Le salon se trouve peuplé.

Les portraits quittent la muraille,
Frottant de leurs mouchoirs jaunis,
Sur leur visage qui s'éraille,
La crasse fauve du vernis.

D'un reflet rouge illuminée
La bande se chauffe les doigts
Et fait cercle à la cheminée
Où tout à coup flambe le bois.

L'image au sépulcre ravie
Perd son aspect roide et glacé ;
La chaude pourpre de la vie
Remonte aux veines du passé.

Les masques blafards se colorent.
Comme au temps où je les connus.
A vous que mes regrets déplorent,
Amis, merci d'être venus !

Les vaillants de dix huit cent trente,
Je les revois tels que jadis.
Comme les pirates d'Otrante,
Nous étions cent, nous sommes dix,

L'un étale sa barbe rousse
Comme Frédéric dans son roc,
L'autre superbement retrousse
Le bout de sa moustache en croc.

Drapant sa souffrance secrète
Sous les fiertés de son manteau,
Pétrus fume une cigarette
Qu'il baptise papélito.

Celui-ci me conte ses rêves,
Hélas ! jamais réalisés,
Icare tombé sur les grèves
Où gisent les essors brisés.

Celui-là me confie un drame
Taillé sur le nouveau patron,
Qui fait, mêlant tout dans sa trame,
Causer Molière et Calderon.

Tom, qu'un abandon scandalise,
Récite « Love's labours lost ;
Et Fritz explique à Cidalise
Le « Walpurgisnachtstraum » de *Faust*.

Mais le jour luit à la fenêtre,
Et les spectres, moins arrêtés,
Laissent les objets transparaître
Dans leurs diaphanéités.

Les cires fondent consumées ;
Sous les cendres s'éteint le feu,
Du parquet montent des fumées ;
Château du souvenir, adieu !

Encore une autre fois décembre
Va retourner le sablier,
Le présent entre dans ma chambre,
Et me dit en vain d'oublier.

Emaux et Camées.

Le Salon de Charles Nodier

ALFRED DE MUSSET

Réponse à M. Charles Nodier

. . . . . .
. . . . . .

Gais comme l'oiseau sur la branche,
Le dimanche,
Nous rendions parfois matinal
L'Arsenal.

La tête coquette et fleurie
De Marie.
Brillait comme un bluet mêlé
Dans le blé.

Tachés déjà par l'écritoire
Sur l'ivoire
Ses doigts légers allaient sautant
Et chantant.

Quelqu'un récitait quelque chose,
Vers ou prose,
Puis nous courions recommencer
A danser.

Chacun de nous, futur grand homme
Ou tout comme,
Apprenait plus vite à t'aimer
Qu'à rimer.

Alors, dans la grande boutique
Romantique,
Chacun avait, maître ou garçon,
Sa chanson.

Nous allions, brisant les pupitres
Et les vitres,
Et nous avions plume et grattoir
Au comptoir.

Hugo portait déjà dans l'âme
Notre-Dame,
Et commençait à s'occuper
D'y grimper.

De Vigny chantait sur sa lyre,
Ce beau sire,
Qui mourut sans mettre à l'envers
Ses bas verts.

Antony battait avec Dante
Un andante,
Emile ébauchait vite et tôt
Un presto.

Sainte-Beuve faisait dans l'ombre
Douce et sombre,
Pour un œil noir, un blanc bonnet,
Un sonnet.

Et moi, de cet honneur insigne
Trop indigne,
Enfant par hasard adopté
Et gâté,

Je brochais des ballades, l'une
A la lune,
L'autre à deux yeux noirs et jaloux,
Andaloux.

Cher temps, plein de mélancolie,
De folie,
Dont il faut rendre à l'amitié
La moitié !

Pourquoi, sur ces flots où s'élance
L'espérancc,
Ne voit-on que le souvenir
Revenir ?

Ami, toi qu'a piqué l'abeille,
Ton cœur veille,
Et tu n'en saurais ni guérir,
Ni mourir ;

Mais comment fais-tu donc, vieux maître.
Pour renaître ?
Car tes vers, en dépit du temps,
Ont vingt ans.

Si jamais ta tête qui penche
Devient blanche
Ce sera comme l'amandier,
Cher Nodier :

Ce qui le blanchit n'est pas l'âge,
Ni l'orage,
C'est la fraîche rosée en pleurs
Dans les fleurs.

Poésies nouvelles.

A Madame N. Ménessier

Qui avait mis en musique des paroles de l'auteur

Madame, il est heureux, celui dont la pensée
(Qu'elle fût de plaisir, de douleur, ou d'amour)
A pu servir de sœur à la vôtre un seul jour.
Son âme dans votre âme un instant est passée.

Le rêve de son cœur un soir s'est arrêté,
Ainsi qu'un pèlerin sur le seuil enchanté
Du merveilleux palais tout peuplé de féeries
Où dans leurs voiles blancs dorment vos rêveries.

Qu'importe que bientôt, pour un autre oublié,
De vos lèvres de pourpre il se soit envolé
Comme l'oiseau léger s'envole après l'orage ?
Lorsqu'il a repassé le seuil mystérieux,
Vos lèvres l'ont doré, dans leur divin langage,
D'un sourire mélodieux.

Premières poésies, novembre 1831.

Sonnet à Madame N. Ménessier

Je vous ai vue enfant, maintenant que j'y pense,
Fraîche comme une rose et le cœur dans les yeux.
Je vous ai vu bambin, boudeur et paresseux ;
Vous aimiez lord Byron, les grands vers et la danse.

Ainsi nous revenaient les jours de notre enfance,
Et nous parlions déjà le langage des vieux ;
Le jeune souvenir riait entre nous deux,
Léger comme un écho, gai comme l'espérance.

Le lâche craint le temps parce qu'il faut mourir ;
Il croit son mur gâté lorsqu'une fleur y pousse.
O voyageur ami, père du souvenir !

C'est ta main consolante, et si sage et si douce,
Qui consacre à jamais un pas fait sur la mousse,
Le hochet d'un enfant, un regard, un soupir.

Poésies nouvelles.

VICTOR HUGO

Billet à Charles Nodier

En recevant le Roi de Bohême et ses sept châteaux pendant les répétitions d' « Hernani ».

Je l'ai lu, ton beau poème.
Tes sept châteaux de Bohême !
C'est un legs rare et suprême,
Que tu tiens, en fils pieux,
D'Yorick qui l'eut de son père,
Rabelais, bâtard d'Homère,
Lequel était fils des dieux.
C'est là, Nodier, ta famille.
Moi, j'édifie en Castille
Une bien frêle bastille
Que bientôt fera plier
Le peuple au front de bélier.

Mais, qu'Hernani tienne ou croule,
Qu'importe à tes sept donjons,
Qu'en vain viendront battre en foule
Maintes ailes de pigeons !
Ils vivront. Leur garde est forte,
Ta gloire veille à leur porte.

Quoi donc ! il me vient de toi,
Ce livre charmant que j'aime !
Quoi ! sept châteaux de Bohême !
Don de poète ou de roi !
En échange, t'offrirai-je
Ma tour qu'un parterre assiège ?
Hélas, pour tes sept châteaux
Qui, du front de leurs coteaux,
Dominent sur la campagne,
Moi, dont Jodelle est l'aïeul,
Je ne t'en promets qu'un seul.
Encore est-il en Espagne !

Dernière gerbe, octobre 1829.

VICTOR HUGO

Nos Amusements

Avec Lamartine, Vigny, les deux Deschamps, Sainte-Beuve et Nodier vers 1827

Amis, j'ai vu des morts le festin mémorable :
Ils parlaient à grand bruit, ils mangeaient du lapin.
Leur appétit s'aiguise en leur lit de sapin,
Leur dent s'attaque à tout, aux cuisses, même au [râble.
Mais ils parlaient, c'était un bruit dans le quartier !
Hélas, l'homme qui fait ce malheureux métier
De fantôme vivant, parle peu, mais mort, hâble.

Dernière gerbe.

ÉMILE DESCHAMPS

A Madame Marie Ménessier-Nodier

Aujourd'hui que la vieille Europe,
Moitié Titan, moitié Cyclope,
Monstre cupide et factieux,
D'un bras avec idolâtrie
Plonge aux forges de l'industrie,
Et de l'autre insulte les cieux ;

On voit le chaste chœur des Muses
Fuir comme des biches confuses
Que pressent la meute et le cor ;
Elles tremblent comme les trônes,
Et... mais quelle est sous vingt couronnes,
Cette muse si jeune encor ?

Pour la fête le trépied fume ;
L'air autour d'elle se parfume,
Et s'anime de bruits charmants,
Faisons-lui des bouquets par mille...
Il est un peu plus difficile
De lui faire des compliments.

Aux notes que sa voix soupire,
Le rossignol qu'amour inspire
Suspendrait ses concerts jaloux ;
Sa danse aux Nymphes eût fait honte ;
Une colombe d'Amathonte
A le cœur et les yeux moins doux.

Si son âme longtemps muette
Tente un voyage de poète
Et vogue, esquif sans aviron,
Ses vers ont la suprême grâce
Que son père hérita d'Horace
Avec le souffle de Byron.

Voudrait-on chanter ses louanges ?
Autant vouloir flatter des anges ;
La lyre humaine n'y peut rien.
Sur la terre mal célébrée
Contentez-vous d'être adorée,
Et, pour cela, vous l'êtes bien !

Ces discours vous fâchent peut-être !
Qu'y faire ? Le roi n'est pas maître
Dans ce siècle de libertés.
Les belles sont aussi des reines.
Il faut bien que ces souveraines
Entendent quelques vérités.

Pöésïes françaises.

L'AUBE ROMANTIQUE

De la Muse française aux Tablettes romantiques

CH. DOVALLE

Les deux Muses

La Muse Classique

Tranquille amant des jeunes immortelles,
Qui, sur le Pinde, ont proclamé ton nom,
Sois leur dévôt ; fuis les routes nouvelles,
Point de salut hors de mon Hélicon !
De ton encens montre-toi plus avare :
Crains d'invoquer un dieu capricieux :
Tu volerais sur les ailes d'Icare...
Fuis le soleil ! n'approche pas des cieux !

La Muse Romantique

Brûlant d'amour, palpitant d'harmonie,
Jeune, laissant jaillir tes vers brûlants,
Libre, fougueux, demande à ton génie
Des chants nouveaux, indépendants.
Du feu sacré si le ciel est avare,
Va l'y ravir d'un vol audacieux ;
Vole, jeune homme !... Oui, souviens-toi d'Icare
Il est tombé, mais il a vu les cieux !

Le Sylphe.

HÉGÉSIPPE MOREAU

Dix-huit ans

J'ai dix-huit ans : tout change et l'Espérance
Vers l'horizon me conduit par la main
Encore un jour à traîner ma souffrance,
Et le bonheur me sourira demain.
Je vois déjà croître pour ma couronne
Quelques lauriers dans les fleurs du printemps ;
C'est un délire... Ah qu'on me le pardonne :
J'ai dix-huit ans !

J'aime Provins, j'aime ses vieilles tombes
Où les amours vont chercher des abris ;
Ces murs déserts qu'habitent les colombes,
Et dont mes pas font trembler les débris.
Là je m'assieds, rêveur, et dans l'espace
Je suis des yeux les nuages flottants,
L'oiseau qui vole et la femme qui passe :
J'ai dix-huit ans !

Bercez-moi donc, ô rêves pleins de charmes,
Rêves d'amour... Mais l'aquilon des mers
A jusqu'à moi porté le bruit des armes.
La Grèce appelle en secouant ses fers.
Loin de la foule et loin du bruit des villes,
Dieu ! laisse-moi respirer quelque temps,
Le temps d'aller mourir aux Thermopyles :
J'ai dix-huit ans !

Mais quel espoir ! la France, jeune et fière,
S'indigne aussi de vieillir en repos :
Des cieux, émus par quinze ans de prière,
La liberté redescend à propos.
Foudre invisible et captif dans la nue
Hier encor, je te disais : « Attends »
Mais aujourd'hui, parais ; l'heure est venue :
J'ai dix-huit ans !

Les Myosotis, 1828.

VICTOR HUGO

Un tableau d'Albert Dürer

Le frêle esquif sur la mer sombre
Sombre ;
La foule perce d'un éclair
L'air.

C'est minuit. L'eau gémit, le tremble
Tremble,
Et tout bruit dans le manoir
Noir ;

Sur la tour inhospitalière
Lierre.
Dans les fossés du haut donjon
Jonc ;

Dans les cours, dans les colossales
Salles,
Et dans les cloîtres du couvent,
Vent.

La cloche, de son aile atteinte,
Tinte
Et son bruit tremble en s'envolant
Lent.

Le son qui dans l'air se disperse
Perce
La tombe où le mort inconnu
Nu,

Epelant quelque obscur problème
Blème,
Tandis qu'au loin le vent mugit,
Gît.

Tous se répandent dans les ombres,
Sombres,
Rois, reines, clers, soudards, nonnains
Nains.

La voix qu'ils élèvent ensemble,
Semble
Le dernier soupir qu'un mourant
Rend.

Les ombres vont au clair de lune
L'une
En mitre et l'autre en chaperon
Rond.

Celle-ci qui roule un rosaire
Serre
Dans ses bras un enfant tremblant
Blanc.

Celle-là, voilée et touchante,
Chante
Au bord d'un gouffre où le serpent
Pend.

D'autres, qui dans l'air se promènent,
Mènent
Par monts et vaux, des palefrois
Froids.

L'enfant mort à la pâle joue
Joue ;
Le gnome grimace et l'esprit
Rit.

On dirait que le beffroi pleure ;
L'heure
Semble dire en traînant son glas
Las !

Enfant ! retourne dans ta tombe !
Tombe
Sous le pavé des corridors,
Dors !

L'enfer souillerait ta faiblesse.
Laisse
Ses banquets à tes envieux,
Vieux.

C'est aller au sabbat trop jeune !
Jeûne,
Garde-toi de leurs jeux hideux,
D'eux !

Vois-tu dans la sainte phalange
L'ange
Qui vient t'ouvrir le paradis,
Dis ?

Ainsi la mort nous chasse et nous foule,
Foule,
De héros petits et d'étroits
Rois.

Attilas, Césars, Cléôpatres,
Pâtres,
Vieillards narquois et jouvenceaux
Sots,

Bons évêques à charge d'âmes,
Dames,
Saints docteurs, lansquenets fougueux,
Gueux,

Nous serons un jour, barons, prêtres,
Reîtres,
Avec nos vœux et nos remords
Morts.

Pour moi, quand l'ange qui réclame
L'âme
Se viendra sur ma couche, un soir,
Seoir.

Alors, quand sous la pierre froide
Roide,
Je ferai le somme de plomb
Long.

O toi, qui dans mes fautes mêmes,
M'aimes,
Viens vite, si tu te souviens
Viens.

T'étendre à ma droite, endormie,
Mie ;
Car on a froid dans le linceul
Seul.

Toute la Lyre. La Nature, XXXVII.

M. S. P. BRÈS

Règles du genre romantique

Satire

A peine l'écolier qui fait sa rhétorique [sique,
Trouve encore parmi nous quelque charme au clas-
Mais, lorsqu'il a quitté Virgile et son pédant,
Il se forme bientôt un goût indépendant ;
Le genre romantique élève ses pensées,
Par Racine et Boileau trop longtemps rabaissées.
Son âme est attentive aux leçons du désert,
Il goûte du torrent le sublime concert,
Et du vague idéal, cherchant la quintessence,
Du battant de la porte il chérit l'éloquence.
Les brigands de la grotte et ceux du vieux donjon
De préceptes tranchants vont orner sa raison.
Quel charme séducteur se glisse dans ses veines,
Quand il entend le bruit des verrous et des chaînes !
Quand le cierge funèbre, à ses yeux allumé,
Est porté par un mort que l'on croit inhumé :
A tant de voluptés son cœur ne peut suffire
Et d'un doux cauchemar il sent l'heureux délire.

Oui, je veux, m'animant aux accents des beffrois
Du Romantique pur vous enseigner les lois.
Au milieu des forêts, des rocs et des racines,
Montrez-moi vos héros, cachez vos héroïnes,
Que, sa quenouille en main, la vieille du hameau
Soit toujours l'ornement d'un chef-d'œuvre nouveau,
Que l'ermite s'y montre avec sa barbe blanche,
Traversant le torrent sur une étroite planche ;
Qu'il sache le passé bien moins que l'avenir
Et qu'il ait deux grands bras toujours prêts à bénir.

. . . . . .

. . . . . .

Décrivez lentement le brin d'herbe qui pousse.
Souvent le romantique est caché sous la mousse ;
Mais, quand vous l'y cherchez, faites que le poignard
Dans la main d'un bandit se montre à mon regard.

. . . . . .

. . . . . .

« Ponctuez fortement », s'écriait un grand homme.
Les points ont fait valoir maint livre qu'on renomme.
Un auteur de nos jours réussit de tout point
S'il joint au vague heureux l'éloquence du point.
De l'exclamation que le signe sublime
Termine chaque mot, décore chaque rime.

. . . . . .

. . . . . .

Surtout n'oubliez pas le beffroi solitaire,
Qui tinte de lui-même au fond du monastère,

Faites voir un succube affublé d'un linceul
Perché sur une table et pérorant tout seul !
Faites gémir les voix d'une triste victime
Qui font tourner les vins dans la cave du crime,
Que j'entende les vents sous d'antiques lambris
Siffler... comme Boileau s'il jugeait vos écrits.

Tablettes romantiques, 1823.

ALFRED DE VIGNY

Moïse

. . . . . .

Il disait au Seigneur : « Ne finirai-je pas ?
Où voulez-vous encor que je porte mes pas ?
Je vivrai donc toujours puïssant et solitaire ?
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.
Que vous ai-je donc fait pour être votre élu ?
J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.
Voilà que son pied touche à la terre promise,
De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise.
Au coursier d'Israël qu'il attache le frein ;
Je lui lègue mon livre et la verge d'airain.

Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo
Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau ?
Hélas ! Vous m'avez fait sage parmi les sages !
Mon doigt du peuple errant à guidé les passages,

J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois;
L'avenir à genoux adorera mes lois ;
Des tombes des humains j'ouvre la plus antique,
La mort trouve à ma voix une voix prophétique,
Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations
Ma main fait et défait les générations.
Hélas ! je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Hélas ! je sais aussi tous les secrets des cieux,
Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.
Je commande à la nuit de déchirer ses voiles ;
Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,
Et, dès qu'au firmament mon geste m'appela,
Chacune s'est hâtée en disant : « Me voilà ! »
J'impose mes deux mains sur le front des nuages,
Pour tarir dans leurs flancs la source des orages ;
J'engloutis les cités sous les sables mouvants ;
Je renverse les monts sous les ailes des vents.

Mon pied infatigable est plus fort que l'espace ;
Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe,
Et la voix de la mer se tait devant ma voix.
Lorsque mon peuple souffre ou qu'il lui faut des lois,
J'élève mes regards, votre esprit me visite ;
La terre alors chancelle et le soleil hésite.
Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux.
Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux.
Vous m'avez fait vieillir, puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Sitôt que votre souffle a rempli le verger,
Les hommes se sont dit : « Il nous est étranger. »
Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
Car ils venaient, hélas ! d'y voir plus que mon âme.
J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir ;
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
M'enveloppant alors de la colonne noire,
J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,
Et j'ai dit dans mon cœur : « Que vouloir à présent ? »
Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,
Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,
L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche ;
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
Et quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
O Seigneur ! j'ai vécu puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre ! »

. . . . . .

Poésies,
Livre mystique, écrit en 1822.

ÉMILE DESCHAMPS

Classiques et Romantiques

Il faut aux hommes et surtout aux Français, grands querelleurs et grands parleurs, un champ de bataille toujours ouvert, ou une arène de discussions toujours en mouvement. Après les guerres de la Ligue et de la Fronde, sont venues les querelles des Jansénistes et des Molinistes, auxquelles ont succédé beaucoup d'autres disputes jusqu'à celle des Gluckistes et des Piccinistes ; et maintenant de toutes les factions qui ont troublé la France, il ne reste plus, nous l'espérons, que des Classiques et des Romantiques, et une bonne animosité de part et d'autre. C'est décidément la haine à la mode.

On a défini tant de fois le *Romantisme* que la question est bien assez embrouillée comme cela sans que nous l'obscurcissions encore par de nouveaux éclaircissements. Il y a des hommes de lettres qui ont dit : « Nous condamnons la littérature du XIX^e^ siècle parce qu'elle est romantique. » Cet argument ne nous a pas complètement satisfaits. D'autres ont ajouté : « On appelle *classiques* tous les ouvrages faits pour ser-

vir de modèles, et *romantiques* tous les ouvrages absurdes ; donc, pour peu qu'on ait le sens commun, il est impossible qu'on soutienne le Romantisme. » Ceci est plus fort. Cependant on peut encore trouver mieux, en cherchant bien. Ne cherchons pas et contentons-nous, en dépouillant ces deux définitions hostiles de ce qu'elles ont de niais, d'en faire jaillir deux grands vérités, savoir : qu'il n'y a réellement pas de romantisme, mais bien une littérature du XIX^e^ siècle ; et en second lieu, qu'il n'existe, dans ce siècle, comme dans tous, que de bons et de mauvais ouvrages et même, si vous le voulez, infiniment plus de mauvais que de bons. Maintenant que les *non-sens* des dénominations ont disparu, il sera facile de s'entendre.

. . . . . .

. . . . . .

Le *Lyrique*, l'*Elégiaque* et l'*Epique* étant les parties faibles de notre ancienne poésie, comme nous l'avons déjà observé, c'est donc de ce côté que devait se porter la vie de la poésie actuelle.

Aussi, M. Victor Hugo s'est-il révélé dans l'Ode, M. de Lamartine dans l'Elégie, et M. Alfred de Vigny dans le Poème. Mais avec quelle habileté ces trois jeunes poètes ont approprié ces trois genres aux besoins et aux exigences du siècle ! M. Alfred de Vigny, un des premiers, a senti que la vieille épopée était devenue presque impossible en vers et principalement en vers français, avec tout l'attirail du merveilleux ; il a senti que les Martyrs sont la seule

épopée qui puisse être lue de nos jours, parce qu'elle est en prose, et surtout en prose de M. de Chateaubriand ; et à l'exemple de lord Byron, il a su renfermer la poésie épique dans des compositions d'une moyenne étendue et toutes inventées ; il a su être grand sans être long. M. de Lamartine a jeté dans ses admirables chants élégiaques toute cette haute métaphysique sans laquelle il n'y a plus de poésie forte ; et ce que l'âme a de plus tendre et de plus douloureux s'y trouve incessamment mêlé avec ce que la pensée a de plus libre et de plus élevé. Enfin M. Victor Hugo a non seulement composé un grand nombre de magnifiques odes, mais on peut dire qu'il a créé l'ode moderne ; cette ode, d'où il a banni les faux ornements, les froides exclamations, l'enthousiasme symétrique et où il fait entrer, comme dans un moule sonore, tous les secrets du cœur, tous les rêves de l'imagination, et toutes les sublimités de la philosophie.

. . . . . .

. . . . . .

Il en est dans les arts comme en politique ; malheur à qui se laisse arriérer. Avant tout et en tout il faut être de son temps. Il n'est plus douteux d'ailleurs que les *Romantiques* (pour nous servir encore de cette expression déjà surannée) n'aient en ce moment l'avantage du talent comme celui de la position. « Mais, nous dit-on, n'y a-t-il point parmi les rangs des Romantiques, des gens à idées extravagantes, à imagination déréglée, dont les compositions ne ressem-

blent à rien et dont le style est alternativement barbare et ridicule ? — Qui vous dit le contraire ? N'avez-vous pas vous-mêmes dans vos rangs *classiques* des gens dont le style et les compositions ressemblent à tout, qui ont des idées... et une imagination... c'est-à-dire qui n'ont point d'idées, ni d'imagination ? Quelle conclusion peut-on tirer de là ? depuis quand calcule-t-on les forces des deux armées par leurs blessés et leurs infirmes ? Laissez-nous compter nos forces effectives, les talents véritables qu'on a tour à tour traités de *romantiques* depuis vingt-cinq ans, nous laisserons les noms *classiques* en blanc, vous les remplirez vous-mêmes. Nous ne pouvons pas mieux dire. Ensuite l'Europe ou un enfant décidera.

Etudes françaises et étrangères, 1828.

ALFRED DE VIGNY

Sur la mort de lord Byron

Fragment d'un poème qui va être publié

Son génie était las des gloires de la lyre,
Et déjà dédaignant cet impuissant délire,
Quittant le luth divin qu'il vouait à l'enfer,
Sa main impatiente avait choisi le fer.
Deux couronnes sont tout dans les fastes du monde.
Orné de la première, il voulait la seconde ;
Il allait la chercher au pays du laurier,
Et le poète en lui faisait place au guerrier :
Il tombe au premier pas, mais ce pas est immense !
Heureux celui qui tombe aussitôt qu'il commence !
Heureux celui qui meurt et qui ferme des yeux
Tout éblouis encor de rêves glorieux !
Il n'a pas vu des siens la perte ou la défaite ;
Il rend au milieu d'eux une âme satisfaite ;
Et s'exhalant en paix dans son dernier adieu,
Le feu qui l'anima retourne au sein de Dieu.
A l'éternel foyer Dieu rappelle ton âme ;
Tu le sais à présent d'où venait cette flamme

Qui, prenant dans ton cœur un essor trop puissant,
A dévoré ton cœur et brûlé tout ton sang.

. . . . . .

. . . . . .

Peut-être parvenue à l'âge des douleurs,
Vierge encore au berceau, née entre deux malheurs,
Connaissant tout son père et fuyant sa famille,
Devant ce cœur brisé viendra tomber sa fille (1),
Et quand le luth muet et le fer paternel
Auront reçu les pleurs de son deuil éternel,
Sa voix douce, évoquant une mémoire amère,
Y chantera l'adieu qu'il chanta pour sa mère.

. . . . . .

. . . . . .

Poète conquérant, adieu pour cette vie !
Je regarde ta mort et je te porte envie ;
Car tu meurs à cet âge où le cœur, jeune encor,
De ses illusions conserve le trésor,
Tel, aux yeux du marin, le soleil des tropiques.
Se plonge tout ardent sous les flots pacifiques,
Et sans pâlir, descend à son nouveau séjour,
Aussi fort qu'il était dans le milieu du jour.

La Muse française (12e livraison).

(1) Ada, cette jeune enfant dont il a parlé dans l'*Élégie*, intitulée *Adieu* et dans *Childe Harold*.

VICTOR HUGO

Le Poète

(Fragment)

L'homme qui a dévoué ses jours au culte des Muses sent le cercle de sa vie physique se resserrer autour de lui, en même temps que la sphère de son existence intellectuelle s'agrandit. Un petit nombre d'êtres chers occupent les tendresses de son cœur, tandis que tous les poètes, morts et contemporains, étrangers et compatriotes, s'emparent des affections de son âme. La nature lui avait donné une famille, la poésie lui en a créé une seconde. Ses sympathies, que si peu d'êtres éveillent auprès de lui, s'en vont chercher à travers le tourbillon des relations sociales, au delà du temps, au delà des espaces, quelques hommes qu'il comprend, et dont il se sent digne d'être compris.

Tandis que dans la rotation monotone des habitudes et des affaires, la foule des indifférents le froisse et le heurte sans émouvoir son attention, il s'établit, entre lui et ces hommes épars que son penchant à choisis, d'intimes rapports et des communications pour ainsi dire électriques. Une douce communauté de pensées l'attache comme un lien invisible et indis-

soluble à ces êtres d'élite, isolés dans leur monde, ainsi qu'il l'est dans le sien ; de sorte que, lorsque par hasard il vient à rencontrer l'un d'entre eux, un regard leur suffit pour se révéler l'un à l'autre ; une parole, pour pénétrer mutuellement le fond de leurs âmes et en reconnaître l'équilibre ; et au bout de quelques instants, ces deux étrangers sont ensemble comme deux frères nourris du même lait, comme deux amis éprouvés par la même infortune.

Annales romantiques, 1827-1828.

SAINTE-BEUVE

A V. H...

Votre génie est grand, ami ; votre penser
Monte comme Elysée au char vivant d'Elie ;
Nous sommes devant vous comme un roseau qui plie,
Votre souffle en passant pourrait nous renverser.

Mais vous prenez bien garde, ami, de nous blesser ;
Noble et tendre, jamais votre amitié n'oublie
Qu'un rien froisse souvent les cœurs et les délie ;
Votre main sait chercher la nôtre et la presser.

Comme un guerrier de fer, un vaillant homme d'armes,
S'il rencontre gisant un nourrisson en larmes,
Il le met dans son casque et le porte en chemin,

Et de son gantelet le touche avec caresses ;
La nourrice serait moins habile aux tendresses,
La mère n'aurait pas une si douce main.

Route de Liége à Namur, 7 novembre 1829.

ALEXANDRE GUIRAUD

L'Aumône

Ce que vous donnez en mon nom vous sera rendu au centuple par mon père.
(Évangile).

*A Madame X****

Voici venir, mes sœurs, le dernier mois d'automne ;
Un beau jour, maintenant, est rare et passager,
Le pauvre, demi-nu, des premiers froids s'étonne.
Travaillons pour le soulager (1).

Toi, reprends, Aglaé, l'aiguille intelligente
Qui nous rend nos bouquets de fleurs.
Toi, la navette diligente.
Qui marie, en courant, leurs soyeuses couleurs.

(1) Tout le monde connaît cette association de charité qui distribue des secours si abondants aux malheureux, au moyen des ouvrages de tout genre que leur consacrent les dames les plus distinguées de Paris, et dont la vente se fait dans les salons. (Note de l'auteur.)

Donnez-moi mes pinceaux, la nature éveillée
Se dégage de l'ombre, et rit de toutes parts ;
Un rayon de soleil court sur l'herbe mouillée ;
Et ces pâles bouleaux rassemblent les brouillards
Autour de leur âme effeuillée.

Poursuivons un projet par le cœur entrepris,
Appliquons-nous, mes sœurs, faisons de beaux [ouvrages.
Que les pauvres vendront aux riches de Paris.
Nous, à Dieu seulement, demandons-en le prix,
Sans rechercher d'autres suffrages.

L'hiver sera, mes sœurs, plus rude qu'on ne croit :
Et déjà, dans la cour, d'un ton piteux et triste,
Un tout petit enfant demande qu'on l'assiste,
En soufflant dans ses mains toutes rouges de froid.

. . . . . .

Dans notre livre de prières,
(Je l'ai lu bien souvent, mes sœurs), il est écrit
Que tous les pauvres sont nos frères ;
Oui, qu'ils sont, comme nous, enfants de Jésus-Christ.

La fortune ici-bas n'est pour nous qu'une épreuve.
Qui possède beaucoup doit donner beaucoup d'or,
Et qui possède peu devra donner encor ;
C'est le cœur qui fait tout : le denier de la veuve
Sera compté comme un trésor.

Tel est des livres saints l'enseignement suprême,
Qu'un ange suit le pauvre et veille sur ses pas,
Qu'un refus est là-haut puni comme un blasphème,
Qu'un cri de faim maudit tous ceux qu'il n'émeut pas,
Et qu'en donnant au pauvre on prête à Dieu lui-même.

. . . . . .

Donnons, mais sans éclat, et même avec mystère,
Là-haut veille, mes sœurs, un témoin précieux.
Donnons : ce qu'on répand d'aumônes sur la terre
S'amasse en trésor dans les cieux.

1825.

ALEXANDRE SOUMET

La lyre peut chanter ce que
l'âme rêve.

Chant premier

Le Ciel

Parfois, dans Albenga, sur des feuilles de rose,
La jeune Italienne, au pied d'un grand melrose,
Vient bercer son enfant avec des mots si doux,
Qu'on le croirait gardé par un ange à genoux ;
Tandis qu'un rossignol, sur la branche élevée,
Enchante, au bord des eaux, sa flottante couvée ;
Et que la lune calme, à travers l'arbre en fleur,
Laisse tomber du ciel ses perles de blancheur.
« Dors, mon fils, dors, mon fils, ces rameaux, heureux voiles,
« Sans dérober ton front au baiser des étoiles,
« Te protègent... bercé par les flots murmurants.
« Que ta vie ait encore des flots plus transparents !
« Que chacun de tes jours, harmonieuse fête,
« Ressemble au nid d'oiseaux qui chante sur ta tête !
« Et ne connaisse pas l'orage de douleurs,
« Qui se lève sur nous après le mois des fleurs. »

Et l'oiseau, de ses chants, sur son nid qui sommeille,
Jette aux échos du ciel la sonore merveille ;
Ou, mourant de langueur de ses accords changés
Traîne en soupirs plaintifs les refrains prolongés.

« Dors, mon enfant ! c'est l'heure, où l'on voit, sous le saule,
« Etinceler d'amour le ver luisant qui vole.
« Dors ! je t'ai consacré les veilles de mon cœur ;
« La nuit n'a pas de rêve égal à mon bonheur.
« Comme l'enfant Jésus rayonne sur sa mère,
« D'un souris de mon fils, tout mon être s'éclaire ;
« C'est mon astre, mon ciel, mon ange le plus beau ;
« L'horizon de ma vie est autour d'un berceau. »

La Divine Épopée.

GASPARD DE PONS

A ma muse

Toi que souvent dans ma douleur,
A la fois j'outrage et j'encense ;
Toi qui charmes par ta puissance
Et mon génie et mon malheur :

Reviens, Muse aux écarts sublimes,
Aux tendres et sombres élans,
Précipiter ces jours trop lents
Que je coule sur des abîmes.

Dans les plaines de l'infini
Semant la paix ou le ravage,
Rejoins sur l'éternel rivage
Ce que la terre a désuni.

Poètes, amants de la terre,
Ce n'est qu'armés d'un clair flambeau
Que de la nuit et du tombeau
Vous osez sonder le mystère.

Plongeant dans leur obscurité,
J'en perce les gouffres funèbres,
Et j'allume au sein des ténèbres
Un soleil d'immortalité.

Vous volez, en rasant la foudre,
Vers un but visible et constant :
Moi j'éclate où nul ne m'attend
Je marche du pas de la foudre.

Vos barques voguent dans le port,
Que vous font les vents et leur rage ?
Mon navire aime et craint l'orage ;
L'orage est ma vie et ma mort !

D'une périlleuse mémoire,
Pourquoi fuir l'attrayant honneur ?
Il est des gloires sans bonheur.
Il n'est point de bonheur sans gloire.

Annales romantiques, 1825.

ULRICH GUTTINGUER

Le Rossignol et les Serins

« Pauvres oiseaux échappés de la cage,
Petits serins, fiers d'un petit ramage,
Où courez-vous, joyeux et turbulents ?
— Nous allons charmer le bocage,
De nos légers fredonnements. »

Les voilà perchés sous l'ombrage,
Et la nuit vient, et le parfum des bois,
Et le mystère, et ces secrètes voix
Qu'on croit entendre à travers le feuillage.

Tandis qu'un moment attendris,
Nos jeunes citadins surpris
Gardent un modeste silence,
Quel chant religieux commence !

Mêlé de joie et de soupirs,
L'hymne de l'oiseau solitaire

Révèle à l'âme un doux mystère,
Ses besoins et ses vrais plaisirs.
Sainte voix, innocente et pure,
Qui fut donnée à la nature
Pour prier, pour entretenir
Celui qu'il faut craindre et bénir.
« Quoi ! ce serait là Philomèle ?
« Disent nos messieurs fugitifs,
« Quels chants où la douleur se mêle !
« Quels longs soupirs, quels sons plaintifs,
« Point de règle, point de mesure ;
« De métronome, de gaîté,
« Rien qu'un monotone murmure,
« Fatigant l'esprit attristé.
« Cette école mélancolique
« (Si nous n'étions pas là pour arrêter le mal)
« Ferait bientôt de la musique
« Un *de profundis* général. »

A son rire aussitôt la troupe s'abandonne,
Et sur des tons connus fredonne
Ces airs mille fois répétés,
Arrangés, revus, ajustés,
Que la savante serinette,
Avant eux, après eux répète.

Aussitôt geais et sansonnets,
Troupe intéressante et nombreuse,
D'applaudir à nos serinets,
Qu'on nomma la bande joyeuse.

Le rossignol s'enfuit dans des bois plus déserts,
Deux amants y rêvaient, que ses chants attendrirent :
« Ah ! c'est pour vous, dit-il, que sont faits mes
Il pleura !... Ceux-là l'entendirent. [concerts ».

De vos serins enorgueillissez-vous,
Amants obstinés du classique,
Nous n'en serons jamais jaloux,
Le rossignol est romantique.

Fables.

ALEXANDRE GUIRAUD

Le Petit Savoyard

Chant III

Le retour

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été, que les Alpes sont belles !
Tout dans leurs frais vallons sert à nous enchanter,
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.
Heureux qui sur ces bords peut longtemps s'arrêter !
Heureux qui les revoit, s'il a pu les quitter !
Quel est ce voyageur que l'été leur renvoie,
Seul, loin dans la vallée, un bâton à la main ?
C'est un enfant ; il marche, il suit le long chemin
Qui va de France à la Savoie.

Bientôt de la colline, il prend l'étroit sentier,
Il a mis ce matin la bure du dimanche,
Et dans son sac de toile blanche
Est un pain de froment qu'il garde tout entier.

Pourquoi tant se hâter, à sa course dernière ?
C'est que le pauvre enfant veut gravir le coteau
Et ne point s'arrêter qu'il n'ait vu son hameau
Et n'ait reconnu sa chaumière.

Les voilà !... tels encor qu'il les a vus toujours,
Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage.
Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours ;
Il est si près de son village.

Tout joyeux il arrive et regarde... Mais quoi !
Personne ne l'attend ! Sa chaumière est fermée !
Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée
Et l'enfant plein de trouble : Ouvrez, dit-il, c'est moi.

La porte cède ; il entre, et sa mère attendrie,
Sa mère, qu'un long mal près du foyer retient,
Se relève à moitié, tend les bras et s'écrie :
« N'est-ce pas mon fils qui revient ? »

Son fils est dans ses bras, qui pleure et qui l'appelle :
« Je suis infirme, hélas ! Dieu m'afflige, dit-elle,
Et depuis quelques jours je te l'ai fait savoir,
Car je ne voulais pas mourir sans te revoir. »

Mais lui : « De votre enfant vous étiez éloignée,
Le voilà qui revient ; ayez des jours contents ;
Vivez ; je suis grandi, vous serez bien soignée ;
Nous sommes riches pour longtemps. »

Et les mains de l'enfant, des siennes détachées,
Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait,
Les trois pièces d'argent dans sa veste cachées,
Et le pain de froment que pour elle il gardait,

Sa mère l'embrassait et respirait à peine,
Et son œil se fixait de larmes obscurci,
Sur un grand crucifix de chêne
Suspendu devant elle et par le temps noirci.

« C'est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères.
Et des petits enfants, qui du mien a pris soin ;
Lui, qui me consolait quand mes plaintes amères
Appelaient mon fils de si loin.

C'est le Christ du foyer, que les mères implorent,
Qui sauve nos enfants du froid et de la faim.
Nous gardons nos agneaux et nos loups les dévorent ;
Nos fils s'en vont tout seuls et reviennent enfin.

Toi, mon fils, maintenant, me seras-tu fidèle ?
Ta pauvre mère infirme a besoin de secours ;
Elle mourrait sans toi. » L'enfant, à ce discours,
Grave, et joignant ses mains, tombe à genoux près [d'elle,
Disant : « Que le bon Dieu vous fasse de longs jours! r

Poèmes et Chants Elégiaques.

CHARLES NODIER

Adieux aux Romantiques

Je vous le dis d'un cœur contrit :
Adieu, messieurs les romantiques !
Vous avez du bon dans l'esprit,
J'en conviens ; mais il est écrit :
« Ne hante pas les hérétiques. »
Un journal a très bien prouvé
Que le talent est réprouvé.
Ne visez pas au paradoxe !
Le rédacteur est orthodoxe,
Et nous le tenons pour sauvé.
J'aurais dû, la chose est exacte,
En voyant vos succès divers,
Juger qu'avec l'esprit pervers
Vous aviez formé quelque pacte
Pour apprendre l'art des beaux vers :
Pourquoi, poètes infidèles,
Pourquoi ces coupables accens
Qui séduisent l'âme et les sens ?
Vous aviez de si bons modèles
Pour faire des vers innocens.

Réglez votre sage délire,
Prenez l'essor à pas comptés ;
Et puisqu'il vous faut une lyre,
Chantez les airs qu'on a chantés !
Chantez-nous Hélène ravie,
Chantez-nous Ilion brûlant,
Chantez-nous sur Laïus sanglant
La rage d'Œdipe assouvie,
Ou bien encor chantez Sylvie,
C'est un passe-temps fort galant !
Et si quelquefois votre muse
Essayait un nouveau sujet,
Vous avez le choix d'un objet
Qui nous transporte et nous amuse
Entre la charte et le budget.
Quand vous décrivez la nature,
Le cœur est surpris et touché.
Du charme de cette peinture
Vos censeurs n'ont pas approché,
Mais ils n'ont jamais trébuché
Dans le sentier de l'imposture,
Ils dégoûtent de la lecture,
De crainte d'en faire un péché.
Laissez, laissez pour le Permesse
Cédron et son triste ravin ;
Laissez le mont de la Promesse
Et les bords du fleuve divin,
Et songez que tout écrivain
Qui fait l'éloge de la messe
Est le disciple de Calvin.

La palme dont Satan vous dote
Fait que de vous chacun médit
Et j'ai lu dans un érudit
Que le roi prophète est maudit
Pour s'être passé d'Aristote.

Annales romantiques, 1825.

La Bataille d'Hernani

VICTOR HUGO

Lettre à M. de La Bourdonnaye

Ministre de l'Intérieur

Avant Hernani

. . . . . .

Depuis qu'*Hernani* a été communiqué à la censure, voici ce qu'il advient. Des vers de ce drame, les uns à demi travestis, les autres ridiculisés tout entiers, quelques-uns cités exactement, mais artistement mêlés à des vers de fabrique, des fragments de scène enfin plus ou moins habilement défigurés et tout barbouillés de parodie, ont été livrés à la circulation.

Des portions de l'ouvrage ainsi accommodées ont reçu d'avance cette demi-publicité, tant redoutée à bon droit des auteurs et des théâtres. Les artisans de ces louches manœuvres ont, du reste, pris à peine

le souci de se cacher ; ils ont fait ces choses-là en plein jour, et pour leurs discrètes confidences ils ont choisi tout simplement des journaux. Cela ne leur a pas suffi. Cette pièce qu'ils ont prostituée à leurs journaux, les voilà qui la prostituent à leurs salons.

Il me revient de toutes parts (et il s'est formé à cet égard une sorte de notoriété publique) que des copies frauduleuses d'*Hernani* ont été faites, que des lectures totales ou partielles de ce drame ont eu lieu en maint endroit et notamment chez un employé supérieur du ministère de M. de Corbière.

Or tout ceci est grave.

Il est inutile de faire ressortir l'influence que de pareilles menées peuvent avoir, dans le calcul de leurs auteurs, sur un ouvrage dramatique dont le sort se décide en deux heures et souvent sans appel.

Maintenant d'où peuvent venir ces menées ? Sur quel manuscrit d'*Hernani* ont pu être faites ces parodies, ces contrefaçons avec variantes, ces copies frauduleuses, ces furtives lectures ? Je prie le ministre de faire attention à ceci.

Il n'existe hors de chez moi que deux manuscrits d'*Hernani*. L'un est déposé au théâtre ; c'est celui sur lequel on répète tous les jours. Dès que la répétition est terminée, le manuscrit est renfermé sous triple clé. Le secrétaire de la Comédie-Française, auquel, dès la réception de la pièce, les plus sérieuses recommandations ont été faites, le tient secret sous la responsabilité la plus sévère. L'autre manuscrit est à la censure.

Or, des contrefaçons circulent. D'où peuvent-elles venir ? Je le demande de nouveau. Du théâtre dont elles ébranlent les espérances, dont elles ruinent les intérêts, du théâtre où la circonspection la plus complète est observée, du théâtre où la chose est impossible, ou de la censure ?

La censure a un manuscrit, un manuscrit à sa discrétion, un manuscrit à son bon plaisir. Elle en peut faire ce qu'elle veut. La censure est mon ennemie littéraire, la censure est mon ennemie politique. La censure est de droit improbe, malhonnête et déloyale. J'accuse la censure.

Correspondance (Edition originale, 5 *janvier* 1830).

THÉOPHILE GAUTIER

La première d'« Hernani »

Pour cette génération, *Hernani* a été ce que fut le *Cid* pour les contemporains de Corneille. Tout ce qui était jeune, vaillant, amoureux, poétique, en reçut le souffle. Ces belles exagérations héroïques et castillanes, cette superbe emphase espagnole, ce langage si fier et si hautain dans sa familiarité, ces images d'une étrangeté éblouissante, nous jetaient comme en extase et nous enivraient de leur poésie capiteuse. Le charme dure encore pour ceux qui furent alors captivés. Certes, l'auteur d'*Hernani* a fait des pièces aussi belles, plus complexes et plus dramatiques que celle-là peut-être ; mais nulle n'exerça sur nous une pareille fascination. Il s'opérait un mouvement pareil à celui de la Renaissance. Une sève de vie nouvelle coulait impétueusement. Tout germait, tout bourgeonnait, tout éclatait à la fois.

Des parfums vertigineux se dégageaient des fleurs, l'air grisait, on était fou de lyrisme et d'art. Il semblait qu'on vînt de retrouver le grand secret perdu ; et cela était vrai, on avait retrouvé la poésie.

Histoire du Romantisme, 1858.

JULES LACROIX

Après la première représentation d'« Hernani »

Que n'ai-je l'Apollon sublime qui t'inspire !
Que ne puis-je au théâtre, ami cher, comme toi
Dire : « Ces mille cœurs qui battent sont à moi !
Je suis là, sceptre en main, comme dans mon empire ! »

Nourri du même lait que Sophocle et Shakespeare,
Toi qui peux dans la foule où ton génie est roi,
Comme un orage au ciel faire passer l'effroi,
Et ton souffle qu'un peuple épouvanté respire !

Le théâtre ! sanglots et rires convulsifs !
Mer pleine de tempête et pleine de récifs,
Où l'on n'arrive au port qu'à travers la tourmente !

Mais qui t'arrêterait, navire souverain ?
Tu marches sur le dos de la plaine écumante,
Et couvres l'ouragan avec ta voix d'airain !

26 *février* 1830.

VICTOR HUGO

La révolution romantique

. . . . . .

Un grand mouvement, un vaste progrès avec lequel sympathisait complètement M. Dovalle, s'accomplit dans l'art. Ce mouvement n'est qu'une conséquence naturelle, qu'un corollaire immédiat de notre grand mouvement social de 1789. C'est le principe de liberté qui, après s'être établi dans l'Etat et y avoir changé la face de toute chose, poursuit sa marche, passe du monde matériel au monde intellectuel, et vient renouveler l'art comme il a renouvelé la société. Cette régénération, comme l'autre, est générale, universelle, irrésistible. Elle s'adresse à tout, réédifie tout, refait à la fois l'ensemble et le détail, rayonne en tous sens et chemine en toutes voies. Or (pour n'envisager ici que cette particularité), par cela même qu'elle est complète, la révolution de l'art a ses cauchemars, comme la révolution politique a eu ses échafauds. Cela est fatal. Il faut les uns après les madrigaux de Dorat, comme il fallait les autres après les petits soupers de Louis XV. Les esprits affadis

par la comédie en paniers et l'élégie en pleureuses, avaient besoin de secousses et de secousses fortes. Cette soif d'émotions violentes, de beaux et sombres génies sont venus de nos jours la satisfaire. Et il ne faut pas leur en vouloir d'avoir jeté dans vos âmes tant de sinistres imaginations, tant de rêves horribles, tant de visions sanglantes. Qu'y pouvaient-ils faire ? Ces hommes qui vous paraissent si fantasques et si désordonnés ont obéi à une loi de leur nature et de leur siècle. Leur littérature, si capricieuse qu'elle semble et qu'elle soit, n'est pas un des résultats les moins nécessaires du principe de liberté qui désormais gouverne et régit tout d'en haut, même le génie. C'est de la fantaisie, soit ; mais il y a une logique dans cette fantaisie.

Et puis, le grand malheur après tout ? Bonnes gens, soyons tranquilles. Pour avoir vu 93, ne nous effrayons pas tant de *la terreur* en fait de révolution littéraire. En conscience, tout *satanique* qu'est le premier, et *tout frénétique* qu'est le second, Byron et Maturin me font moins peur que Marat et Robespierre.

. . . . . .

Sans doute, c'est pitié de voir un poète de vingt ans qui s'en va, une lyre qui se brise, un avenir qui s'évanouit ; mais n'est-ce pas quelque chose aussi que le repos ? N'est-il pas permis à ceux autour desquels s'amassent incessamment calomnies, injures, haines, jalousies, sourdes menées, basses trahisons ; hommes loyaux auxquels on a fait une guerre déloyale, hommes dévoués qui ne voudraient enfin que doter

le pays d'une liberté de plus, celle de l'art, celle de l'intelligence ; hommes laborieux qui poursuivent paisiblement leur œuvre de conscience, en proie d'un côté à de viles machinations de censure et de police, en butte de l'autre, trop souvent, à l'ingratitude des esprits mêmes pour lesquels ils travaillent ; ne leur est-il pas permis de retourner quelquefois la tête vers ceux qui sont tombés derrière eux, et qui dorment dans le tombeau ? *Invideo* disait Luther dans le cimetière de Worms, *invideo quia quiescunt.*

Qu'importe toutefois ? Jeunes gens, ayons bon courage ! Si rude qu'on nous veuille faire le présent, l'avenir sera beau. Le romantisme, tant de fois mal défini, n'est, à tout prendre, et c'est là sa définition réelle, que le *libéralisme* en littérature. Cette vérité est déjà comprise à peu près de tous les bons esprits, et le nombre en est grand ; et bientôt, car l'œuvre est déjà bien avancée, le libéralisme littéraire ne sera pas moins populaire que le libéralisme politique. La liberté dans l'art, la liberté dans la société, voilà le double but auquel doivent tendre d'un même pas tous les esprits conséquents et logiques ; voilà la double bannière qui rallie, à bien peu d'intelligences près (lesquelles s'éclaireront), toute la jeunesse si forte et si patiente d'aujourd'hui, puis avec la jeunesse et à sa tête, l'élite de la génération qui nous a précédés, tous ces sages vieillards qui, après le premier moment de défiance et d'examen, ont reconnu que ce que font leurs fils est une conséquence de ce qu'ils ont fait eux-mêmes, et que la liberté littéraire est fille de la

liberté politique ; ce principe est celui du siècle et prévaudra.

Les *ultras* de tous genres, classiques ou monarchiques auront beau se prêter secours pour refaire l'ancien régime de toutes pièces, société et littérature, chaque progrès du pays, chaque développement des intelligences, chaque pas de la liberté fera crouler tout ce qu'ils auront échafaudé. Et, en définitive, leurs efforts de réaction auront été utiles. En révolution, tout mouvement fait avancer. La vérité et la liberté ont cela d'excellent que tout ce qu'on fait pour elles et tout ce qu'on fait contre elles les sert également. Or, après tant de grandes choses que nos pères ont faites et que nous avons vues, nous voilà sortis de la vieille forme sociale, comment ne sortirions-nous pas de la vieille forme poétique ? A peuple nouveau, art nouveau. Tout en admirant la littérature de Louis XIV si bien adaptée à sa monarchie, elle saura bien avoir sa littérature propre et personnelle, et nationale, cette France actuelle, cette France du XIX^e^ siècle, à qui Mirabeau a fait sa liberté et Napoléon sa puissance.

Préface pour le *Sylphe*, de Charles Dovalle.

ALPHONSE DE LAMARTINE

La Jeunesse de 1830

Une jeunesse studieuse et pure s'avance avec gravité dans la vie ; les grands spectacles qui ont frappé ses premiers regards l'ont mûrie avant l'âge ; on dirait qu'un siècle la sépare des générations qui la précèdent. Elle sent la dignité de la vocation humaine, vocation relevée et élargie par des institutions où toutes les libertés de l'homme ont leur jeu, où toutes ses forces ont leur emploi, où toutes ses vertus ont leur prix. Les lettres s'imprègnent de cette moralité des mœurs et des lois. La philosophie, rougissant d'avoir brigué la mort et revendiqué le néant, retrouve ses titres dans le spiritualisme, et redevient divine en reconnaissant son Dieu.

. . . . . .

. . . . . .

La poésie, dont une sorte de profanation intellectuelle avait fait si longtemps, parmi nous, une habile torture de la langue, un jeu stérile de l'esprit, se souvient de son origine et de sa fin. Elle renaît, fille de l'enthousiasme et de l'inspiration, expression

idéale et mystérieuse de ce que l'âme a de plus éthéré et de plus inexprimable, sens harmonieux des douleurs ou des voluptés de l'esprit, après avoir enchanté de ses fables la jeunesse du genre humain, elle l'élève sur ses ailes plus fortes, jusqu'à la vérité aussi poétique que ses songes, et cherche des images plus neuves pour lui parler enfin la langue de sa force et de sa virilité.

. . . . . .

. . . . . .

Et vous, messieurs, vous ouvrirez successivement vos rangs au talent, au génie, à la vertu, à toutes les prééminences de ces époques ; déjà d'illustres et pures renommées vous attendent ; vous n'en laisserez aucune sur le seuil, sans acception d'écoles ou de partis, vous vous placerez, comme la vérité, au-dessus des systèmes. Tous les systèmes sont faux ; le génie seul est vrai, parce que la nature seule est infaillible. Il fait un pas, et l'abîme est franchi ! Il marche, et le mouvement est prouvé ! Vous voudrez que ce corps illustre, comme le prisme dont les nuances diverses forment l'éclatante harmonie, réunisse toutes les célébrités contemporaines et concentre les rayons de cette immortalité nationale dont vous êtes le foyer et l'emblème !

Discours de réception à l'Académie française (1er avril 1830).

Une Nouvelle Romantique

CHARLES NODIER

Le Bibliomane

Vous avez tous connu ce bon Théodore, sur la tombe duquel je viens jeter des fleurs, en priant le ciel que la terre lui soit légère.

Ces deux lambeaux de phrase, qui sont aussi de votre connaissance, vous annoncent assez que je me propose de lui consacrer quelques pages de notice nécrologique ou d'oraison funèbre.

Il y a vingt ans que Théodore s'était retiré du monde pour travailler ou pour ne rien faire : lequel des deux, c'était un grand secret. Il songeait, et on ne savait pas à quoi il songeait. Il passait sa vie au milieu des livres et ne s'occupait que de livres, ce qui avait donné lieu à quelques-uns de penser qu'il composait un livre qui rendrait tous les livres inutiles ;

mais ils se trompaient évidemment. Théodore avait tiré trop bon parti de ses études pour ignorer que ce livre est fait il y a trois cents ans. C'est le treizième chapitre du livre premier de Rabelais.

Théodore ne parlait plus, ne riait plus, ne jouait plus, ne mangeait plus, n'allait plus ni au bal, ni à la comédie. Les femmes qu'il avait aimées dans sa jeunesse n'attiraient plus ses regards ou tout au plus il ne les regardait qu'au pied, et quand une chaussure élégante de quelque brillante couleur avait frappé son attention. « Hélas ! disait-il en tirant un gémissement profond de sa poitrine, voilà bien du maroquin perdu ! »

Il avait autrefois sacrifié à la mode : les Mémoires du temps nous apprennent qu'il est le premier qui ait noué la cravate à gauche, malgré l'autorité de Garat, qui la nouait à droite et en dépit du vulgaire qui s'obstine encore aujourd'hui à la nouer au milieu. Théodore ne se souciait plus de la mode. Il n'a eu pendant vingt ans qu'une dispute avec son tailleur : « Monsieur, lui dit-il un jour, cet habit est le dernier que je reçois de vous si l'on oublie encore une fois de me faire des poches d'in-quarto. »

La politique, dont les chances ridicules ont créé la fortune de tant de sots, ne parvint jamais à le distraire de ses méditations. Elle le mettait de mauvaise humeur, depuis les folles entreprises de Napoléon dans le Nord qui avaient fait enchérir le cuir de Russie. Il approuva cependant l'intervention française dans les révolutions d'Espagne. « C'est, dit-il,

une bonne occasion pour rapporter de la Péninsule des romans de chevalerie et des *Canconieros.* » Mais l'armée expéditionnaire ne s'en avisa nullement et il en fut piqué. Quand on lui parlait *Trocadéro,* il répondait ironiquement *Romancero,* ce qui le fit passer pour libéral.

La mémorable campagne de M. de Bourmont sur les côtes d'Afrique le transporta de joie. « Grâce au ciel, dit-il en se frottant les mains, nous aurons les maroquins du Levant à bon marché. » Ce qui le fit passer pour carliste.

Il se promenait, l'été dernier, dans une rue populeuse, en collationnant un livre. D'honnêtes citoyens, qui sortaient du cabaret d'un pied titubant, vinrent le prier, le couteau sur la gorge, au nom de la liberté des opinions, de crier : *Vivent les Polonais !* « Je ne demande pas mieux, répondit Théodore, dont la pensée était un cri éternel en faveur du genre humain, mais pourrais-je vous demander à quel propos ? — Parce que nous déclarons la guerre à la Hollande qui opprime les Polonais, sous prétexte qu'ils n'aiment pas les jésuites, répartit l'ami des lumières qui était un rude géographe et un intrépide logicien. — Dieu nous pardonne, murmura notre ami en croisant piteusement les mains, serons-nous donc réduits au prétendu papier de Hollande de M. Montgolfier ! »

L'homme éminemment civilisé lui cassa les jambes d'un coup de bâton.

Théodore passa trois mois au lit à compulser des catalogues de livres. Disposé, comme il l'a toujours

été, à prendre les émotions à l'extrême, cette lecture lui enflamma le sang.

Dans sa convalescence même, son sommeil était horriblement agité. Sa femme le réveilla une nuit au milieu des angoisses du cauchemar. « Vous arrivez à propos, lui dit-il en l'embrassant, pour m'empêcher de mourir d'effroi et de douleur. J'étais entouré de monstres qui ne m'auraient point fait de quartier. — Et quels monstres pouvez-vous redouter, mon bon ami, vous qui n'avez jamais fait de mal à personne ? — C'était, s'il m'en souvient, l'ombre de Purgold dont les funestes ciseaux mordaient d'un pouce et demi sur les marges de mes aldes brochés, tandis que celle d'Heudier plongeait impitoyablement dans un acide dévorant mon plus beau volume d'édition *princeps*, et l'en retirait tout blanc ; mais j'ai de bonnes raisons de penser qu'ils sont au moins en purgatoire. »

Sa femme crut qu'il parlait grec, car il savait un peu le grec, à telles enseignes que sa bibliothèque était chargée de livres grecs dont les feuilles n'étaient pas fendues. Aussi ne les ouvrait-il jamais, se contentant de les montrer à ses plus privées connaissances, par le plat et par le dos, mais en indiquant le lieu de l'impression, le nom de l'imprimeur et la date, avec une imperturbable assurance. Les simples en concluaient qu'il était sorcier. Je ne le crois pas.

Comme il dépérissait à vue d'œil, on appela son médecin qui était, par hasard, homme d'esprit et philosophe. Vous le trouverez si vous pouvez. Le

docteur reconnut que la congestion cérébrale était imminente et il fit un beau rapport sur cette maladie dans le *Journal des Sciences médicales* où elle est désignée sous le nom de *Monomanie du maroquin* ou de *Typhus des bibliomanes*; mais il n'en fut pas question à l'Académie des Sciences parce qu'elle se trouva en concurrence avec le *chöléra morbus*.

On lui conseilla l'exercice et comme cette idée lui souriait, il se mit en route l'autre jour de bonne heure. J'étais trop peu rassuré pour le quitter d'un pas. Nous nous dirigeâmes du côté des quais, et je m'en réjouis parce que je m'imaginai que la vue de la rivière le récréerait ; mais il ne détourna pas ses regards du niveau des parapets. Les parapets étaient aussi lisses d'étalages que s'ils avaient été visités dès le matin par les défenseurs de la presse qui ont noyé en février la bibliothèque de l'archevêché.

Nous fûmes plus heureux au quai aux Fleurs. Il y avait profusion de bouquins ; mais quels bouquins ! Tous les ouvrages dont les journaux ont dit du bien depuis un mois et qui tombent là, infailliblement, dans la case à cinquante centimes du bureau de rédaction ou du fonds de libraire. Philosophes, historiens, poètes, romanciers, auteurs de tous les genres et de tous les formats pour qui les annonces les plus pompeuses ne sont que les limbes infranchissables de l'immortalité et qui passent dédaignés, des tablettes du magasin, aux margelles de la Seine. Léthé profond d'où ils contemplent, en moisissant, le terme assuré de leur présomptueux essor. Je

déployais là les pages satinées de mes in-octavos entre cinq ou six de mes amis.

Théodore soupira, mais ce n'était pas de voir les œuvres de mon esprit exposées à la pluie dont les garantit mal l'officieux balandran de toile cirée.

« Qu'est-il devenu, dit-il, l'âge d'or des bouquinistes en plein vent ? C'est ici pourtant que mon illustre ami Barbier avait colligé tant de trésors qu'il était parvenu à en composer une bibliographie spéciale de quelques milliers d'articles. C'est ici que prolongeaient, pendant des heures entières, leurs doctes et fructueuses promenades, le sage Monmerqué en allant au Palais et le sage Labouderie en sortant de la métropole. C'est d'ici que le véritable Boulard enlevait tous les jours un mètre de raretés, toisé à sa canne de mesure, pour lequel ses six maisons pléthoriques de volumes n'avaient pas de place en réserve. Oh ! qu'il a de fois désiré, en pareille occasion, le modeste *angulus* d'Horace ou la capsule élastique de ce pavillon des fées qui aurait couvert au besoin l'armée de Xercès et se portait aussi commodément à la ceinture que la gaine aux couteaux du grand-père de Jeannot ! Maintenant quelle pitié ! Vous n'y voyez plus que les ineptes rogatons de cette littérature moderne qui ne sera jamais de la littérature ancienne et dont la vie s'évapore en vingt-quatre heures, comme celle des mouches du fleuve Hyparus : littérature bien digne en effet de l'encre de charbon et du papier de bouillies que lui livrent à regret quelques typographes honteux, pres-

que aussi sots que leurs livres ! Et c'est profaner le nom de livres que de le donner à ces guenilles barbouillées de noir qui n'ont presque pas changé de destinée en quittant la hotte aux haillons du chiffonnier ! Les quais ne sont désormais que la morgue des célébrités contemporaines ! »

Il soupira encore et je soupirai aussi, mais ce n'était pas pour la même raison.

J'étais pressé de l'entraîner, car son exaltation qui croissait à chaque pas semblait le menacer d'un accès mortel. Il fallait que ce fût un jour néfaste puisque tout contribuait à aigrir sa mélancolie.

« Voilà, dit-il en passant, la fameuse façade de Ladvocat, le Galiot du Pré des lettres abâtardies du XIX^e^ siècle, libraire industrieux et libéral qui aurait mérité de naître dans un meilleur âge, mais dont l'activité déplorable a cruellement multiplié les livres nouveaux au préjudice éternel des vieux livres ; fauteur impardonnable à jamais de la papeterie de coton, de l'orthographe ignorante et de la vignette maniérée, auteur fatal de la prose académique et de la poésie à la mode : comme si la France avait eu de la poésie depuis Ronsard et de la prose depuis Montaigne ! Ce palais de bibliopole est le cheval de Troie qui a porté tous les ravisseurs du palladium, la boîte de Pandore qui a donné passage à tous les maux de la terre ! J'aime encore le cannibale et je ferai un chapitre dans son livre, mais je ne le verrai plus ! »

. . . . . .

. . . . . .

Théodore soupirait de plus belle, il allait de mal en pis.

Nous arrivâmes ainsi dans la rue des Bons-Enfants, au riche bazar littéraire des ventes publiques de Silvestre, local honoré des savants où se sont succédé en un quart de siècle plus d'inappréciables curiosités que n'en renferma jamais la bibliothèque des Ptolémées qui n'a peut-être pas été brûlée par Omar, quoi qu'en disent nos radoteurs d'historiens. Jamais je n'avais vu étaler tant de splendides volumes.

« Malheureux, ceux qui les vendent ! dis-je à Théodore.

— Ils sont morts, répondit-il, ou ils en mourront. »

. . . . . .

. . . . . .

« Dieu me pardonne ! brave Théodore, dit l'honnête M. Silvestre, vous vous êtes trompé d'un jour. C'était hier la dernière vacation. Les livres que vous voyez sont vendus et attendent les porteurs. »

Théodore chancela et blêmit. Son front prit la teinte d'un maroquin citron un peu usé. Le coup qui le frappa retentit au fond de mon cœur.

« Voilà qui est bien, dit-il d'un air atterré. Je reconnais mon malheur accoutumé à cette affreuse nouvelle ! Mais encore, à qui appartiennent ces perles, ces diamants, ces richesses fantastiques dont la bibliothèque des de Thou et des Grolier se serait fait gloire ?

— Comme à l'ordinaire, monsieur, répliqua M. Silvestre, ces excellents classiques d'édition originale, ces vieux et parfaits exemplaires autographiés par des érudits célèbres, ces piquantes raretés philologiques dont l'Académie et l'Université n'ont pas entendu parler, revenaient de droit à sir Richard Heber. C'est la part du lion anglais auquel nous cédons de bonne grâce le grec et le latin que nous ne savons plus. Ces belles collections d'histoire naturelle, ces chefs-d'œuvre de méthode et d'iconographie sont au prince de ***, dont les goûts studieux ennoblissent encore, par son emploi, une noble et immense fortune. Ces mystères du Moyen âge, ces moralités phénix dont le ménechme n'existe nulle part, ces curieux essais dramatiques de nos aïeux vont augmenter la bibliothèque modèle de M. de Solème. Ces facéties, si sveltes et si élégantes, si mignonnes, si bien conservées, composent le lot de votre aimable et ingénieux ami, M. Aimé-Martin. Je n'ai pas besoin de vous dire à qui appartiennent ces maroquins frais et brillants, à triples filets, à larges dentelles, à fastueux compartiments. C'est le Shakespeare de la petite propriété, le Corneille du mélodrame, l'interprète habile et souvent éloquent des passions et des vertus du peuple, qui, après les avoir un peu défrisés, le matin, en a fait le soir emplette au poids de l'or, non sans en gronder entre ses dents, comme un sanglier blessé à mort, et sans tourner sur ses compétiteurs son œil tragique ombragé de noirs sourcils. »

Théodore avait cessé d'écouter. Il venait de mettre la main sur un volume d'assez bonne apparence, auquel il s'était empressé d'appliquer son elzévi-romètre, c'est-à-dire le demi-pied divisé presque à l'infini, sur lequel il réglait le prix, hélas, et le mérite intrinsèque de ses livres. Il le rapprocha dix fois du livre maudit, vérifia dix fois l'accablant calcul, murmura quelques mots que je n'entendis pas, changea de couleur encore une fois, et défaillis dans mes bras. J'eus beaucoup de peine à le conduire au premier fiacre venu.

Mes instances pour lui arracher le secret de sa subite douleur furent longtemps inutiles. Il ne parlait pas. Mes paroles ne lui parvenaient plus. C'est le typhus, pensais-je, et le paroxysme du typhus.

Je le pressais dans mes bras. Je continuais à l'interroger. Il parut céder à un mouvement d'expansion.

« Voyez en moi, me dit-il, le plus malheureux des hommes. Ce volume, c'est le *Virgile* de 1676, en grand papier, dont je pensais avoir l'exemplaire géant, et il l'emporte sur le mien d'un tiers de ligne de hauteur. Des esprits ennemis ou prévenus pourraient même y trouver la demi-ligne. Un tiers de ligne, grand Dieu! »

Je fus foudroyé. Je compris que le délire le gagnait.

« Un tiers de ligne! » répéta-t-il en menaçant le ciel d'un poing furieux comme Ajax ou Lapanée.

Je tremblais de tous mes membres.

Il tomba peu à peu dans le plus profond abattement. Le pauvre homme ne vivait plus que pour souffrir. Il reprenait seulement de temps à autre : « Un tiers de ligne ! » en se rongeant les mains. Et je redisais tout bas : « Foin des livres et du typhus ! »

« Tranquillisez-vous, mon ami, soufflais-je tendrement à son oreille, chaque fois que la crise se renouvelait. Un tiers de ligne n'est pas grand'chose dans les affaires les plus délicates du monde.

— Pas grand chose s'écriait-il, un tiers de ligne au *Virgile* de 1676! C'est un tiers de ligne qui a augmenté de cent louis le prix de l'*Homère* de Nerli chez M. de Cotte ; un tiers de ligne ! Ah ! compteriez-vous pour rien un tiers de ligne du poinçon qui vous perce le cœur ? »

Sa figure se renversa tout à fait, ses bras se raidirent, ses jambes furent saisies d'une crampe aux ongles de fer. Le typhus gagnait visiblement les extrémités. Je n'aurais pas voulu être obligé d'allonger d'un tiers de ligne le court chemin qui nous séparait de sa maison.

Nous arrivâmes enfin.

« Un tiers de ligne ! » dit-il au portier.

« Un tiers de ligne ! » dit-il à la cuisinière qui vint ouvrir.

« Un tiers de ligne ! » dit-il à sa femme en la mouillant de ses pleurs.

— Ma perruche s'est envolée, dit sa petite fille qui pleurait comme lui.

— Pourquoi laissait-on la cage ouverte ? répondit Théodore. Un tiers de ligne !

— Le peuple se soulève dans le Midi et à la rue du Cadran, dit la vieille tante qui lisait le journal du soir.

— De quoi diable se mêle le peuple ? répondit Théodore. Un tiers de ligne !

— Votre ferme de la Beauce a été incendiée, lui dit son domestique en le couchant.

— Il faudra la rebâtir, répondit Théodore, si le domaine en vaut la peine. Un tiers de ligne !

— Pensez-vous que cela soit sérieux ? me dit la nourrice.

— Vous n'avez donc pas lu, ma bonne, le *Journal des Sciences médicales* ? Qu'attendez-vous d'aller chercher un prêtre ? »

Heureusement le curé entrait au même instant pour venir causer, suivant l'usage, de mille jolies broutilles littéraires et bibliographiques dont son bréviaire ne l'avait jamais complètement distrait, mais il n'y pensa plus quand il eut tâté le pouls de Théodore.

« Hélas ! mon enfant, lui dit-il, la vie de l'homme n'est qu'un passage et le monde lui-même n'est pas affermi sur des fondements éternels. Il doit finir comme tout ce qui a commencé.

— Avez-vous lu sur ce sujet, répondit Théodore, le *Traité de son origine et de son antiquité ?*

— J'ai appris ce que j'en sais dans la Genèse, reprit le respectable pasteur ; mais j'ai ouï-dire

qu'un sophiste du siècle dernier, nommé M. de Mirabeau, a fait un livre à ce sujet.

— *Sub judice lis est,* interrompit brusquement Théodore. J'ai prouvé dans mes *Stromates* que les deux premières parties du monde étaient de ce triste pédant de Mirabeau et la troisième de l'abbé Le Mascrier.

— Eh ! mon Dieu, reprit la vieille tante en soulevant ses lunettes, qui est-ce donc qui a fait l'Amérique ?

— Ce n'est pas de cela qu'il est question, continua l'abbé, croyez-vous à la Trinité ?

— Comment ne croirais-je pas au fameux volume *De Trinitate* de Servet, dit Théodore en se relevant à mi-corps sur son oreiller, puisque j'en ai vu céder *ipsissimis oculis*, pour la modique somme de deux cent quinze francs, chez M. de Mac Carthy, un exemplaire que celui-ci avait payé sept cents livres à la vente de La Vallière ?

— Nous n'y sommes pas, s'exclama l'apôtre un peu déconcerté. Je vous demande, mon fils, ce que vous pensez de la divinité de Jésus-Christ.

— Bien, bien, dit Théodore. Il ne s'agit que de s'entendre. Je soutiendrai envers et contre tous que le *Toldos jeschu* où cet ignorant pasquin de Voltaire a puisé tant de sottes fables, dignes des *Mille et une Nuits*, n'est qu'une méchante ineptie rabbinique indigne de figurer dans la bibliothèque d'un savant.

— A la bonne heure ! soupira le digne ecclésiastique,

— A moins qu'on n'en retrouve un jour, continua Théodore, l'exemplaire *in charta maxima*, dont il est question, si j'ai bonne mémoire, dans le fatras inédit de David Clément. »

Le curé gémit, cette fois, fort intelligiblement, il se leva tout ému de sa chaise et se pencha sur Théodore pour lui faire nettement comprendre, sans ambages et sans équivoques, qu'il était atteint du dernier degré du typhus des bibliomanes, dont il est parlé dans le *Journal des Sciences médicales* et qu'il n'avait plus à s'occuper d'autre chose que de son salut.

Théodore ne s'était retranché de sa vie sous cette impertinente négative des incrédules qui est la science des sots, mais le cher homme avait poussé trop loin dans ses livres la vaine étude de la lettre, pour prendre le temps de s'attacher à l'esprit. En plein état de santé, une doctrine lui aurait donné la fièvre et un dogme le tétanos. Il aurait baissé pavillon en morale théologique devant un Saint-Simonien. Il se retourna vers la muraille.

Au long temps qu'il passa sans parler, nous l'aurions cru mort, si, en me rapprochant de lui, je ne l'avais entendu sourdement murmurer :

« Un tiers de ligne ! Dieu de justice et de bonté ! Mais où me rendrez-vous ce tiers de ligne, et jusqu'à quel point votre omnipotence peut-elle réparer la bévue irréparable de ce relieur ? »

Un bibliophile de ses amis arriva un instant après. On lui dit que Théodore était agonisant, qu'il déli-

rait, au point de croire que l'abbé Le Mascrier avait fait la troisième partie du monde et que depuis un quart d'heure il avait perdu la parole.

« Je vais m'en assurer, répliqua l'amateur. A quelle faute de pagination reconnait-on la bonne édition de *César*, elzévir de 1635 ? demanda-t-il à Théodore.

— 153 pour 149.

— Très bien. Et du *Térence* de la même année ?

— 108 pour 104.

— Diable ! dis-je, les elzévirs jouaient de malheur cette année-là sur le chiffre. Ils ont bien fait de ne pas la prendre pour imprimer leurs logarithmes ?

— A merveille, continua l'ami de Théodore. Si j'avais voulu écouter ces gens-ci, je t'aurais cru à un doigt de la mort.

— A un tiers de ligne, répondit Théodore dont la voix s'éteignit par degré.

— Je connais ton histoire, mais elle n'est rien auprès de la mienne. Imagine-toi que j'ai manqué, il y a huit jours, dans une de ces ventes bâtardes et anonymes dont on n'est averti que par l'affiche de la porte, un Boccace de 1527, aussi magnifique que le tien, avec la reliure en velin de Venise, les a pointus, des témoins partout et pas un feuillet renouvelé. »

Toutes les facultés de Théodore se concentraient dans une seule pensée.

— Es-tu bien sûr au moins que les a étaient pointus ?

— Comme le fer qui arme la hallebarde d'un lancier.

— C'était donc, à n'en pas douter, la *vintisettine* elle-même !

— Elle-même. Nous avions ce jour-là un joli dîner, des femmes charmantes, des huîtres vertes, des gens d'esprit, du vin de Champagne. Je suis arrivé trois minutes après l'adjudication.

— Monsieur, cria Théodore furieux, quand la *vintisettine* est à vendre, on ne dîne pas !

Ce dernier effort épuisa le reste de vie qui l'animait encore et que le mouvement de cette conversation avait soutenu comme le soufflet qui joue sur une étincelle expirante. Ses lèvres balbutièrent cependant encore :

« Un tiers de ligne ! »

Mais ce fut sa dernière parole.

. . . . . .

Depuis le moment où nous avions renoncé à l'espoir de le conserver, on avait roulé son lit près de sa bibliothèque, d'où nous descendions un à un chaque volume qui paraissait appelé par ses yeux, en tenant plus longtemps exposés à sa vue ceux que nous jugions les plus propres à le flatter. Il mourut à minuit, entre un Deseuil et un Pasdeloup, les deux mains amoureusement pressées sur un Thouvenin.

Le lendemain nous escortâmes son convoi, à la tête d'un nombreux concours de maroquiniers éplorés et nous fûmes sceller sur sa tombe une pierre chargée

de l'inscription suivante qu'il avait parodiée lui-même de l'épitaphe de Franklin :

CI-GIT
SOUS SA RELIURE DE BOIS
UN EXEMPLAIRE IN-FOLIO
DE LA MEILLEURE ÉDITION
DE L'HOMME
ÉCRITE DANS UNE LANGUE DE L'AGE D'OR
QUE LE MONDE NE COMPREND PLUS.
C'EST AUJOURD'HUI
UN BOUQUIN
GATÉ
MACULÉ
DÉPAREILLÉ
IMPARFAIT DE FRONTISPICE
PIQUÉ DE VERS
ET FORT ENDOMMAGÉ DE POURRITURE
ON N'OSE ATTENDRE POUR LUI
LES HOMMAGES TARDIFS
ET INUTILES
DE LA RÉIMPRESSION

La Poésie légère

Chansons à boire

Chansons d'amour

P.-J. DE BÉRANGER

Mon grenier

Je vous revois, asile où ma jeunesse
De la misère a subi les leçons ;
J'avais vingt ans, une folle maîtresse,
De vrais amis et l'amour des chansons.
Bravant le monde et les fous et les sages,
Sans avenir, riche de mon printemps,
Leste et joyeux, je grimpais six étages,
Dans un grenier, qu'on est bien à vingt ans !

C'est un grenier, point ne veux qu'on l'ignore,
Là fut mon lit, bien chétif et bien dur ;

Là fut ma table, et je retrouve encore
Trois pieds d'un vers charbonné sur le mur.
Apparaissez, plaisirs de mon jeune âge !
Que d'un coup d'aile a fustigé le temps ;
Vingt fois pour vous j'ai mis ma montre en gage,
Dans un grenier, qu'on est bien à vingt ans !

Lisette ici surtout doit m'apparaître,
Vive et jolie avec un frais chapeau,
Déjà sa main à l'étroite fenêtre
Suspend son schal en guise de rideau ;
Sa robe aussi doit parer ma couchette,
Respecte, amour, ses plis longs et flottants ;
J'ai su depuis qui payait sa toilette ;
Dans un grenier, qu'on est bien à vingt ans !

A table, un jour, jour de grande richesse,
De mes amis, les voix brillaient en chœur ;
Quand tout à coup monte un cri d'allégresse ;
A Marengo, Bonaparte est vainqueur !
Le canon gronde... un autre chant commence,
Nous célébrons tant de faits éclatants.
Les rois jamais n'envahiront la France :
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

Quittons ces lieux où ma raison s'enivre,
Ah ! qu'ils sont loin ces jours tant regrettés !
Je donnerais ce qui me reste à vivre
Pour un des mois qu'ici Dieu m'a comptés.

Pour rêver gloire, amour, plaisir, folie,
Pour dissiper sa vie en peu d'instants,
D'un long espoir pour la voir embellie
Dans un grenier, qu'on est bien à vingt ans !

Annales romantiques, 1827-28.

AUGUSTE DE CHATILLON

A la Grand'Pinte

La Grand'Pinte

A la Grand'Pinte, quand le vent
Fait grincer l'enseigne en fer-blanc,
Alors qu'il gèle.
Dans la cuisine on voit briller
Toujours un tronc d'arbre au foyer !
Flamme éternelle
Où rôtissent, en chapelets,
Oisons, canards, dindons, poulets,
Au tourne-broche ;
Et puis le soleil jaune d'or,
Sur les casseroles encor
Darde et s'accroche.

Tout se fricasse, tout bruit...
Et l'on chante là jour et nuit ;
C'est toujours fête !
Quand sous ce toit hospitalier,
On demande à notre hôtelier
Si tout s'apprête,

Il vous répond avec raison :
On n'a jamais, dans ma maison
Fait une plainte !
On est servi comme il convient,
Et rien n'est meilleur, on sait bien,
Qu'à la Grand'Pinte !

Je salue et monte. Je vois
Un couvert comme pour des rois !
La nappe est mise.
J'attends mes amis, au lointain
Tout est gelé sur le chemin,
La plaine est grise.
Pour mieux voir j'ouvre les rideaux.
Le givre étend sur les carreaux
Un tain de glace ;
Il trace des monts, des forêts,
Des lacs, des fleurs et des cyprès ;
Je les efface.

La vie est rude et l'hiver froid.
On devient courbe au lieu de droit,
Quand l'âge pèse.
A la Grand'Pinte on rit de tout ;
La gaîté retentit partout ;
Là, je suis aise !
Un instant de joie et d'espoir
Me fait voir en rose le noir
Que j'ai dans l'âme...

Du bruit, du vin et des chansons,
C'est en soufflant sur les tisons
Que sort la flamme !

Adieu tristesses et soucis,
Quand, avec mes amis, assis
Joyeux ensemble,
Nous ne buvons pas à moitié
En trinquant à notre amitié
Qui nous rassemble.
Nous sommes quatre compagnons
Qui buvons bien, mais sommes bons ;
Dieu me pardonne
L'un mort, il en restera trois,
Puis deux, puis un et puis, je crois,
Après... personne !

A la Grand'Pinte.

AUGUSTE DE CHATILLON

Un gros chat

A MON AMI THÉOPHILE GAUTHIER.

New York.

. . . . . .

. . . . . .

ENVOI

Si j'ai fait *à la plume* une étude de chat,
C'est qu'il en coûte, cher, de *peindre* en Amérique,
Si le croquis te plaît comme il est, fais l'achat
D'un cadre pour placer ce produit exotique.
Et puis si quelqu'un dit : « Oh quel chat ! est-il long !
Ma foi, tant pis, Bonjour. Ton ami *Châtillon.*

A la Grand'Pinte.

HÉGÉSIPPE MOREAU

L'Amant timide

A seize ans, pauvre et timide
Devant les plus frais appas,
Le cœur battant, l'œil humide,
Je voulais et n'osais pas,
Et je priais, et sans cesse
Je répétais dans mes vœux :
— Jésus ! rien qu'une maîtresse
Rien qu'une maîtresse... ou deux ! »

Lors une beauté, qui daigne
M'agacer d'un air moqueur,
Me dit : « Enfant, ton cœur saigne,
Et j'ai pitié de ton cœur.
Pour te guérir, quel dictame
Faut-il donc, pauvre amoureux ?
— Oh ! rien qu'un baiser, madame !
Oh ! rien qu'un baiser... ou deux ! »

Puis le beau docteur, qui raille,
Me tâte le pouls, et moi,
En façon de représaille,
Je tâte je ne sais quoi !
« Où vont ces lèvres de flamme ?
Où vont ces doigts curieux ?
— Puisque j'en tiens un, madame,
Laissez-moi prendre les deux. »

La coquette, sans alarmes,
Rit si bien de mon amour,
Que j'eus à baiser des larmes
Quand je riais à mon tour.
Elle sanglote et se pâme :
« Qu'avons-nous fait là, grands dieux ?
— Oh rien ! qu'un enfant, madame !
Oh ! rien qu'un enfant... ou deux ! »

Le Myosotis.

HÉGÉSIPPE MOREAU

Les deux Amours

Pourquoi donc, jeune Laïs
Rêveuse au bord de ma couche,
Sur mes amours au pays
M'interroger bouche à bouche ?
J'ai, pour eux, dans nos déserts
Chanté sur toutes les notes.
Mais, à propos de mes vers,
Faites donc vos papillottes.
Vous soupirez, et pourquoi ?
Riez vite,
Ma petite ;
Vous soupirez, et pourquoi ?
Riez vite et baisez-moi.

Un ange sut me charmer,
Un ange au cœur pur et tendre ;
De loin, content de l'aimer,
De le voir et de l'entendre,

Je la suivais sans repos,
Et mes lèvres enfantines
Baisaient sa trace... A propos,
Délacez donc vos bottines.
Vous soupirez, et pourquoi ?
Riez vite,
Ma petite ;
Vous soupirez et pourquoi ?
Riez vite et baisez-moi.

De sa bouche quand j'ai su
Obtenir enfin : « Je t'aime ! »
Les mains jointes, j'ai reçu
Son baiser comme un baptême ;
J'ai, le front sur ses genoux,
Prié des heures entières...
A propos, qu'attendez-vous ?
Otez donc vos jarretières.
Vous soupirez, et pourquoi ?
Riez vite,
Ma petite,
Vous soupirez, et pourquoi ?
Riez vite et baisez-moi.

Oh ! si j'avais, par hasard,
Effleuré de mon haleine,
Profané de mon regard
Son sein rond sous la baleine,
J'aurais dit cent fois : « Pardon ! »
Moi, bâtard de Diogène...

A propos, débouclez donc
La ceinture qui nous gêne.
Vous soupirez, et pourquoi ?
Riez vite,
Ma petite ;
Vous soupirez, et pourquoi ?
Riez vite et baisez-moi.

Ces beaux jours sont envolés.
Que le souvenir en meure !
Lorsque vous me consolez,
Peut-être qu'en sa demeure,
Hélas ! son oubli m'absout
De mon plaisir infidèle :
Amours purs, croyances, tout
S'éteint... Soufflez la chandelle.
Vous soupirez et pourquoi ?
Riez vite,
Ma petite,
Vous soupirez, et pourquoi ?
Riez vite et baisez-moi.

Le Myosotis.

La Politique et la Guerre

ALEXANDRE DUMAS PÈRE

Élégie sur la mort du général Foy

Quand le héros finit, le demi-dieu commence.
Lucien-Arnaud RÉGULUS.

Hymne

Tel qu'un volcan silencieux,
Mais qui n'attend qu'une étincelle
Pour élancer jusques aux cieux
La foudre que son sein recèle.
Le génie au hasard soumis,
Assoupit sa flamme immortelle,
Jusqu'au moment qui lui révèle
L'avenir qui lui fut promis.

Près d'une princesse qu'il aime,
Au milieu de jeunes beautés,
Achille s'ignore lui-même,
Sous ses vêtements empruntés ;
Mais à l'éclat soudain des armes,
Sortant d'un indigne repos,
Avide de sang et de larmes,
Son cœur invoque les alarmes ;
L'enfant timide est un héros
Pour qui le fer seul a des charmes ;
Et Mars appelle à ses travaux
Celui que son regard, la veille encore peut-être,
Aurait eu peine à reconnaître
Parmi les filles de Scyros.

Et moi... j'ignorais que ma lyre
Pût soupirer de sons mélodieux ;
Mais aujourd'hui je sens à l'ardeur qui m'inspire,
Qu'en mon poétique délire
Je puis parler aussi le langage des dieux.

O mon pays ! ô belle France !
Accueille les nouveaux accens
De cette Muse qui s'avance,
Vierge de l'or de la puissance,
Pour brûler son premier encens
Sur les autels de la reconnaissance.
Français ! à l'hymne des douleurs,
Dont l'accent va se faire entendre,
Joignez vos regrets et vos pleurs ;

Et vous, sur le cercueil qui renferme sa cendre,
Jeunes filles, jetez des lauriers et des fleurs.

Le trépas a glacé cette bouche éloquente,
Emule, souvent triomphante,
Des Barnave et des Mirabeau ;
Le temps à déchiré cette page vivante
De Jemmape et de Waterlo.
Ainsi de notre vieille gloire,
Chaque jour emporte un débris ;
Chaque jour enrichit l'histoire
Des grands noms qui nous sont ravis ;
Et chaque jour, pleurant sur la nouvelle tombe
D'un héros qui nous a quitté,
Chacun de nous se dit, épouvanté,
Encore une pierre qui tombe
Du temple de la Liberté.
Hélas ! ce n'est qu'à nous que ta mort est cruelle :
Sans doute tu la vis s'avancer sans effroi :
Le traître et le pervers seuls tremblent devant elle,
Ainsi qu'ils tremblaient devant toi.
Mais fidèle à la voix de sa patrie en larmes,
Celui qui devint son soutien
Par son éloquence ou ses larmes,
A son aspect ne ressent point d'alarmes.
Elle est belle au héros... et belle au citoyen.

Honneur à la double couronne
Qui ceint ton front victorieux ;

Rien ne manque à l'éclat dont Clio t'environne,
Rien... pas même les envieux.

J'ai vu la foule injurieuse
De nos modernes Anytus.
Suivre ta marche glorieuse
Pour insulter à tes vertus.
En vain, dans leur aveugle rage,
Voulant dérober par l'outrage
Leur mémoire à l'obscurité,
Ils pensaient que leur nom, répété d'âge en âge,
Du grand nom par eux insulté
Suivait le glorieux passage
A travers la postérité ;
Mais, comme la roche indocile
Que repousse Sisyphe au séjour ténébreux,
Vainement écarté par leur main inhabile,
Le néant les écrase en retombant sur eux.

Mais toi, cesse des ans de craindre la disgrâce,
Ton nom triomphera de la nuit du tombeau,
Car le siècle a marqué ta place
Entre Kléber et Mirabeau.

1825.

AUGUSTE BARBIER

Le Lion

I

J'ai vu pendant trois jours, j'ai vu plein de colère,
Bondir et rebondir le lion populaire,
Sur le pavé sonnant de la grande cité.
Je l'ai vu tout d'abord, une balle au côté,
Jetant à l'air ses crins et sa gueule vorace,
Mouvoir violemment les muscles de sa face ;
J'ai vu son col s'enfler, son orbite rougir,
Ses grands ongles s'étendre, et tout son corps rugir...
Puis je l'ai vu s'abattre à travers la mêlée,
La poudre et les boulets à l'ardente volée,
Sur les marches du Louvre... et là, le poil en sang
Et les larges poumons lui battant dans le flanc,
La langue toute rouge et la gueule béante ;
Haletant, je l'ai vu de sa croupe géante,
Inondant le velours du trône culbuté,
Y vautrer tout du long sa fauve majesté.

II

Alors j'ai vu soudain une foule sans nombre
Se traîner à plat ventre à l'abri de son ombre,
J'ai vu, pâles encor du seul bruit de ses pas,
Mille nains grelottant lui tendre les deux bras ;
Alors on caressa ses flancs et son oreille,
On lui baisa le poil, on lui cria merveille,
Et chacun lui léchant les pieds dans son effroi,
Le nomma son lion, son sauveur et son roi.
Mais, lorsque bien repu de sang et de louange,
Jaloux de secouer les restes de sa fange,
Le monstre à son réveil voulut faire le beau ;
Quand, ouvrant son œil jaune et remuant sa peau,
Le crin dur, il voulut, comme l'antique athlète,
Sur son col musculeux dresser sa large tête,
Et les barbes au vent, le front échevelé,
Rugir en souverain — il était muselé.

Iambes et poèmes, décembre 1830.

ANTONI DESCHAMPS

Napoléon seul

A Alphonse de Lamartine.

L'Empereur était grand, l'Empire était infâme ;
Proconsuls, sénateurs, race vile et sans âme,
Faisant trembler sous eux le pauvre genre humain,
Et tremblant à leur tour sous la puissante main,
Promenant la rapine et la mort dans les villes,
Et d'autant plus cruels qu'ils étaient plus serviles ;
Gens de sang et de boue et faits pour obéir,
Ne pouvant point aimer, ne pouvant point haïr,
Force aveugle et brutale et comme le tonnerre,
Sans peine et sans plaisir, nés pour brûler la terre.
Ah ! ne réveillons pas tout cet âge de deuil ;
Qu'il dorme enseveli dans la nuit du cercueil,
Avec tous ses muets et leur rage insensée,
Sous le marteau funèbre écrasant la pensée,
Et traquant en tout lieu la sainte liberté,
Qui cachait dans sa main son beau front attristé.

Elle était jeune alors, cette vierge divine ;
Sous sa toge prétexte et sa faible poitrine,
Murmurait par instant une plaintive voix,
Pour flétrir les bourreaux qui la mettaient en croix.
Elle est femme aujourd'hui, mère d'un peuple immense
Qui ne veut plus de vous ni de votre silence ;
Car c'est un voyageur qui va jusqu'au trépas,
Une fois en chemin, il ne recule pas.
Français, comme l'a dit notre grand Lamartine,
Appuyé d'une main sur sa lyre divine :
« Sur la tombe attendue et le sacré linceul,
Inscrivons ces trois mots : A Napoléon seul ! »

Dernières paroles.

L'Idole

V

Ainsi passez, passez, monarques débonnaires,
Doux pasteurs de l'humanité ;
Hommes sages, passez comme des fronts vulgaires
Sans reflet d'immortalité !
Du peuple vainement vous allégez la chaîne,
Vainement, tranquille troupeau,
Le peuple sous vos pas, sans sueur et sans peine
S'achemine vers le tombeau ;
Sitôt qu'à son déclin votre astre tutélaire
Epanche son dernier rayon,
Votre nom qui s'éteint sur le flot populaire
Trace à peine un léger sillon.
Passez, passez, pour vous point de haute statue,
Le peuple perdra votre nom ;
Car il ne se souvient que de l'homme qui tue
Avec le sabre ou le canon ;

Il n'aime que le bras qui dans des champs humides,
Par milliers fait pourrir ses os ;
Il aime qui lui fait bâtir des Pyramides,
Porter des pierres sur le dos ;
Passez ! le peuple c'est la fille de taverne,
La fille buvant du vin bleu,
Qui veut dans son amant un bras qui la gouverne,
Un corps de fer, un œil de feu,
Et qui, dans son taudis, sur sa couche de paille,
N'a d'amour chaud et libertin
Que pour l'homme hardi qui la bat et la fouaille
Depuis le soir jusqu'au matin.

L'Idole, mai 1831.

ALFRED DE VIGNY

Souvenirs de Servitude militaire

Sur la Responsabilité

Je cherchais.... à capituler avec les monstrueuses résignations de l'*obéissance passive*, en considérant à quelle source divine elle remontait, et comme tout ordre social semblait appuyé sur l'obéissance ; mais il me fallut bien des raisonnements et des paradoxes pour parvenir à lui faire prendre quelque place dans mon âme. J'aimais fort à l'infliger, mais peu à la subir, je la trouvais admirablement sage sous mes pieds, mais absurde sur ma tête. J'ai vu depuis bien des hommes raisonner ainsi, qui n'avaient pas l'excuse que j'avais alors : j'étais un Lévite de quinze ans.

Je n'avais pas alors étendu mes regards sur la patrie entière de notre France et sur cette autre patrie qui l'entoure, l'Europe, et de là sur la patrie de l'humanité, le globe, qui devient heureusement plus petit chaque jour, resserré dans la main de la civilisation. Je ne pensais pas combien le cœur de

l'homme de guerre serait plus léger encore dans sa poitrine, s'il sentait en lui deux hommes dont l'un obéirait à l'autre ; s'il savait qu'après son rôle tout rigoureux dans la guerre, il aurait droit à un rôle tout bienfaisant dans la paix ; si, à un grade déterminé, il avait des droits d'élection ; si, après avoir été longtemps muet dans les camps, il avait sa voix dans la cité ; s'il était exécuteur, dans l'une, des lois qu'il aurait faites dans l'autre, et si, pour voiler le sang de l'épée, il avait la toge. Or, il n'est pas impossible que tout cela n'advienne un jour.

Nous sommes vraiment sans pitié de vouloir qu'un homme soit assez fort pour répondre lui seul de cette nation armée qu'on lui met dans la main. C'est une chose nuisible aux gouvernements même ; car l'organisation actuelle, qui suspend ainsi à un seul doigt toute cette chaîne électrique de l'obéissance passive, peut, dans tel cas donné, rendre par trop simple le renversement total d'un Etat. Telle révolution, à demi formée et recrutée, n'aurait qu'à gagner un ministre de la guerre pour se compléter entièrement. Tout le reste suivrait nécessairement, d'après nos lois, sans que nul anneau se pût soustraire à la commotion donnée d'en haut.

Non, j'en atteste les soulèvements de conscience de tout homme qui a vu couler ou fait couler le sang de ses concitoyens, ce n'est pas assez d'une seule tête pour porter un poids aussi lourd que celui de tant de meurtres ; ce ne serait pas trop d'autant de têtes qu'il y a de combattants. Pour être responsable de la loi

de sang qu'elles exécutent, il serait juste qu'elles l'eussent au moins bien comprise. Mais les institutions meilleures, réclamées ici, ne seront elles-mêmes que très passagères, car encore une fois, les armées et la guerre n'auront qu'un temps ; car malgré les paroles d'un sophiste que j'ai combattu ailleurs, il n'est point vrai que, même contre l'étranger, la guerre soit *divine* ; il n'est point vrai que la terre soit *avide* de sang. La guerre est maudite de Dieu et des hommes mêmes qui la font et qui ont d'elle une secrète horreur, et la terre ne crie au ciel que pour lui demander l'eau fraîche de ses fleuves et la rosée pure de ses nuées.

Grandeur et Servitude militaires.

VICTOR HUGO

Dicté après Juillet 1830 (1)

I

Frères ! et vous aussi, vous avez vos journées !
Vos victoires, de chêne et de fleurs couronnées,
Vos civiques lauriers, vos morts ensevelis,
Vos triomphes, si beaux à l'aube de la vie,
Vos jeunes étendards, troués à faire envie
A de vieux drapeaux d'Austerlitz !

Soyez fiers ! vous avez fait autant que vos pères.
Les droits d'un peuple entier, conquis par tant de guerres,
Vous les avez tirés tout vivants du linceul.
Juillet vous a donné, pour sauver vos familles,
Trois de ces beaux soleils qui brûlent les bastilles :
Vos pères n'en ont eu qu'un seul !

. . . . . .
. . . . . .

(1) Poème composé à la gloire des Trois Glorieuses, journées révolutionnaires de juillet 1830.

II

Quand notre ville épouvantée,
Surprise un matin et sans voix,
S'éveilla toute garrottée
Sous un réseau d'iniques lois,
Chacun de vous dit en son âme :
C'est une trahison infâme !
Les peuples ont leur lendemain.
Pour rendre leur route douteuse
Suffit-il qu'une main honteuse
Change l'écriteau du chemin ?
. . . . . .
. . . . . .

III

Alors tout se leva. L'homme, l'enfant, la femme,
Quiconque avait un bras, quiconque avait une âme,
Tout vint, tout accourut. Et la ville à grand bruit.
Sur les lourds bataillons se rua jour et nuit.
En vain boulets, obus, la balle et les mitrailles,
De la vieille cité déchiraient les entrailles ;
Pavés et pans de murs croulant sous mille efforts
Aux portes des maisons amoncelaient les morts ;
Les bouches des canons trouaient au loin la foule,
Elle se refermait comme une mer qui roule,
Et de son râle affreux ameutant les faubourgs,
Le tocsin haletant bondissait dans les tours !

IV

Trois jours, trois nuits, dans la fournaise,
Tout ce peuple en feu bouillonna,
Crevant l'écharpe béarnaise
Du fer de lance d'Iéna.
En vain dix légions nouvelles
Vinrent s'abattre à grands bruits d'ailes
Dans le formidable foyer ;
Chevaux, fantassins et cohortes
Fondaient comme des branches mortes
Qui se tordent dans le brasier !

Comment donc as-tu fait pour calmer ta colère,
Souveraine cité qui vainquis en trois jours ?
Comment donc as-tu fait, ô fleuve populaire,
Pour rentrer dans ton lit et reprendre ton cours ?
O terre qui tremblait ! ô tempête ! ô tourmente !
Vengeance de la foule au sourire effrayant !
Comment donc as-tu fait pour être intelligente
Et pour choisir en foudroyant

C'est qu'il est plus d'un cœur stoïque
Parmi vous, fils de la cité ;
C'est qu'une jeunesse héroïque
Combattait à votre côté ;
Désormais, dans toute fortune,
Vous avez une âme commune

Qui dans tous vos exploits a lui.
Honneur au grand jour qui s'écoule !
Hier vous n'étiez qu'une foule ;
Vous êtes un peuple aujourd'hui !

VI

Oh ! l'avenir est magnifique !
Jeunes français, jeunes amis,
Un siècle pur et pacifique
S'ouvre à vos pas mieux affermis.
Chaque jour aura sa conquête.
Depuis la base jusqu'au faîte,
Nous verrons avec majesté,
Comme une mer sur ses rivages,
Monter d'étages en étages
L'irrésistible liberté !

Vos pères, hauts de cent coudées,
Ont été forts et généreux.
Les nations intimidées
Se faisaient adopter par eux.
Ils ont fait une telle guerre
Que tous les peuples de la terre
De la France prenaient le nom,
Quittaient leur passé qui s'écroule,
Et venaient s'abriter en foule
A l'ombre de Napoléon !

Vous n'avez pas l'âme embrasée
D'une moins haute ambition !
Faites libre toute pensée
Et reine toute nation ;
Montrez la liberté dans l'ombre
A ceux qui sont dans la nuit sombre !
Allez, éclairez le chemin,
Guidez notre marche unanime,
Et faites, vers le but sublime,
Doubler le pas au genre humain.

Les Chants du Crépuscule, 10 août 1830.

A. DE LAMARTINE

Épitaphe

Des prisonniers français
morts pendant leur captivité en Angleterre
et à qui des officiers anglais ont élevé un monument
par souscription

Ici dorment, jetés par le flot de la guerre,
D'intrépides soldats, nés sous un ciel plus beau ;
Vivants, ils ont porté les fers de l'Angleterre,
Morts, ce noble pays leur offrit dans sa terre
L'hospitalité du tombeau

Là, toute inimitié s'efface sous la pierre,
Le dernier souffle éteint la haine dans les cœurs,
Tout rentre dans la paix de la maison dernière,
Et le vent des vaincus y mêle la poussière
A la poussière des vainqueurs.

Écoutez ! de la terre une voix qui s'élève
Nous dit : Pourquoi combattre et pourquoi conquérir ?
La terre est un sépulcre et la gloire est un rêve ?
Patience, ô mortels ! et remettez le glaive,
Un jour encor ! Tout va mourir !

Recueillements poétiques.

ÉMILE DESCHAMPS

La Cloche

Poème traduit de Schiller.

. . . . . .

Que le chœur de la danse, à pas joyeux s'approche ;
Venez tous, et donnons le baptème à la cloche...
Cherchons-lui quelque nom propice et gracieux.
Qu'elle veille sur nous en s'approchant des cieux.
Balancée au-dessus de la verte campagne
Que sa bruyante joie, ou sa plainte accompagne
Les scènes de la vie en leurs jeux inconstants.
Qu'elle soit dans les airs comme une voix du temps !

Que le temps mesuré dans sa haute demeure,
De son aile, en fuyant, la touche, heure par heure,
Aux voluptés du crime apportant le remord,
Qu'elle enseigne aux humains qu'ils sont nés pour la [mort,
Et que tout ici-bas s'évanouit et passe,
Comme sa voix qui roule et s'éteint dans l'espace !

. . . . . .

Que les câbles nerveux, de son lit souverain,
Arrachent lentement la cloche, aux flancs d'airain.
Oh ! qu'elle monte en reine à la voûte immortelle !
Elle monte, elle plane, amis, et puisse-t-elle,
Dissipant dans nos cieux les nuages épais,
De son premier accent nous annoncer *la paix !*

Etudes françaises et étrangères.

L'Orient et l'Espagne

VICTOR HUGO

Enthousiasme

Allons, jeune homme ! allons, marche !...

André CHÉNIER.

rèce ! en Grèce ! adieu, vous tous ! il faut partir !
nfin, après le sang de ce peuple martyr,
Le sang vil des bourreaux ruisselle !
Grèce, ô mes amis ! vengeance ! liberté !
urban sur mon front ! ce sabre à mon côté !
Allons ! ce cheval, qu'on le selle !

nd partons-nous ? Ce soir ! demain serait trop long.
armes ! des chevaux ! un navire à Toulon !
Un navire, ou plutôt des ailes !
ons quelques débris de nos vieux régiments,
nous verrons soudain ces tigres ottomans
Fuir avec des pieds de gazelles !

Quand vient le crépuscule, au fond d'un vallon noir,
J'aime un grand lac d'argent, profond et clair miroir.
Où se regardent les nuées.

J'aime une lune, ardente et rouge comme l'or,
Se levant dans la brume épaisse, ou bien encor
Blanche au bord d'un nuage sombre ;
J'aime ces chariots lourds et noirs, qui la nuit,
Passant devant le seuil des fermes avec bruit
Font aboyer les chiens dans l'ombre.

Les Orientales, 1829.

VICTOR HUGO

A Monsieur Louis Boulanger

Mazeppa

Away. Away.
Byron. Mazeppa
En avant ! en avant !

I

Ainsi, quand Mazeppa, qui rugit et qui pleure,
A vu ses bras, ses pieds, ses flancs qu'un sabre effleure,
Tous ses membres liés.
Sur un fougueux cheval, nourri d'herbes marines,
Qui fume, et fait jaillir le feu de ses narines
Et le feu de ses pieds ;

Quand il s'est dans ses nœuds roulé comme un rep-
Qu'il a bien réjoui de sa rage inutile [tile,
Ses bourreaux tout joyeux,
Et qu'il retombe enfin sur la croupe farouche,
La sueur sur le front, l'écume dans la bouche,
Et du sang dans les yeux,

Un cri part ; et soudain voilà que par la plaine
Et l'homme et le cheval, emportés, hors d'haleine,
Sur les sables mouvants,
Seuls, emplissant de bruit un tourbillon de poudre
Pareil au noir nuage où serpente la foudre,
Volent avec les vents !

Ils vont. Dans les vallons comme un orage ils passent,
Comme ces ouragans qui dans les monts s'entassent,
Comme un globe de feu ;
Puis déjà ne sont plus qu'un point noir dans la brume,
Puis s'effacent dans l'air comme un flocon d'écume
Au vaste océan bleu.

Ils vont. L'espace est grand. Dans le désert immense,
Dans l'horizon sans fin qui toujours recommence,
Ils se plongent tous deux. [chênes,
Leur course comme un vol les emporte, et grands
Villes et tours, monts noirs liés en grandes chaînes,
Tout chancelle autour d'eux.

Et si l'infortuné dont la tête se brise,
Se débat, le cheval qui devance la brise,
D'un bond plus effrayé,
S'enfonce au désert vaste, aride, infranchissable,
Qui devant eux s'étend avec ses plis de sable
Comme un manteau rayé.

. . . . . .

. . . . . .

Son œil s'égare et luit, sa chevelure traîne,
Sa tête pend ; son sang rougit la jaune arène,
Les buissons épineux ;
Sur ses membres gonflés la corde se replie,
Et comme un long serpent resserre et multiplie
Sa morsure et ses nœuds.

Le cheval qui ne sent ni le mors ni la selle,
Toujours fuit, et toujours son sang coule et ruisselle,
Sa chair tombe en lambeaux ;
Hélas ! voici déjà qu'aux cavales ardentes
Qui le suivaient, dressant leurs crinières pendantes,
Succèdent les corbeaux !

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Enfin après trois jours d'une course insensée,
Après avoir franchi fleuves à l'eau glacée,
Steppes, forêts, déserts,
Le cheval tombe aux cris des mille oiseaux de proie,
Et son ongle de fer sur la pierre qu'il broie
Eteint ses quatre éclairs.

Voilà l'infortuné gisant, nu, misérable,
Tout tacheté de sang, plus rouge que l'érable
Dans la saison des fleurs.
Le nuage d'oiseaux sur lui tourne et s'arrête ;
Maint bec ardent aspire à ronger dans sa tête.
Ses yeux brûlés de pleurs.

Eh bien ! ce condamné qui hurle et qui se traîne,
Ce cadavre vivant, les tribus de l'Ukraine
Le feront prince un jour.
Un jour, semant les champs de morts sans sépultures,
Il dédommagera par de larges pâtures
L'orfraie et le vautour.

Sa sauvage grandeur naîtra de son supplice.
Un jour, des vieux hetmans il ceindra la pelisse,
Grand à l'œil ébloui ;
Et quand il passera, ces peuples de la tente,
Prosternés, enverront la fanfare éclatante
Bondir autour de lui !

II

Ainsi, lorsqu'un mortel, sur qui son dieu s'étale,
S'est vu lier vivant sur ta croupe fatale,
Génie, ardent coursier,
En vain il lutte, hélas ! tu bondis, tu l'emportes
Hors du monde réel, dont tu brises les portes.
Avec tes pieds d'acier !

Tu franchis avec lui déserts, âmes chenues
Des vieux monts, et les mers, et par delà les nues,
De sombres régions ;
Et mille impurs esprits que ta course réveille.
Autour du voyageur, insolente merveille,
Pressent leurs légions.

Qui peut savoir, hormis les démons et les anges,
Ce qu'il souffre, à te suivre, et quels éclairs étranges
A ses yeux reluiront,
Comme il sera brûlé d'ardentes étincelles,
Hélas ! et dans la nuit combien de froides ailes,
Viendront battre son front ?

Il crie épouvanté, tu poursuis implacable,
Pâle, épuisé, béant, sous ton vol qui l'accable.
Il ploie avec effroi ;
Chaque pas que tu fais semble creuser sa tombe.
Enfin le terme arrive... il court, il vole, il tombe,
Il se relève roi !

Les Orientales, mai 1828.

ALPHONSE DE LAMARTINE

Balbek, 29 mars, minuit, 1833.

Je suis allé hier seul sur la colline des Temples, au clair de lune, penser, pleurer et prier (1). Dieu sait ce que je pleure et pleurerai tant qu'il me restera un souvenir et une larme. Après avoir prié pour moi et pour ceux qui sont partie de moi, j'ai prié pour tous les hommes. Cette grande tente renversée de l'humanité, sur les ruines de laquelle j'étais assis m'a inspiré des sentiments si forts et si ardents. qu'ils se sont presque d'eux-mêmes échappés en vers, langage naturel de ma pensée, toutes les fois que ma pensée me domine.

Je les ai écrits ce matin, au lieu même et sur la pierre où je les ai sentis cette nuit.

Voyage en Orient..

(1) Lamartine avait perdu son unique enfant.

Vers écrits à Balbek

Mystérieux déserts, dont les larges collines
Sont les os des cités dont le nom a péri;
Vastes blocs qu'a roulés le torrent des ruines;
Immense lit d'un peuple où la vague a tari;
Temples qui, pour porter vos fondements de marbre,
Avez déraciné les grands monts comme un arbre;
Gouffres où rouleraient des fleuves tout entiers;
Colonnes où mon œil cherche en vain des sentiers;
De piliers et d'arceaux profondes avenues,
Où la lune s'égare ainsi qu'au sein des nues;
Chapiteaux que mon œil mêle en les regardant;
Sur l'écorce du globe immenses caractères,
Pour vous toucher du doigt, pour sonder vos mystères
Un homme est venu d'Occident !
La route, sur les flots, que sa nef a suivie,
A déplié cent fois ses roulans horizons;
Aux gouffres de l'abîme il a jeté sa vie;
Ses pieds se sont usés sur les pointes des monts;
Les soleils ont brûlé la toile de sa tente;
Ses frères, ses amis ont séché dans l'attente;
Et s'il revient jamais, son chien même incertain
Ne reconnaîtra plus ni sa voix, ni sa main.

Il a laissé tomber et perdu dans la route
L'étoile de son œil, l'enfant qui sous sa voûte
Répandait la lumière et l'immortalité :
Il mourra sans mémoire et sans postérité !
Et maintenant assis sur la vaste ruine,
Il n'entend que le vent qui rend un son moqueur.
Un poids courbe son front, écrase sa poitrine :
Plus de pensée et plus de cœur !

Voyage en Orient.

Le reste est trop intime. — NOTE DE L'AUTEUR.

THÉOPHILE GAUTIER

España : Séguidille

Un jupon serré sur les hanches,
Un peigne énorme à son chignon,
Jambe nerveuse et pied mignon,
Œil de feu, teint pâle et dents blanches ;
Alza ! olà !
Voilà
La véritable Manola.

Gestes hardis, libre parole,
Sel et piment à pleine main,
Oubli parfait du lendemain,
Amour fantasque et grâce folle ;
Alza ! Olà !
Voilà
La véritable Manola.

Chanter, danser aux castagnettes,
Et, dans les courses de taureaux,
Juger les coups des toreros,
Tout en fumant des cigarettes ;
Alza ! Olà !
Voilà
La véritable Manola.

Premières poésies.

España : Sérénade

Sur le balcon où tu te penches
Je veux monter... efforts perdus !
Il est trop haut et tes mains blanches
N'atteignent pas mes bras tendus.

Pour déjouer ta duègne avare,
Jette un collier, un ruban d'or ;
Ou des cordes de ta guitare
Tresse une échelle ou bien encor...

Ote tes fleurs, défais ton peigne,
Penche sur moi tes cheveux longs,
Torrent de jais dont le flot baigne
Ta jambe ronde et tes talons.

Aidé par cette échelle étrange,
Légèrement je gravirai,
Et jusqu'au ciel, sans être un ange,
Dans les parfums je monterai.

Premières poésies, 1830-1845.

Le laurier du Généralife

Dans le Généralife, il est un laurier rose,
Gai comme la victoire, heureux comme l'amour,
Un jet d'eau, son voisin, l'enrichit et l'arrose,
Une perle reluit dans chaque fleur éclose,
Et le frais émail vert se rit des feux du jour.

Il rougit dans l'azur comme une jeune fille ;
Ses fleurs, qui semblent vivre, ont des teintes de chair.
On dirait, à le voir sous l'onde qui scintille,
Une odalisque nue attendant qu'on l'habille,
Cheveux en pleurs, au bord du bassin au flot clair.

Ce laurier, je l'aimais d'un amour sans pareille,
Chaque soir, près de lui, j'allais me reposer,
A l'une de ses fleurs, bouche humide et vermeille,
Je suspendais ma lèvre, et parfois, ô merveille,
J'ai cru sentir la fleur me rendre mon baiser.

GÉNÉRALIFE.
Premières poésies.

GÉRARD DE NERVAL

Espagne

Mon doux pays des Espagnes,
Qui voudrait fuir ton beau ciel,
Tes cités et tes montagnes
Et ton printemps éternel ?

Ton air pur qui nous enivre,
Tes iours moins beaux que tes nuits,
Tes champs où Dieu voudrait vivre
S'il quittait son paradis

Autrefois ta souveraine
L'Arabie, en te fuyant,
Laissa sur ton front de reine
Sa couronne d'Orient.

Un écho redit encore
A ton rivage enchanté
L'antique refrain du Maure :
Gloire, amour et liberté.

Lyrisme.

Le Mal du siècle

A.-S. SAINT-VALRY

A un enfant

Enfant, tu veux que je t'apprenne
Pourquoi si tôt ces cheveux blancs :
Quand mon printemps s'achève à peine,
Pourquoi je n'ai rien du printemps ;
Pourquoi la nuit après l'aurore,
Pourquoi la neige avant l'hiver...
Comment serais-je jeune encore ?
Hélas ! mon Dieu ! j'ai tant souffert !

L'inconstance de l'infortune,
Les mille trahisons du cœur,
M'ont rendu la vie importune,
Et vieillir est tout mon bonheur.

Si depuis longtemps nul sourire
Sur mes lèvres ne s'est offert...
Enfant, n'est-ce pas assez dire
Combien, ah ! combien j'ai souffert.

Mais ma plainte, comme un nuage,
Plane sur ton front attristé.
Va, retourne aux jeux de ton âge
Et reprends ta vive gaieté.
A la cruelle expérience
Assez tôt le cœur est ouvert...
Heureuse aussi fut mon enfance,
Mais depuis, las ! que j'ai souffert.

Annales romantiques, 1827-28.

CH. DOVALLE

Insomnie

Du sommeil !... du sommeil ! que je voudrais dormir !
Impossible !... Mes yeux sont secs, ma tête brûle...
Sous l'horrible insomnie il faut encor' gémir !...
Ce tourment qui, la nuit, dans mes veines circule,
Qu'est-ce ?... du sang ?... du feu ?... Je ne sais pas !
[Mon corps
S'épuise à se tourner, se consume en efforts...
Des efforts !... et pourquoi ?... C'est en vain que je
[lutte.
O mon Dieu ! je t'en prie !... une heure... une minute,
Un instant de sommeil ! ! ! je suis si malheureux !
Mon Dieu ! dis au sommeil qu'il close enfin mes yeux.
. . . . . .
Deux heures ! ! ! Quel enfer !... l'horloge impitoyable
Semble allonger la nuit !... Il va falloir compter
Trois, quatre heures encore... et leur voix redoutable
Comme un sarcasme amer va venir m'irriter !...
Oh ! quand donc viendra l'aube, et le jour pâle encore,
Et le frais du matin !... et tout ce que j'implore,

Le sommeil ! Le sommeil ! Peut-être qu'un moment
Mon front appesanti tombera lourdement ;
Peut-être qu'à la fin, bienfaisante rosée,
Le calme descendra dans mon âme embrasée !

. . . . . .

Non ! J'ai beau tourmenter ma couche et me rouler,
Haletant de fatigue aux deux bords que j'affaisse,
La nuit n'avance point... Toujours lente à couler !
Si du moins, quand mon lit en gémissant s'abaisse,
Quelques bruits inconnus, quelques illusions
Me berçaient dans le vague avec des visions
Du ciel ou de l'enfer !... Rien !! Une vitre obscure,
Des reflets égarés sur la pâle tenture,
Des formes sans couleur, de l'ombre autour de moi,
Du silence... et puis rien, pas même de l'effroi !...

. . . . . .

Que l'aube matinale est lente à m'apparaître !...
Mais en un air nouveau je me sens tout frémir.
Est-ce un rayon du jour qui blanchit ma fenêtre ?
Le jour... voici le jour !... Si je pouvais dormir.

Le Sylphe.

JULES FAVRE

Anathème

Dieu du ciel, quand vous créâtes l'homme, c'était un jour d'atroce raillerie.

La cendre du chaos valait mieux que l'ouvrage de vos mains ; quand votre souffle s'agitait, elle retombait insensible et muette ; elle ne s'élançait pas vers votre face pour l'insulter !

. . . . . .

J'ai demandé avec angoisse la révélation du fatal secret, et quand ma voix s'est éteinte, je me suis redressé de désespoir : du moins je blasphémerai.

A toi, Byron, chantre d'enfer et du néant ! lève donc un peu ta pierre, enseigne-moi l'outrage audacieux qui ramasse les vanités de la terre pour les jeter à la face de Dieu ! Viens prendre par la main ce monde vieux et grelottant, et que le nom de son auteur soit livré à des risées qui ne finiront plus !

Ils disent que l'univers est fait pour l'homme ! Dérision ! Pour lui servir de champ de bataille, de prison et de tombe ! Dites le bruit qu'il fait en mou-

rant : les plantes poussent sur sa fosse, le ciel demeure bleu, les fleuves coulent, les oiseaux chantent. S'il était roi de la nature, elle mènerait son deuil. Lui roi ! Lui qui s'ignore, lui qui s'épuise à espérer !

Quand les sociétés ébranlées craqueront par leur base, les peuples effrayés se presseront autour des premières ruines ; ils fouilleront dans les débris quelque principe bafoué qui puisse un instant soutenir l'édifice chancelant. Mais Dieu couronnera son œuvre ; et soufflant sur ces restaurations de la peur, il donnera le cadavre de l'humanité au néant.

Alors tout sera consommé ; les temps seront abolis, et l'éternité continuera comme si l'homme n'avait jamais été.

Anathème, 1834.

ALPHONSE ESQUIROS

Paris aux réverbères

Quid Romae faciam ?
JUVÉNAL.

Paris dort : avez-vous, nocturne sentinelle,
Gravi, minuit sonnant, le pont de la Tournelle,
C'est de là que l'on voit Paris de fange imbu ;
Et comme un mendiant ivre près d'une cuve
Le géant est qui ronfle et qui râle, et qui cuve
Le vin ou le sang qu'il a bu.

C'était donc aujourd'hui fête à la guillotine ;
Un homme, ce matin, dressait une machine :
Sur la place où là-bas le sang est mal lavé,
Au peuple qui hurlait comme autour d'une orgie,
Le bourreau las jetait avec sa main rougie
Une tête sur le pavé.

Et puis voici surgir la vieille cathédrale
Avec son front rugueux et son bourdon qui râle;
Comme un large vaisseau portant l'humanité,
Déployant ses deux mâts, avançant sa carène,
Elle semble être prête, en labourant l'arène,
A partir pour l'éternité !

Entendez-vous dans l'ombre aboyer les cerbères ?
J'aime à voir dans les flots briller les réverbères;
C'est un concert de nuit ; c'est la grande cité,
Avec ses yeux de feu, qui de loin me regarde.
C'est la voix d'une ronde ou le fusil d'un garde
Qui passe dans l'obscurité.

Pendant que je suis là, que de haine assouvie;
C'est le fils, du linceul couvrant sa mère en vie,
Le vieux magicien interrogeant l'enfer,
La veuve qui poursuit quelque passant qui rôde,
Et se vautre avec lui dans la couche encore chaude
D'un époux qui vivait hier.

Mais, atome perdu dans la cité béante,
Je suis seul ; pas de main à ma main suppliante
Ne s'unit ; non, pour moi, pas de souffle embaumé,
Pas de regard de miel, pas une lèvre rose,
Pas de sein où mon front fatigué se repose,
Et je mourrai sans être aimé !

Si, du pont dans les flots, ma tête la première
Tombait ; des bateliers, quand viendra la lumière
Porteraient à la morgue un cadavre inconnu ;
Et demain seulement, ma pauvre et vieille mère,
En roulant dans les yeux une douleur amère,
Se pencherait sur mon corps nu !

Une voix par derrière, en riant me tutoie,
Un bras lascif et nu dans l'ombre me coudoie,
Une femme, en passant, que je n'ose toucher,
Plus vile sous mes pieds que la fange du monde,
Avec un sein qui gonfle, avec un rire immonde,
Me dit : « Ange, viens donc coucher. »

O profanation ! Quelle pensée amère !
L'amour, ce don du ciel, qui se vend à l'enchère,
On n'a plus pour dormir d'ombre sur les chemins
Au lieu d'un papillon, on prend une chenille,
On ne peut rien toucher, ni la fleur, ni la fille,
Sans avoir de la boue aux mains.

Oh ! que Paris est laid ! Sous ses sombres nuages
Que j'ai souvent rêvé de longs et beaux voyages !
J'aimerais tant le ciel, les palmiers d'Orient,
La gazelle qui fuit à l'ombre des platanes
Et sous un dais brodé les magiques sultanes
Qui regardent en souriant.

Ou dans un vieux donjon, ma muse châtelaine
Vide près du foyer sa coupe de vin pleine ;
J'ai des vassaux, le soir, qui parlent du vieux temps,
Un ami vient s'asseoir près de l'âtre fidèle.
Je vois à ma fenêtre un nid où l'hirondelle
Doit revenir pour le printemps.

Dans un monde encor vierge, aux champs d'océanie,
Je voudrais promener ma fortune bannie ;
Moi je suis fils des eaux, de l'orage et des vents ;
Je voudrais, habitant d'une cité flottante,
Vivre au milieu d'un fleuve et déployer ma tente
Sur les joncs et les flots mouvants.

Vains rêves ! Pour voler, mon coursier n'a pas d'aile,
Personne ne voudra me prendre en sa nacelle ;
L'argent, froid positif, m'enchaîne sur ces bords ;
On ne peut pas franchir l'océan à la nage,
Et les flots, sans salaire, au milieu de l'orage,
Ne voiturent que les corps morts.

Lors je me prends d'amour pour les blanches étoiles,
Je regarde la lune au fond d'un ciel sans voiles ;
Je rêve à la nature et dans l'ombre à pas lent,
Plus heureux que celui que le remords agite,
En grelottant de froid je regagne mon gîte
Et prends pitié de l'opulent.

Si vous voulez savoir où loge le poète
Allez à Saint-Gervais, l'église où le vent fouette ;
Regardez devant vous cette maison en deuil,
Bien pauvre et bien vilaine où, comme lui, Voltaire
Travaillait pour gagner quelques pouces de terre
Entre la gloire et le cercueil.

C'est là, voyez-vous bien, c'est là que loin du monde
Il tient son cœur exempt de tout contact immonde ;
C'est là qu'il faut monter pour lui serrer la main,
Car sa porte est toujours ouverte à la jeunesse,
Et comme Diogène il cherche, en sa détresse,
Un homme dans le genre humain.

Les Hirondelles.

ANTONY DESCHAMPS

Stances

Je croyais sans regret abandonner la vie
A force de souffrir,
Et voilà qu'à présent mon âme à l'agonie
A crainte de mourir.

Qu'est-ce donc, ô mon Dieu, qu'est-ce donc que ce [monde
Pour qu'on l'ait tant à cœur ?
Comme par le plaisir à cette fange immonde
Tient-on par la douleur ?

Est-il si doux encor d'entrevoir la lumière
Au bord du monument,
Et de lever son front tout chargé de poussière
Vers le bleu firmament.

Dernières paroles.

Le Mal du siècle

Toute la maladie du siècle présent vient de deux causes : le peuple qui a passé par 93 et par 1814 porte au cœur deux blessures. Tout ce qui était n'est plus, tout ce qui sera n'est pas encore. Ne cherchez pas ailleurs le secret de nos maux.

Voilà un homme dont la maison tombe en ruine ; il l'a démolie pour en bâtir une autre. Les décombres gisent sur son champ, et il attend des pierres nouvelles pour son édifice nouveau, du moment où le voilà prêt à tailler ses moellons et à faire son ciment, la pioche en main, les bras retroussés, on vient lui dire que les pierres lui manquent, et lui conseiller de reblanchir les vieilles pour en tirer parti.

. . . . . .

. . . . . .

Ou je me trompe étrangement, ou nous ressemblons à cet homme. O peuples des siècles futurs ! lorsque, par une chaude journée d'été, vous serez courbés sur vos charrues dans les vertes campagnes de la

patrie ; lorsque vous verrez, sous un soleil pur et sans tache, la terre, votre mère féconde, sourire dans sa robe matinale, au travailleur son enfant bien-aimé ; lorsque, essuyant sur vos fronts tranquilles le saint baptême de la sueur, vous promènerez vos regards sur votre horizon immense, où il n'y aura pas un épi plus haut que l'autre dans la moisson humaine, mais seulement des bluets et des marguerites au milieu des blés jaunissants ; ô hommes libres ! quand alors vous remercierez Dieu d'être nés pour cette récolte, pensez à nous qui n'y serons plus, dites-vous que nous avons acheté bien cher le repos dont vous jouirez, plaignez-nous plus que tous vos pères, car nous avons beaucoup des maux qui les rendaient dignes de plainte et nous avons perdu ce qui les consolait.

La Confession d'un Enfant du siècle.

Les Muses romantiques

GEORGE SAND

Sketches and Hints

(Notes et Croquis)

Vers faits au couvent

Les ombres de la nuit s'abaissent sur la Terre
Et recouvrent de deuil les murs du monastère.
Prête-moi la lueur de ton pâle flambeau,
Lune, mélancolique amante du tombeau.

Que je t'aime le soir, en ta clarté douteuse,
Favorable au penchant de mon âme rêveuse.
Sur ces marbres glacés, j'erre tranquillement,
Là j'attends sans frayeur et sans empressement
Le jour qui doit finir mon court pèlerinage.
Dans cet asile saint à l'abri de l'orage.

Déjà comme les morts je n'ai plus de désirs,
Mon cœur ne connaît plus ni peine, ni plaisirs,
Comme le ciel est pur, ma paix est sans nuage,
Comme l'air est serein, mon âme est sans orage.
Je dormirai bientôt dans la paix du cercueil.
Et de moi, nul ami ne portera le deuil.

L'amour que j'ai pour toi, Kreyssler (1), est comme un [rêve
Qu'une nuit accomplit et qu'un matin achève,
Mais qui se cache au fond du cœur.
Et le fait battre encor lorsque la nuit ramène
Le désir impuissant et l'espérance vaine
De goûter un jour le bonheur.

Aussi, quand savourant l'illusion rapide,
Sur sa couche brûlante et de larmes humide,
La souffrance un instant s'endort ;
Le destin la réveille et dit : L'heure est prochaine
Où pour toi du repos Dieu rivera la chaîne,
Mais ce repos là, c'est la mort.

Hélas ! mon beau Kreyssler, dans mon âme flétrie,
Tâche de ramener la chaleur et la vie.
Mais pourras-tu la ranimer ?
Il est déjà bien tard, déjà le vent efface
Les doux sons que ta voix a laissés dans l'espace...
Heureux ceux qui peuvent aimer !

Nuit, automne 1832.

(1) Kreyssler est un héros d'Hoffmann (*Journal Intime Posthume*, publié par Aurore Sand).

LOUISE COLET

Jalousie

Jeunes femmes, parfois quand je vais me mêler
A vos jeux... si je sens mon âme se troubler,
Si soudain sur mon front une ride se creuse,
Si ma pensée empreint sa trace douloureuse
Sur mes traits, que l'on voit se couvrir de pâleur,
Ce n'est point jalousie, ô femmes, c'est douleur !
Du bonheur passager de la nouvelle épouse,
De ses illusions je ne suis pas jalouse.
Quand elle apparaît, j'aime à l'entendre applaudir,
A voir sous l'oranger son front pur resplendir,
Sa parure éblouir la foule qui l'entoure,
J'aime à la croire heureuse alors qu'elle savoure
Cet encens que le monde aux femmes jette un jour,
Encens de vanité parfumé par l'amour !...
Mais ce qui me torture et fait fléchir mon âme,
C'est de voir auprès d'elle assise une autre femme,
Jeune de son bonheur, dont elle prend la part,
Fière de ses succès, l'adorant du regard,
Et la nommant tout haut sa fille, ô peine amère.
Je suis jalouse alors, car je n'ai plus de mère !

Penserosa, Paris, 1836.

J'aurais voulu, penchée à la harpe sonore,
Répandre autour de moi l'âme qui me dévore,
Dans des flots d'harmonie aux anges dérobés !
Oui, j'aurais voulu voir, quand mon âme est émue,
Tous les cœurs palpitants d'une foule inconnue
Sous mes accents divins demeurer absorbés !

Vains désirs ! jeune aiglon, on a coupé mes ailes,
On a ravi mon vol aux sphères éternelles,
Pour me faire marcher ici-bas en rampant
Si la Muse, parfois, vient visiter ma route,
Mon chant meurt sans écho, personne ne l'écoute,
Et l'hymne inachevé en larmes se répand !

Fleurs du Midi, août 1833.

LOUISE COLET

L'Inspiration

L'harmonieux démon descend
et m'environne.

André CHÉNIER.

Ah ! lorsque débordait ainsi la poésie.
Torrent impétueux, brûlante frénésie,
Dans mon âme vibraient d'indicibles accords ;
Comme sous l'ouragan bat la vague marine,
Sous la muse mon cœur battait dans ma poitrine,
Mais ma lyre jamais n'égalait mes transports !
De l'inspiration je restais oppressée,
Comme la druidesse au sommet du dolmen ;
J'implorais pour donner un corps à ma pensée,
Ton langage éthéré, musique, écho d'Eden !
Il est des sentiments mystérieux, intimes,
Qu'aucun mot ne peut rendre et que toi seule [exprimes
Ces rêves, incompris du monde où nous passons,
Ces extases d'amour d'un cœur qui vient de naître,
Alors j'aurais voulu, pour les faire connaître,
Moduler sous mes doigts de séraphiques sons !

LOUISE COLET

Conseils à X***

Pourquoi vous asservir au ridicule usage
De ces mots sans pensée, idiome moqueur,
Qui, comme une beauté qui farde son visage,
Eblouit un instant et n'émeut pas le cœur ?

Laissez tout ce clinquant à de petites têtes,
Qui, de leur âme vide excitant la torpeur,
Ont besoin de couvrir d'un manteau d'épithètes
La froide nudité d'une œuvre de vapeur.

Laissez ce feu glacé, ces rimes toutes faites
Au pauvre Italien fabricant le sonnet
Pour les enterrements, les naissances, les fêtes,
Dans un moule uniforme et que chacun connaît.

Mais vous, si vous avez quelque chaleur dans l'âme,
De ce faux or qui court, devenez Harpagon ;
N'allez pas, imitant ces fadeurs qu'on déclame
Changer la poésie en stérile jargon.

N'allez pas, pour me rendre un gracieux hommage,
Habiller d'oripeaux un simple compliment ;
Quand la pensée est vraie, elle produit l'image
Qui la couvre sans art, ainsi qu'un vêtement.

Croyez-moi, mieux voudrait une parole nue
Que *la brise du soir*, le *souffle aérien*,
Le rayon, le parfum, la vaporeuse nue,
Dont vous formez vos vers et qui n'expriment rien.

Que de ce mauvais goût votre esprit se dégage ;
De ces mots cadencés, jadis, je m'enivrais ;
Aujourd'hui, je dédaigne un factice langage :
J'ai senti que pour plaire il nous faut être vrais.

Fleurs du Midi, Nîmes, août 1834.

MADAME DESBORDES-VALMORE

Malheur à moi !

Ah! ce n'est pas aimer que prendre sur soi-même
De pouvoir vivre ainsi loin de l'objet qu'on aime.
André CHÉNIER.

Malheur à moi ! Je ne sais plus lui plaire ;
Je ne suis plus le charme de ses yeux ;
Ma voix n'a plus l'accent qui vient des cieux,
Pour attendrir sa jalouse colère,
Il ne vient plus, saisi d'un vague effroi,
Me demander des serments et des larmes ;
Il veille en paix, il s'endort sans alarmes :
Malheur à moi !

Las de bonheur, sans trembler pour ma vie,
Insoucieux, il parle de sa mort !
De ma tristesse il n'a plus le remord,
Et je n'ai pas tous les biens qu'il envie !
Hier, sur mon sein, sans accuser ma foi,
Sans les frayeurs que j'ai tant pardonnées,
Il vit des fleurs qu'il n'avait pas données :
Malheur à moi !

Distrait d'aimer, sans écouter mon père,
Il l'entendit me parler d'avenir :
Je n'en ai plus, s'il n'y veut pas venir,
Par lui je crois, sans lui je désespère ;
Sans lui, mon Dieu ! comment vivrai-je en toi ?
Je n'ai qu'une âme, et c'est par lui qu'elle aime ;
Et lui, mon Dieu, si ce n'est pas toi-même :
Malheur à moi !

Les Pleurs, Poésies nouvelles.

L. DESBORDES-VALMORE

Souvenir

Quand il pâlit un soir et que sa voix tremblante
S'éteignit tout à coup dans un mot commencé ;
Quand ses yeux, soulevant leur paupière brûlante,
Me blessèrent d'un mal dont je le crus blessé ;
Quand ses traits plus touchants, éclairés d'une flamme
Qui ne s'éteint jamais,
S'imprimèrent vivants dans le fond de mon âme,
Il n'aimait pas, j'aimais !

Elégies.

L. DESBORDES-VALMORE

Souvenir

Son image comme un songe
Partout s'attache à mon sort.
Dans l'eau pure où je me plonge,
Elle me poursuit encor :
Je me livre en main tremblante,
A sa mobile fraîcheur ;
L'image toujours brûlante
Se sauve au fond de mon cœur.

Pour respirer de ses charmes,
Si je regarde les cieux,
Entre le ciel et mes larmes
Elle voltige à mes yeux.
Plus tendre que le perfide,
Dont le volage désir
Fuit comme le flot limpide.
Que ma main n'a pu saisir.

Elégies.

L. DESBORDES-VALMORE

Le Soir

Seule avec toi dans ce bocage sombre ?
Qu'y ferions-nous ? A peine on peut s'y voir :
Nous sommes bien ! Peux-tu désirer l'ombre ?
Pour se perdre des yeux c'est bien assez du soir !
Auprès de toi, j'adore la lumière :
Et quand tes doux regards ne brillent plus sur moi,
Dès que la nuit a voilé ta chaumière,
Je me retrouve en fermant ma paupière,
Seule avec toi.

Sûr d'être aimé, quel cœur te trouble encore ?
Si près du mien, que désire ton cœur ?
Sans me parler ta tristesse m'implore ;
Ce qu'on voit dans tes yeux n'est donc pas le bonheur?
Quel vague objet tourmente ton envie ?
N'as-tu pas mon serment dans ton sein renfermé ?
Qui te rendra ta douce paix ravie ?
Dis, quel bonheur peut manquer à ta vie,
Sûr d'être aimé !

Ne parle pas ! Je ne veux pas entendre.
Je crains tes yeux, ton silence et ta voix.
N'augmente pas une frayeur si tendre ;
Hélas ! Je ne sais plus m'enfuir comme autrefois,
Je sens mon âme à la tienne attachée ;
J'entends battre ton cœur qui m'appelle tout bas :
Heureuse, triste, et sur ton sein penchée,
Ah ! si tu veux m'y retenir cachée,
Ne parle pas !

Elégies et Poésies nouvelles.

L. DESBORDES-VALMORE

A Monsieur de Béranger

Bon captif, la fée Urgande
A-t-elle oublié vos chants ?
N'est-elle pas assez grande
Pour désarmer les méchants ?
Vers vous, quoique aussi petite,
Un peu tendre, un peu proscrite,
Et frêle comme un roseau.
Je volerais vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

Où se cache l'espérance,
Que vous attiriez des cieux ?
Longtemps elle a sur la France
Semé vos vers gracieux.
Pour la ramener au gîte
Où le puissant qu'elle irrite
Vous cache sous un réseau,
Je volerais vite, vite,
Si j'étais petit oiseau !

Que dit la belle maîtresse,
Qu'on aime à vous voir aimer ?
Pour l'objet de sa tendresse,
Oh ! qu'elle doit s'alarmer !
Comme au réduit qu'elle habite,
Votre image qui l'agite
Tourne autour de son fuseau,
Je volerais vite, vite,
Si j'étais petit oiseau !

Elégies et Poésies nouvelles, Romances.

DELPHINE GAY

A ma Mère

Du goût des vers pourquoi me faire un crime ?
Leur prestige est si doux pour un cœur attristé !
Il ôte un poids au malheur qui m'opprime ;
Comme une erreur plus tendre, il a sa volupté.

M^me^ DESBORDES-VALMORE.

En vain dans mes transports ta prudence m'arrête,
Ma mère, il n'est plus temps ; tes pleurs m'ont fait [poète !
Si j'ai prié le ciel de me les révéler
Ces chants harmonieux, c'est pour te consoler.
D'un tel désir pourquoi me verrai-je punie ?
Les maux que tu prédis ne sont dus qu'au génie ;
A d'illustres malheurs, va, je n'ai pas de droits :
Quel cri peut s'élever contre une faible voix ?
Vit-on jamais les chants d'une muse pieuse
Exciter les clameurs de la foule envieuse !
Non, l'insecte rongeur qui s'attache au laurier
Epargne en son dédain la fleur de l'églantier.
Ah ! de la gloire un jour si l'éclat m'environne,
Comme une autre parure acceptant sa couronne

Je dirai : « Son éclat sur toi va rejaillir ;
Aux yeux de ce qu'on aime elle va m'embellir. »
A ce cruel destin, hélas ! me faut-il croire ?
Pourquoi me fuirait-on ? Le flambeau de la gloire,
Dont la splendeur effraye et séduit tour à tour,
N'est qu'un phare allumé pour attirer l'amour ;
Qu'il vienne !... Sans regret et changeant de délire
Aux pieds de ses autels j'irai briser ma lyre ;
Mais dois-je désirer ce bonheur dangereux ?

Hier, il m'en souvient, je fis un rêve heureux :
L'être mystérieux qui préside à ma vie,
Ce fantôme charmant dont je suis poursuivie,
Hier il m'apparut, triste, silencieux,
La langueur se peignait sur ses traits gracieux ;
Moi, sans plaindre sa peine et d'espoir animée,
En le voyant souffrir je me sentais aimée...
Il ne l'avait pas dit... Non... Mais je le savais
Et bientôt j'oubliai... (Ma mère, je rêvais !)
J'oubliai de cacher le trouble de mon âme,
Il le vit ; et ses yeux, pleins d'une douce flamme,
Pour m'en récompenser l'excitaient tendrement,
Et mon cœur se perdait dans cet enchantement.
Toi-même en souriant contemplais mon supplice
D'un regard à la fois maternel et complice,
Dieu ! que j'étais heureuse ! et pourtant... je pleurais!
Ce bonheur me parut redoubler tes regrets :
Celui que nous pleurons manquait à notre joie,
Car je n'espère plus qu'un rêve nous l'envoie ;

Un rêve peut créer le plus doux avenir,
Mais il n'enlève pas le poids d'un souvenir ;
Quand la source des pleurs ne peut être tarie,
La plus puissante joie est d'avance flétrie.
Mon songe est effacé... Je suis seule ; dis-moi,
Celui qui doit me plaire est-il connu de toi ?
Viendra-t-il, devinant le rêve qu'il m'inspire,
Sur un cœur qui l'attend réclamer son empire ?
A ma jeunesse enfin servira-t-il d'appui ?
Ah ! si le ciel un jour daignait m'unir à lui...
Mais non, éloignez-vous, séduisante chimère ;
En troublant mon repos, vous effleurez ma mère ;
Tant qu'elle m'aimera, qu'aurai-je à désirer ?
Un aussi grand bonheur me défend d'espérer.

Essais poétiques, Paris, 24 novembre, 1823.

DELPHINE GAY

Le Bonheur d'être belle.

Pourquoi me dire que j'étais charmante si je ne devais pas être aimée !
(Mme DE STAEL, Corinne, tom. 2).

*Dédié à Madame R****

Quel bonheur d'être belle, alors qu'on est aimée !
Autrefois de mes yeux je n'étais pas charmée ;
Je les croyais sans feu, sans douceur, sans regard,
Je me trouvais jolie un moment par hasard.
Maintenant ma beauté me paraît admirable.
Je m'aime de lui plaire, et je me crois aimable,
Il le dit si souvent ! Je l'aime, et quand je vois
Ses yeux, avec plaisir, se reposer sur moi,
Au sentiment d'orgueil je ne suis point rebelle ;
Je bénis mes parents de m'avoir fait si belle !
Et je rends grâce à Dieu dont l'insigne bonté
Me fit le cœur aimant pour sentir ma beauté.

Mais pourquoi dans mon cœur ces subites alarmes ?...
Si notre amour tous deux nous trompait sur mes [charmes ;
Si j'étais laide enfin ? Non... il s'y connaît mieux !
D'ailleurs pour m'admirer je ne veux que ses yeux !
Ainsi de mon bonheur jouissons sans mélange ;
Oui, je veux lui paraître aussi belle qu'un ange.
Apprêtons mes bijoux, ma guirlande de fleurs,
Mes gazes, mes rubans, et, parmi ces couleurs,
Choisissons avec art celle dont la nuance
Doit avec plus de goût, avec plus d'élégance,
Rehausser de mon front l'éclatante blancheur,
Sans pourtant de mon teint balancer la fraîcheur.
Mais je ne trouve plus la fleur qu'il m'a donnée ;
La voici : hâtons-nous, l'heure est déjà sonnée,
Bientôt il va venir ! bientôt il va me voir !
Comme, en me regardant, il sera beau ce soir !
Le voilà ! je l'entends, c'est sa voix amoureuse !
Quel bonheur d'être belle ! Oh ! que je suis heureuse !

Essais poétiques.

MADAME EMILE DE GIRARDIN
NÉE DELPHINE GAY

Contes d'une vieille fille à ses neveux

PRÉFACE

J'avais commencé ce livre, mes chers neveux, il y a plusieurs années, à l'époque où le sort d'une bonne vieille fille me faisait envie, alors que j'avais juré de ne jamais me marier. Ne voyant que des neveux dans tout mon avenir, je m'étais consacrée à vous en idée ; et comme je n'eus que de doux moments dans mon enfance, c'est avec vous que je voulais la recommencer.

Je n'ai point renoncé à l'ancien titre de cet ouvrage (quoique j'aie renoncé à celui de vieille fille), parce que, mes chers neveux, le langage que je vous parle dans ces contes n'est point le langage d'une mère ; il n'a point la dignité convenable à ce noble rôle. Jamais une mère n'oserait dire tant de folies à ses enfants.

Non, ce livre ne convient qu'à une tante ; il y a

tout juste la petite morale entortillée, le timide sermon, d'une autorité balancée, l'inutile et faible conseil d'une voix qui sait ne pas être écoutée. Ma morale craintive se cache, en riant, sous des torrents de plaisanterie ; c'est le rire niais des gens qui ont peur ; c'est l'humilité des pauvres qui sollicitent, et qui, pour être admis quelque part, permettent qu'on s'y moque d'eux.

Je ne dis point comme tous ceux qui ont écrit pour les enfants : « J'ai médité longtemps sur le caractère des enfants ; ma vie a été une constante étude de ces intéressantes créatures. » Je ne dis rien de tout cela ; je dis, j'ai été enfant ; et comme personne ne peut me contester cet avantage, je m'en fais un droit pour me rappeler les émotions de *cet âge heureux* et vous parler comme si j'y étais encore.

Je n'écris point pour corriger l'enfance en masse et la guider dans une voie nouvelle ; je ne vous dirai point : l'étude des bons livres forme le cœur, une lecture saine nourrit l'esprit, je vous défendrai même de lire ce livre si vous êtes bien portant ; s'il fait beau, si le soleil brille, vous pourrez courir dans le jardin, galoper sur un âne, jouer à la corde, à la toupie, à la balle, aux billes, à colin-maillard, à la main chaude, à la baguette, aux barres, au cheval fondu, à la clémisette, et vous livrer à toute autre occupation de ce genre. Je n'écris point pour les enfants bien portants ; l'air, le grand air, l'exercice, les jeux, les cris, les coups de poing même, voilà ce qui forme le cœur, ce qui nourrit convenablement l'esprit. Après l'étude

sérieuse, il faut les jeux bruyants ; il faut courir après avoir pensé. Il ne faut pas lire des contes pendant ses récréations, il faut jouer. Voilà ma grande morale, à moi, entendez-vous, mes neveux ; je serai toujours très sévère sur ce point-là.

Mais, hélas, il est de pauvres petits enfants qui ne peuvent pas jouer, qui sont retenus dans leurs lits par la fièvre, la rougeole et d'autres souffrances, quelquefois par de graves accidents ; qui languissent sur un fauteuil, emprisonnés par une chute, une entorse, une brûlure ; de pauvres petits malades qui sont entourés de joujous inutiles, dont la toupie sommeille sans ronfler, dont le cheval à bascule reste immobile, dont *l'aimable* tambour est muet : il faut bien les distraire, les amuser par des livres, ceux-là, et c'est pour eux que j'écris.

Je me les figure tristes et malades, comme je vous ai vus souvent, mes chers neveux ! Je vois leurs petits visages pâles et amaigris par la douleur s'animer en me lisant, sourire en écoutant mes folies. Ils oublient qu'ils souffrent un moment, ils supportent plus patiemment l'appareil qui les gêne. Intéressés par un récit bizarre, ils se pressent d'avaler la tisane qu'ils refusaient tout à l'heure, afin de recommencer plus vite leur lecture ; ils s'identifient dans la position de mes héros, et ne songent plus à la leur ; quand le médecin les interroge sur leurs souffrances, ils lui parlent du chien volant ; ils sont presque joyeux sur un lit de douleur !... et leur mère, qui les voit rire après les

avoir vus tant pleurer, me rend grâce sans me connaître ; et si jamais je la rencontre, elle me dira : « Je vous remercie ; vous avez fait passer une bonne nuit à mon enfant. »

Voilà quel a été mon but dans cet ouvrage ; en l'écrivant, je n'ai pas eu d'autre pensée littéraire.

1833.

COMTE JULES DE RESSEGUIER

Delphine

Homère en la voyant, Homère aurait chanté;
Raphaël à la toile eût appris sa beauté.
Maintenant nos pinceaux, nos vers sont inhabiles,
Ils ne sauraient fixer des traits aussi mobiles,
Et l'on peindrait plutôt les doux rayons des cieux,
Que les rayons plus doux qui tombent de ses yeux.

Le vague enchantement du bruit lointain des lyres,
L'ivresse des parfums, le charme des sourires,
Le premier sentiment, qu'un mot vous révéla,
C'est Delphine... Chactas l'eût nommée Atala.

Son âme est un secret d'amour et d'harmonie ;
Son esprit vif et prompt a l'élan du génie ;
Elle comprend la gloire, elle aime son danger ;
La gloire est un péril qu'elle peut partager.

Avec ravissement elle a vu la tempête,
Les vents impétueux ont sifflé sur sa tête,

Et, de braver l'orage éprouvant le besoin,
Elle a dit au pilote : « Il faut aller plus loin ! »
Et dès que le zéphir la ramène au rivage,
On la voit se courber sur la roche sauvage,
Et jeter, en riant, dans les flots azurés,
Des coquilles de nacre et des cailloux dorés.

De la terre et du ciel c'est un divin mélange ;
Tantôt comme la femme, et tantôt comme l'ange,
Elle peut soutenir le vif éclat des cieux ;
Et nos faibles regards lui font baisser les yeux.

Voyageuse ici-bas, céleste passagère,
Elle n'a de nos maux qu'une atteinte légère ;
Comme une douce pluie aux beaux jours du printemps,
Les pleurs dans ses beaux yeux ne restent pas long-
Elle chante ! et l'écho des pieuses enceintes. [temps,
Ajoute un nom de plus au nom des Muses saintes.
Et rêvant de triomphe et d'immortalité,
On nomme avec orgueil cette jeune beauté
Qui, sur sa lyre d'or ou sa harpe d'ébène
Fait sourire l'Amour ou pleurer Magdeleine (1).

Tableaux poétiques, 1828.

(1) Le poème de *Magdeleine* par Mlle Delphine Gay. (Note de l'auteur.)

ANAÏS SÉGALAS

Les Oiseaux de passage

Il est temps de partir, mes oiseaux passagers,
Rassemblez-vous et puis adieu, groupes légers.
La branche où l'on se pose,
Le nid de mousse à l'ombre où l'on n'a rien à voir,
Il faut les fuir ; partez, vous au plumage noir,
Vous au plumage rose !

C'est un large océan que vous allez passer !
Quand un groupe en chantant cherche à le traverser,
Parfois le vent l'emporte.
Là, jamais de repos, point d'abris, d'arbres verts ;
Oh ! pour ne pas tomber, quand on franchit ces mers,
Il faut une aile forte !

Qu'importe : allez ! l'espace est si grand, si vermeil,
Il a des ouragans, mais il a du soleil.
Les nuages, la grêle,
Certes sont effrayants, mais l'arc-en-ciel est beau.
Allons, quittez le nid ; que sert-il d'être oiseau
Quand on ferme son aile ?

Si l'orage vous prend, si l'on tend des lacets,
Eh bien, dites : « L'oiseau doit s'attendre aux filets,
Doit s'attendre aux orages :
D'ailleurs, tout peut passer, ouragan, tourbillon ;
Il reparaîtra bien là-haut quelque rayon
Pour sécher nos plumages. »

Par malheur, vous verrez cent rivaux dans les cieux
Qui perlent mieux leur chant, qui l'assouplissent mieux,
S'élèvent davantage :
L'aigle que rien n'abat, qui lutte avec le vent ;
Et puis le rossignol, qui semble un luth vivant
Caché dans le feuillage.

Puis des oiseaux de fée aux colliers chatoyants,
Au plumage semé de mille yeux de brillants,
Aux accords séraphiques ;
D'étincelants rivaux, sortis des cages d'or,
Qui ne s'ouvrent jamais que pour donner l'essor
A des oiseaux magiques !

Et les mille chanteurs, âmes de nos buissons,
Charmeront les passants, en jetant leurs chansons,
En montrant leurs aigrettes.
Si vos voix parcouraient des claviers aussi doux,
Vous seriez écoutés : hélas ! que n'êtes-vous
Rossignols ou fauvettes !

Mais adieu, vous partez ; et vous passez dans l'air,
Plus vite qu'un nuage ou qu'un rayon d'éclair.
Bientôt, mes oiseaux frêles,
Vous aurez disparu de nos monts, de nos champs,
Sans que l'air garde rien des notes de vos chants,
Ni du bruit de vos ailes !

Les Oiseaux de passage.

ANAÏS SÉGALAS

Adieux à Venise

Et les flots prisonniers,
S'endorment sur le bord de ses blancs escaliers.
ALFRED DE MUSSET.

Adieu la magique ville,
Caprice de l'univers ;
Venise, flotte immobile,
Venise, perle des mers !
Adieu tes flots qui soupirent,
Tes chants amoureux du soir,
Et tes palais qui s'admirent
Dans un onduleux miroir.

O toi, madone céleste !
Que nous prions à genoux,
Garde-moi pure et modeste
Ma Nice aux regards si doux.
Un mot, un désir de plaire,
Flétrirait son cœur aimant,
Comme une tache légère
Peut salir ton voile blanc.

La nuit, sur l'onde assouplie,
Nos serments, faits par milliers,
Unissaient leur harmonie
Aux chansons des gondoliers ;
Et j'aimais le bateau frêle
Plus qu'un palais éclatant,
Quand Venise, calme et belle,
Dormait sur son lit flottant.

Adieu donc, ma ville reine,
Ville au pavé de cristal ;
Déjà la voile m'entraîne
Loin de mon pays natal.
Venise, au loin, dans l'espace,
Me semble à peine un vaisseau,
Puis un cygne et puis s'efface
En plongeant son front dans l'eau.

Les Oiseaux de passage, Romances.

La Nature
L'Homme et son destin

VICTOR HUGO

Soleils couchants

VI

Le soleil s'est couché ce soir dans les nuées.
Demain viendra l'orage et le soir et la nuit ;
Puis l'aube, et ses clartés de vapeurs obstruées ;
Puis les nuits, puis les jours, pas du temps qui s'en-
[fuit!
Tous ces jours passeront ; ils passeront en foule
Sur la face des mers, sur la face des monts,
Sur les fleuves d'argent, sur les forêts où roule
Comme un hymne confus des morts que nous aimons.

Et la face des eaux, et le front des montagnes;
Ridés et non vieillis, et les bois toujours verts
S'iront rajeunissant ; le fleuve des campagnes,
Prendra sans cesse aux monts le flot qu'il donne aux [mers.
Mais moi, sous chaque jour courbant plus bas ma tête,
Je passe, et refroidi sous ce soleil joyeux,
Je m'en irai bientôt au milieu de la fête,
Sans que rien manque au monde, immense et radieux.

Les Feuilles d'automne, 22 avril 1829.

A. DE LAMARTINE

Au Rossignol

Quand ta voix céleste prélude
Aux silences des belles nuits,
Barde ailé de ma solitude,
Tu ne sais pas que je te suis.

Tu ne sais pas que mon oreille
Suspendue à ta douce voix,
De l'harmonieuse merveille
S'enivre longtemps sous les bois !

Tu ne sais pas que mon haleine
Sur mes lèvres n'ose passer,
Que mon pied muet foule à peine
La feuille qu'il craint de froisser !

Et qu'enfin un autre poète
Dont la lyre a moins de secrets ;
Dans son âme envoie et répète
Ton hymne nocturne aux forêts.
. . . . . .
Ah ces douces scènes nocturnes,
Ces pieux mystères du soir,
Et ces fleurs qui penchent leurs urnes
Comme l'urne d'un encensoir,

Ces feuilles où tremblent des larmes,
Ces fraîches haleines des bois,
O nature, avaient trop de charmes
Pour n'avoir pas aussi leur voix !

Et cette voix mystérieuse
Qu'écoutent les anges et moi,
Ce soupir de la nuit pieuse,
Oiseau mélodieux, c'est toi !

Oh ! mêle ta voix à la mienne !
La même oreille nous entend ;
Mais ta prière aérienne
Monte mieux au ciel qui l'attend !

Elle est l'écho d'une nature
Qui n'est qu'amour et pureté,
Le brûlant et divin murmure,
L'hymne flottant des nuits d'été !

Et nous dans cette voix sans charmes,
Qui gémit en sortant du cœur,
On sent toujours trembler des larmes
Ou retentir une douleur !

Harmonies poétiques et religieuses.

A. DE LAMARTINE

La Branche d'amandier

De l'amandier, tige fleurie,
Symbole, hélas ! de la beauté,
Comme toi, la fleur de la vie
Fleurit et tombe avant l'été.

Qu'on la néglige ou qu'on la cueille,
De nos fronts, des mains de l'Amour,
Elle s'échappe feuille à feuille,
Comme nos plaisirs jour à jour.

Savourons ses courtes délices ;
Disputons-les même au zéphyr ;
Epuisons les riants calices
De ces parfums qui vont mourir.

Souvent la beauté fugitive
Ressemble à la fleur du matin
Qui, du front glacé du convive,
Tombe avant l'heure du festin.

Un jour tombe, un autre se lève,
Le printemps va s'évanouir ;
Chaque fleur que le vent enlève
Nous dit : « Hâtez-vous d'en jouir. »

Et puisqu'il faut qu'clles périssent,
Qu'elles périssent sans retour ;
Que les roses ne se flétrissent
Que sous les lèvres de l'Amour.

Nouvelles méditations poétiques, 1837.

FONTANEY

Hymne

This world is all a fleeting show.

Le monde et sa vaine sagesse
De l'homme éblouissent les yeux ;
Sourire et pleurs, bonheur, tristesse,
Tout passe et fuit avec vitesse :
Il n'est rien de vrai que les cieux !

La gloire est un vain météore,
L'espoir un rêve gracieux ;
L'amour, la beauté sont encore
Des fleurs que la tombe dévore :
Il n'est rien de beau que les cieux !

Pauvres matelots, dans l'orage,
Poussés par les flots furieux,
La raison, sans calmer leur rage,
N'éclaire que notre naufrage :
Il n'est rien de sûr que les cieux !

Ballades. Mélodies et Poésies diverses.

GÉRARD DE NERVAL

Sonnet

Il a vécu tantôt gai comme un sansonnet,
Tour à tour amoureux, insoucieux et tendre,
Tantôt sombre et rêveur comme un triste Clitandre
Un jour il entendit qu'à sa porte on sonnait.

C'était la Mort ! Alors il la pria d'attendre
Qu'il eût posé le point à son dernier sonnet ;
Et puis sans s'émouvoir il s'en alla s'étendre
Au fond du coffre froid où son corps frissonnait.

Il était paresseux à ce que dit l'histoire,
Il laissait trop sécher l'encre dans l'écritoire.
Il voulait tout savoir, mais il n'a rien connu.

Et quand vint le moment où las de cette vie,
Un soir d'hiver, enfin l'âme lui fut ravie,
Il s'en alla disant : « Pourquoi suis-je venu ? »

Poésies diverses.

Vers dorés

Eh quoi ! tout est sensible !
PYTHAGORE

Homme, libre penseur ! te crois-tu seul pensant
Dans ce monde où la vie éclate en toute chose ?
Des forces que tu tiens ta liberté dispose,
Mais de tous tes conseils l'univers est absent.

Respecte dans la bête un esprit agissant ;
Chaque fleur est une âme à la Nature éclose ;
Un mystère d'amour dans le métal repose ;
« Tout est sensible ! » Et tout sur ton être est puissant.

Crains, dans la mer aveugle, un regard qui t'épie :
A la matière même un verbe est attaché..
Ne la fais pas servir à quelque usage impie !
Souvent dans l'être obscur habite un dieu caché.
Et comme un œil naissant couvert par ses paupières,
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres !

Poésies diverses.

L'Amitié

La Bohème, la Fantaisie

BILLET A VICTOR HUGO

Gaspard de Pons attend des places pour Ruy Blas

Moi sans être aussi gourmand
Qu'un poisson appelé loutre :
Je puis vous dire vraiment
Que votre procédé m'outre.
Calmez vite le courroux
Qui me gonfle en façon d'outre
Ou bien ma fureur sur vous
Tombera comme une poutre.
Si pourtant vous passez outre,
A regret j'aurai l'honneur
De vous envoyer, seigneur,
Faire... une autre rime *en outre* (1).

(1) Ces vers inédits nous ont été communiqués par M. Gustave Simon, exécuteur testamentaire de Victor Hugo.

PÉTRUS BOREL

PROLOGUE

A Léon Clopet, architecte

Voici, je m'en vais faire une chose nouvelle qui viendra en avant; et les bêtes des champs, les dragons et les chats-huants me glorifieront.

La Bible.

Quand ton Petrus ou ton Pierre
N'avait pas même une pierre
Pour se poser, l'œil tari,
Un clou sur un mur avare
Pour suspendre sa guitare,
Tu me donnas un abri.

Tu me dis : « Viens, mon rhapsode,
Viens chez moi finir ton ode ;
Car ton ciel n'est pas d'azur,
Ainsi que le ciel d'Homère,
Ou du provençal trouvère ;
L'air est froid, le sol est dur.

Paris n'a point de bocage,
Viens donc je t'ouvre ma cage,
Où, pauvre, gaîment je vis ;
Viens, l'amitié nous rassemble,
Nous partagerons ensemble
Quelque grain de chenevis. »

Tout bas, mon âme honteuse
Bénissait ta voix flatteuse
Qui caressait son malheur ;
Car toi seul au sort austère
Qui m'accablait solitaire,
Léon, tu donnas un pleur.

Quoi, ma franchise te blesse ?
Voudrais-tu que, par faiblesse,
On voilât sa pauvreté ?
Non, non, nouveau Malfilâtre,
Je veux, au siècle parâtre,
Etaler ma nudité !

Je le veux, afin qu'on sache
Que je ne suis pas un lâche,
Car j'ai deux parts de douleur
A ce banquet de la terre,
Car, bien jeune, la misère
N'a pu briser ma verdeur.

Je le veux, afin qu'on sache
Que je n'ai que ma moustache,

Ma chanson et puis mon cœur,
Qui se rit de la détresse ;
Et que mon âme maîtresse
Contre tout surgit vainqueur.

Je le veux, afin qu'on sache,
Que, sans toge et sans rondache,
Ni chancelier, ni baron,
Je ne suis point gentilhomme,
Ni commis à maigre somme
Parodiant lord Byron.

A la cour, dans ses orgies,
Je n'ai point fait d'élégies,
Point d'hymne à la déité,
Sur le flanc d'une duchesse,
Barbotant dans la richesse,
De lai sur ma pauvreté.

Rhapsodies.

PÉTRUS BOREL

Fantaisie

Ça trouillotte. INCONNU

Surtout vive l'amour et bran pour les sergents. RÉGNIER.

Oiseaux ! oiseaux ! que j'envie
Votre sort et votre vie !

Votre gentil gouvernail,
Votre infidèle pennage,
Découpé sur le nuage,
Votre bruyant éventail.

Oiseaux ! oiseaux ! que j'envie
Votre sort et votre vie !

Vos jeux aux portes du ciel ;
Votre voix sans broderie,
Echo d'une autre patrie,
Où notre bouche est sans fiel.

Oiseaux ! oiseaux ! que j'envie
Votre sort et votre vie !

PÉTRUS BOREL

A Jules Vabre, architecte

De bonne foi, Jules Vabre,
Compagnon miraculeux,
Aux regards méticuleux
Des bourgeois à menton glabre,
Devons-nous sembler follet
Dans ce monde où tout se range !
Devons-nous sembler étrange
Nous, faisant ce qui nous plaît !

Dans Paris, ville accroupie,
Passant comme un brin sur l'eau,
Comme un vagabond ruisseau
Dans une mare croupie.
Bohémiens, sans toits, sans bancs,
Sans existence engaînée,
Menant vie abandonnée,
Ainsi que des moineaux francs
Au chef d'une cheminée !

Sans besoin et sans arroi;
Sans ambition qui ronge;
Sans bastille où l'on vous plonge,
Sans archevêque et sans roi !

Oiseaux ! oiseaux ! que j'envie
Votre sort et votre vie !

Sans nobles, sans conquérants;
Sans juges à cœur aride;
Sans famille qui vous bride;
Et sans héritiers riants !

Oiseaux ! oiseaux ! que j'envie
Votre sort et votre vie !

Sans honteuse volupté;
Sans conjugaux esclavages;
Francs ! volontaires ! sauvages !
Vive votre liberté ! ! !

Oiseaux ! oiseaux ! que j'envie
Votre sort et votre vie !

Au cachot, à Ecouy, près les Andelys, 1831 (*Rhapsodies*).

Chats de coulisse, endévés.
Devant la salle ébahie
Traversant, rideaux levés,
Le théâtre de la vie.

Rhapsodies.

ALPHONSE ESQUIROS

Les Hirondelles

Le peuple des oiseaux comme celui des hommes
A ses penchants divers ;
Les uns quittent aussi les pays où nous sommes
En fuyant les hivers ;

D'autres dans le sillon d'une mer orageuse
Aiment à se croiser ;
Et le nocher, pliant sa toile voyageuse,
Voit leur ombre passer.

Quand la faux a tondu la blonde chevelure
De nos champs moissonnés,
Plusieurs glanent l'épi, qui doit sous la ramure,
Nourrir leurs nouveau-nés.

L'un cherche le grand jour, l'autre fuit la lumière.
Et veut l'obscurité ;
L'un au palais des rois, l'autre sous la chaumière
Prend l'hospitalité.

Mais dans ce lieu d'exil, pour compagne fidèle
Parmi tous les oiseaux
Mon cœur par sympathie a choisi l'hirondelle
Qui vole sur les eaux.

Comme elle nous passons, comme elle dans ce monde
Cherchons des cieux meilleurs,
Et nous allons tous deux, rasant la mer profonde,
Nous reposer ailleurs !

Tu cherches le printemps, hirondelle légère,
Et l'homme le bonheur,
Tu dois l'aller trouver sur la rive étrangère,
Et lui dans le Seigneur.

GÉRARD DE NERVAL

Les Papillons

« De toutes les belles choses
Qui nous manquent en hiver,
Qu'aimez-vous mieux ? — Moi, les roses,
— Moi, l'aspect d'un beau pré vert,
— Moi, la moisson blondissante,
Chevelure des sillons.
— Moi, le rossignol qui chante,
— Et moi, les beaux papillons ! »

Le papillon, fleur sans tige,
Qui voltige,
Que l'on cueille en un réseau ;
Dans la nature infinie,
Harmonie,
Entre la plante et l'oiseau !...

Quand revient l'été superbe,
Je m'en vais au bois tout seul :
Je m'étends dans la grande herbe,
Comme un mort dans son linceul.
Sur ma tête renversée,
Là, chacun d'eux à son tour,
Passe, comme une pensée
De poésie ou d'amour !

. . . . . .

Odelettes.

A Monsieur Victor Hugo

La gloire ne suit point ma demeure ignorée,
Et je chante tout seul ma chanson éplorée,
Qui n'a de charmes que pour moi.

Ch. BRUGNOT, *Ode.*

Nargue de vos esprits errants, dit Adam, je ne m'en inquiète pas plus qu'un aigle ne s'inquiète d'une troupe d'oies sauvages ; tous ces êtres là ont pris la fuite depuis que les chaises sont occupées par de braves ministres, et les oreilles du peuple remplies de saintes doctrines.

WALTER SCOTT, *L'Abbé*, Chap. XVI.

Le livre mignard de tes vers, dans cent ans comme aujourd'hui, sera le bien choyé des châtelaines, des damoiseaux et des ménestrels, florilège de chevalerie, décaméron d'amour, qui charmera les nobles oisivetés des manoirs.

Mais le petit livre que je dédie aura subi le sort de tout ce qui meurt, après avoir, une matinée peut-être, amusé la cour et la ville qui s'amusent de peu de chose.

Alors, qu'un bibliophile s'avise d'exhumer cette œuvre moisie et vermoulue, il y lira à la première

page ton nom illustre qui n'aura point sauvé le mien de l'oubli.

Sa curiosité délivrera le frêle essaim de mes esprits qu'auront emprisonné si longtemps des fermaux de vermeil dans une geôle de parchemin.

Et ce sera pour lui une trouvaille non moins précieuse que c'est pour nous celle de quelque légende en lettres gothiques, écussonnées d'une licorne ou de deux cicognes.

Paris, 20 septembre 1836.

Gaspard de la Nuit.

ALOYSIUS BERTRAND

Les cinq doigts de la main

Une honnête famille où il n'y a jamais eu de banqueroute, où personne n'a jamais été pendu.
La Parenté de Jean de Nivelle.

Le pouce est ce gras cabaretier flamand, d'humeur goguenarde et grivoise, qui fume sur sa porte, à l'enseigne de la double bière de mars.

L'index est sa femme, virago sèche comme une merluche, qui dès le matin soufflette sa servante, dont elle est jalouse, et caresse la bouteille, dont elle est amoureuse.

Le doigt du milieu est leur fils, compagnon dégrossi à la hache, qui serait soldat s'il n'était brasseur et qui serait cheval s'il n'était homme.

Le doigt de l'anneau est leur fille, leste et agaçante. Zerbine qui vend des dentelles aux dames et ne vend pas ses sourires aux cavaliers.

Et le doigt de l'oreille est le benjamin de la famille, marmot pleureur qui toujours se trimballe à la cein-

ture de sa mère, comme un petit enfant pendu au croc d'une ogresse.

Les cinq doigts de la main sont la plus mirobolante giroflée à cinq feuilles qui ait jamais brodé les parterres de la noble cité de Harlem.

Gaspard de la Nuit.

ALOYSIUS BERTRAND

Les deux Juifs

Vieux époux
Vieux jaloux
Tirez tous
Les verrous.

Vieille chanson.

Deux juifs, qui s'étaient arrêtés sous ma fenêtre, comptaient mystérieusement au bout de leurs doigts les heures trop lentes de la nuit.

« Avez-vous de l'argent, rabbi ? demanda le plus jeune au plus vieux. — Cette bourse, répondit l'autre, n'est point un grelot. »

Mais alors une troupe de gens se rua avec vacarme des bouges du voisinage, et des cris éclatèrent sur mes vitraux, comme les dragées d'un sarbacane.

C'étaient des turlupins qui couraient joyeusement vers la place du Marché, d'où le vent chassait des étincelles de paille et une odeur de roussi.

« Ohé, ohé ! Lanturelu. — Ma révérence à madame

la lune ! — Par ici, la cagoule du diable ! Deux juifs dehors pendant le couvre-feu ! — Assomme ! Assomme ! Aux juifs le jour, aux truands la nuit ! »

Et les cloches fêlées carillonnaient là-haut dans les tours de Saint-Eustache le gothique : « Din don, din don, dormez donc, dindon ! »

Gaspard de la Nuit.

ALOYSIUS BERTRAND

Le Clair de lune

Réveillez-vous, gens qui dormez,
Et priez pour les trépassés.
Le cri du crieur de nuit.

Oh ! qu'il est doux, quand l'heure tremble au clocher, la nuit, de regarder la lune qui a le nez fait comme un carolus d'or !

Deux ladres se lamentaient sous ma fenêtre, un chien hurlait dans le carrefour, et le grillon de mon foyer vaticinait tout bas.

Mais bientôt mon oreille n'interrogea plus qu'un silence profond. Les lépreux étaient rentrés dans leurs chenils, aux coups de Jacquemart qui battait sa femme.

Le chien avait enfilé une venelle devant les pertuisanes du guet enrouillé par la pluie et morfondu par la bise.

Et le grillon s'était endormi, dès que la dernière

bluette avait éteint sa dernière lueur dans la cendre de la cheminée.

Et moi, il me semblait — tant la fièvre est incohérente — que la lune, grimant sa face, me tirait la langue comme un pendu !

Gaspard de la Nuit.

ALFRED DE MUSSET

La Coupe et les Lèvres

Dédicace

. . . . . .

Je ne me suis pas fait écrivain politique,
N'étant pas amoureux de la place publique,
D'ailleurs il n'entre pas dans mes prétentions
D'être l'homme du siècle et de ses passions.
C'est un triste métier que de suivre la foule,
Et de vouloir crier plus fort que les meneurs,
Pendant qu'on se raccroche au manteau des traî-
On est toujours à sec, quand le fleuve s'écoule, [neurs,
Que de gens aujourd'hui chantent la liberté,
Comme ils chantaient les rois ou l'homme de brumaire.
Que de gens vont se pendre au levier populaire,
Pour relever le dieu qu'ils avaient souffleté !
On peut traiter cela du beau nom de rouerie,
Dire que c'est le monde et qu'il faut qu'on en rie,

C'est peut-être un métier charmant, mais tel qu'il est,
Si vous le trouvez beau, moi, je le trouve laid.
Je n'ai jamais chanté ni la paix, ni la guerre ;
Si mon siècle se trompe, il ne m'importe guère :
Tant mieux s'il a raison et tant pis s'il a tort ;
Pourvu qu'on dorme encore au milieu du tapage,
C'est tout ce qu'il me faut, et je ne crains pas l'âge
Où les opinions deviennent un remord.

Vous me demanderez si j'aime ma patrie.
Oui ; — j'aime fort aussi l'Espagne et la Turquie,
Je ne hais pas la Perse et je crois les Hindous
De très honnêtes gens qui boivent comme nous.
Mais je hais les cités, les pavés et les bornes,
Tout ce qui porte l'homme à se mettre en troupeau,
Pour vivre entre deux murs et quatre faces mornes,
Le front sous un moellon, les pieds sur un tombeau.

Vous me demanderez si je suis catholique.
Oui ; — j'aime fort aussi les dieux Lath et Nésu,
Tartak et Pimpocau me semblent sans réplique,
Que dites-vous encore de Parabavastu ?
J'aime Bidi, Khoda me paraît un bon sire,
Et quand à Kichatan, je n'ai rien à lui dire.
C'est un bon petit dieu que le dieu Michapous.
Mais je hais les cagots, les robins et les cuistres
Qu'ils servent Pimpocau, Mahomet ou Vishnou.
Vous pouvez de ma part répondre à leurs ministres
Que je ne sais comment je vais je ne sais où.

Vous me demanderez si j'aime la sagesse,
Oui; — j'aime fort aussi le tabac à fumer,
J'estime le bordeaux, surtout dans sa vieillesse.
J'aime tous les vins francs, parce qu'ils font aimer.
Mais je hais les cafards et la race hypocrite
Des tartufes de mœurs, comédiens insolents,
Qui mettent leurs vertus en mettant leurs gants blancs
Le diable était bien vieux lorsqu'il se fit ermite.
Je le serai si bien, quand ce jour-là viendra,
Que ce sera le jour où l'on m'enterrera.

Vous me demanderez si j'aime la nature
Oui ; — j'aime fort aussi les arts et la peinture.
Le corps de la Vénus me paraît merveilleux.
La plus superbe femme est-elle préférable ?
Elle parle, il est vrai, mais l'autre est admirable,
Et je suis quelquefois pour les silencieux.
Mais je hais les pleurards, les rêveurs à nacelles,
Les amants de la nuit, des lacs, des cascatelles,
Cette engeance sans nom, qui ne peut faire un pas
Sans s'inonder de vers, de pleurs et d'agendas.
La nature, sans doute, est comme on veut la prendre,
Il se peut, après tout, qu'ils sachent la comprendre ;
Mais eux, certainement, je ne les comprends pas.

Vous me demanderez si j'aime la richesse.
Oui; — j'aime aussi parfois la médiocrité,
Et surtout, et toujours, j'aime mieux ma maîtresse ;
La fortune, pour moi, n'est que la liberté.

Elle a cela de beau, de remuer le monde,
Que, dès qu'on la possède, il faut qu'on en réponde,
Et que, seule, elle met à l'air la volonté.
Mais je hais les pieds plats, je hais la convoitise.
J'aime mieux un joueur, qui prend le grand chemin ;
Je hais le vent doré qui gonfle la sottise,
Et dans quelque cent ans j'ai bien peur qu'on ne dise
Que notre siècle d'or fut un siècle d'airain.

Premières poésies, Contes d'Espagne et d'Italie.

Trois inédits de Victor Hugo[1]

VICTOR HUGO

Toi qui, seule toujours, planes au fond du ciel
Quand sur la terre en proie aux hommes pleins de fiel.
Sur la terre que { le deuil / la nuit } couvre,
Tu descends un moment, lasse d'un vol trop haut,
Justice, oiseau divin, tu te poses plutôt
Sur un chaume que sur un Louvre.

1828.

(1) Ces trois inédits, qui nous ont été communiqués par M. Gustave Simon, sont extraits de ces notes éparses (vers et prose) que Victor Hugo avait rassemblées sous le titre symbolique de *Tas de Pierres*.

Chacun choisit un homme et moi j'ai choisi Dieu !
Oui, j'ai, pour l'expliquer à la foule muette,
Pris le plus grand poème et le plus grand poète,
Je ne lis pas du grec, ni du latin, je lis
Les horizons brumeux, les soirs doux et pâlis,
Le ciel bleu, le lac sombre où l'étoile se mire,
Je déchiffre le cœur de l'homme, le sourire,
Le soupir, le regard, la voix que nous aimons,
Puis et toujours, les champs, les forêts et les monts,
Et dans mon œuvre grave et parfois solennelle,
Je traduis la nature, épopée éternelle.

1830.

Pauvre doux enfant, tu es rose et frais, tu as dix-huit ans, tu prends un air grave, tu as de grands livres sous le bras, Tu vas au collège, un cuistre t'explique Aristote, Platon, Spinosa, Gassendi, Descartes, escargot qui commente les aigles ; tu lis du grec et du latin, tu ouvres de grosses bibles, de vieux in-folios bien jaunis, tu y promènes vaillamment ton bel œil étincelant et jeune, tu disputes sur les sept âmes, sur les trois âmes, sur l'âme unique, sur le moi et le non-moi, sur l'objectif et le subjectif, sur le vide et le néant, et tu dis : *dans un an j'aurai fait ma philosophie*. Ecoute, dans un an tu sortiras du collège et tu entreras dans la vie, tu vivras, tu iras, tu connaîtras la liberté, la nature, la société, la fantaisie, l'illusion, le plaisir, cette âme où l'on monte joyeux et d'où l'on descend triste, la nécessité du travail, la fatalité de l'obstacle, tu riras, tu pleureras, tu auras les éclairs de joie, les longues heures de découragement et de désespoir ; tu aimeras, et tes sympathies te manqueront ; tu aimeras et tes amitiés te quitteront ; tu aimeras et tes amours te tromperont ; ce qui manque, ce qui délaisse, ce qui trompe, voilà

ce qu'on aime tour à tour. Tu auras des enfants, tant qu'ils seront enfants ils seront à toi ; dès qu'ils seront hommes ou femmes, ils seront à d'autres. Et ce sera leur bonheur et, avec la mort dans le cœur, tu devras en sourire ; peu à peu, comme tu es bon, la haine ne viendra pas, mais tu sentiras dans l'intérieur de toi diminuer la flamme et augmenter la lumière, décroître l'amour et croître la bienveillance, ce qui te fera le front serein et l'âme triste... tu regarderas les résultats de ta vie, de tes travaux, de tes actions ; tu verras qu'on te hait pour ce que tu as de bon, qu'on te flétrit pour ce que tu as de noble, qu'on te rapetisse pour ce que tu as de grand ; tu éprouveras successivement tout, la foule, dont l'égoïsme te froissera, la solitude, dont l'indifférence te glacera, la méditation qui n'enseigne que ce qu'on peut rêver soi-même, l'étude qui n'apprend que ce que les autres ont rêvé. Tu continueras de vivre cependant, désormais plutôt curieux qu'ambitieux, scrutant les choses de l'ombre pour en tirer de la clarté, observant le ciel surtout dans la nuit et l'homme surtout dans la méchanceté. Les années couleront ainsi. Un jour enfin tu apercevras tout à coup et comme subitement réveillé que tes cheveux sont blancs, que ton front est ridé, que tes yeux sont ternes, que ton dos est voûté, que ton pas est pesant, que ta maison est déserte, que tes amours sont mortes, que ton cœur est vide et que voici là-bas, déjà parfaitement distinct et visible, et toute grande ouverte, la porte du tombeau, cette porte d'étrange

aspect, pour les uns pleine de tous les rayonnements d'une magnifique espérance, pour les autres pleine des fumées de la rêverie humaine et des ténèbres de la réalité éternelle.

Alors, à ce moment suprême, où le plus fort tremble de tous ses membres, où le plus croyant frissonne de toute sa pensée, veux-tu que je te le dise, tu n'auras pas encore fait ta philosophie.

Éducation, 1836.

L'Amour romantique

Les Sonnets, les Élégies, les Romances, les Ballades, les Mélodies, les Poèmes en prose.

ARVERS

SONNET

Pour mon ami R***

J'avais toujours rêvé le bonheur en ménage,
Comme un port où le cœur, trop longtemps agité,
Vient trouver, à la fin d'un long pèlerinage,
Un dernier jour de calme et de sérénité.

Une femme modeste, à peu près de mon âge,
Et deux petits enfants jouant à son côté;
Un cercle peu nombreux d'amis du voisinage,
Et de joyeux propos dans les beaux soirs d'été.

J'abandonnais l'amour à la jeunesse ardente;
Je voulais une amie, une âme confidente,
Où cacher mes chagrins qu'elle seule aurait lus;

Le ciel m'a donné plus que je n'osais prétendre;
L'amitié, par le temps, a pris un nom plus tendre,
Et l'amour arriva qu'on ne l'attendait plus.

Mes heures perdues.

ARVERS

Sonnet

A quoi bon te cacher l'amour involontaire
Qui, sur mon front rêveur, a creusé chaque pli ?
Pourquoi ne pas te dire à la fin ce mystère
Que mon cœur dérobait dans son dernier repli ?

Ainsi qu'un vase d'or de diamants rempli,
Dieu voulut te marquer d'un double caractère,
Et réunir en toi ce qui plaît sur la terre,
La splendeur du talent dans un corps accompli.

Eh ! qui peut empêcher qu'égarée et surprise
Entre ces deux écueils ma raison ne se brise !
Attaqué sans merci par un double côté,

Il faut que malgré moi mon repos y périsse,
Tu serais sans beauté que j'aimerais l'actrice ;
Tu serais sans talent, j'aimerais ta beauté.

Mes heures perdues.

ARVERS

La Ressemblance

Sur tes riches tapis, sur ton divan qui laisse
Au milieu des parfums respirer la mollesse,
En ce voluptueux séjour,
Où loin de tous les yeux, loin des bruits de la terre,
Les voiles enlacés semblent, pour un mystère,
Eteindre les rayons du jour,

Ne t'enorgueillis pas, courtisane rieuse,
Si, pour toutes tes sœurs ma bouche sérieuse
Te sourit aussi doucement,
Si, pour toi seule ici, moins glacée et moins lente,
Ma main sur ton sein nu s'égare, si brûlante
Qu'on me prendrait pour un amant.

Ce n'est point que mon cœur soumis à ton empire,
Au charme décevant que ton regard inspire
Incapable de résister,
A cet appât trompeur se soit laissé surprendre
Et ressente un amour que tu ne peux comprendre,
Mon pauvre enfant ! ni mériter.

Non : ces rires, ces pleurs, ces baisers, ces morsures,
Ce cou, ces bras meurtris d'amoureuses blessures,
Ces transports, cet œil enflammé ;
Ce n'est point un aveu, ce n'est point un hommage
Au moins : c'est que tes traits me rappellent l'image
D'une autre femme que j'aimai.

Elle avait ton parler, elle avait ton sourire,
Cet air doux et rêveur qui ne peut se décrire.
Et semble implorer un soutien ;
Et de l'illusion comprends-tu la puissance ?
On dirait que son œil, tout voilé d'innocence,
Lançait des feux comme le tien.

Allons : regarde-moi de ce regard si tendre,
Parle-moi, touche-moi, qu'il me semble l'entendre
Et la sentir à mes côtés.
Prolonge mon erreur : que cette voix touchante
Me rende des accents si connus et me chante
Tous les airs qu'elle m'a chantés !

Hâtons-nous, hâtons-nous ! Insensé qui d'un songe
Quand le jour a chassé le rapide mensonge,
Espère encor le ressaisir !
Qu'à mes baisers de feu ta bouche s'abandonne,
Viens, que chacun de nous trompe l'autre et lui donne
Toi le bonheur, moi le plaisir !

Janvier 1830.

Mes heures ***perdues.***

A. DE LAMARTINE

A El...

Lorsque seul avec toi, pensive et recueillie,
Tes deux mains dans la mienne, assis à tes côtés,
J'abandonne mon âme aux molles voluptés
Et je laisse couler les heures que j'oublie ;
Lorsqu'au fond des forêts je t'entraîne avec moi,
Lorsque tes doux soupirs charment seuls mon oreille,
Ou que, te répétant les serments de la veille,
Je te jure à mon tour de n'adorer que toi ;
Lorsqu'enfin plus heureux ton front charmant repose
Sur mon genou tremblant qui lui sert de soutien,
Et que mes deux regards sont suspendus au tien
Comme l'abeille avide aux feuilles de la rose ;
Souvent alors, souvent, dans le fond de mon cœur
Pénètre comme un trait une vague terreur ;
Tu me vois tressaillir, je pâlis, je frissonne
Et, troublé tout à coup dans le sein du bonheur,
Je sens couler des pleurs dont mon âme s'étonne,

Tu me presses soudain dans tes bras caressants,
Tu m'interroges, tu t'alarmes,
Et je vois de tes yeux s'échapper quelques larmes
Qui viennent se mêler aux pleurs que je répands.
« De quel ennui secret ton âme est-elle atteinte ?
Me dis-tu : cher amour, épanche ta douleur ;
J'adoucirai ta peine en écoutant ta plainte,
Et mon cœur versera le baume dans ton cœur. »

Ne m'interroge plus, ô moitié de moi-même !
Enlacé dans tes bras, quand tu me dis : Je t'aime. »
Quand mes yeux enivrés se soulèvent vers toi,
Nul mortel sous les cieux n'est plus heureux que moi !
Mais jusque dans le sein des heures fortunées
Je ne sais quelle voix que j'entends retentir
Me poursuit et vient m'avertir
Que le bonheur s'enfuit sur l'aile des années,
Et que de nos amours le flambeau doit mourir.
D'un vol épouvanté, dans le sombre avenir,
Mon âme avec effroi se plonge ;
Et je me dis : « Ce n'est qu'un songe
Que le bonheur qui doit finir. »

Nouvelles méditations poétiques.

ÉMILE DESCHAMPS

Le Roi de Thulé

Ballade traduite de GŒTHE

Il fut à Thulé, dit l'histoire,
Un roi tendre et fidèle encor.
Sa maîtresse, en mourant, pour boire,
Lui fit don d'une coupe d'or.

Rien n'avait pour lui tant de charmes ;
Soir et matin il s'en servait,
Ses yeux se remplissaient de larmes
A chaque fois qu'il y buvait.

Et quand l'écuyer sombre, en croupe
Vint le prendre, à son héritier,
Il laissa son royaume entier,
Mais non, certes, sa belle coupe.

Il siégeait au royal gala,
Dans la grande salle gothique ;
Dans son château sur la Baltique,
Tous ses chevaliers étaient là.

La mort au cœur, le vieux convive
Réchauffa sa force en buvant ;
Et sur la mer, loin de la rive,
Jeta sa chère coupe au vent.

Il la vit tomber, s'emplir toute,
Et s'engloutir en moins de rien ;
Puis fermant les yeux, dit : « C'est bien ! »
Et plus onc ne but une goutte.

Poésies.

VICTOR HUGO

Quien no ama, no vive.

Oh ! qui que vous soyez, jeune ou vieux, riche ou sage,
Si jamais vous n'avez épié le passage,
Le soir, d'un pas léger, d'un pas mélodieux,
D'un voile blanc qui glisse et fuit dans les ténèbres,
Et, comme un météore au sein des nuits funèbres,
Vous laisse dans le cœur un sillon radieux ;

Si vous ne connaissez que pour l'entendre dire
Au poète amoureux qui chante et qui soupire,
Ce suprême bonheur qui fait nos jours dorés,
De posséder un cœur sans réserve et sans voiles,
De n'avoir pour flambeaux, de n'avoir pour étoiles
De n'avoir pour soleils que deux yeux adorés ;

Si vous n'avez jamais attendu, morne et sombre,
Sous les vitres d'un bal qui rayonne dans l'ombre,

L'heure où pour le départ les portes s'ouvriront,
Pour voir votre beauté, comme un éclair qui brille,
Rose avec des yeux bleus et toute jeune fille,
Passer dans la lumière avec des fleurs au front;

Si vous n'avez jamais senti la frénésie
De voir la main qu'on veut par d'autres mains choisie,
De voir le cœur aimé battre sur d'autres cœurs,
Si vous n'avez jamais vu d'un œil de colère
La valse impure, au vol lascif et circulaire,
Effeuiller en courant les femmes et les fleurs ;

Si vous n'avez jamais descendu les collines,
Le cœur tout débordant d'émotions divines ;
Si jamais vous n'avez, le soir, sous les tilleuls,
Tandis qu'au ciel luisaient des étoiles sans nombre,
Aspiré, couple heureux, la volupté de l'ombre,
Cachés et vous parlant tout bas, quoique tout seuls ;

Si jamais une main n'a fait trembler la vôtre ;
Si jamais ce seul mot qu'on dit l'un après l'autre :
Je t'aime ! n'a rempli votre âme tout un jour ;
Si jamais vous n'avez pris en pitié les trônes
En songeant qu'on cherchait les sceptres, les couronnes
Et la gloire, et l'empire, et qu'on avait l'amour !
. . . . . .
Si jamais vous n'avez, à l'heure où tout sommeille,
Tandis qu'elle dormait oublieuse et vermeille,

Pleuré comme un enfant à force de souffrir,
Crié cent fois son nom du soir jusqu'à l'aurore,
Et cru qu'elle viendrait en l'appelant encore,
Et maudit votre mère, et désiré mourir ·

Si jamais vous n'avez senti que d'une femme
Le regard dans votre âme allumait une autre âme,
Que vous étiez charmé, qu'un ciel s'était ouvert,
Et que pour cette enfant, qui de vos pleurs se joue,
Il vous serait bien doux d'expirer sur la roue...
Vous n'avez point aimé, vous n'avez point souffert !

Les feuilles d'automne, novembre 1831.

ULRICH GUTTINGUER

Embarquez-vous

Barcarole (1)

Embarquez-vous, qu'on se dépêche,
La nacelle est dans les roseaux ;
Le ciel est pur, la brise est fraîche,
L'onde réfléchit les ormeaux ;
Le dieu de ces riants rivages,
Le tendre Amour veille sur nous.
Jeunes et vieux, folles et sages,
Embarquez-vous !

Je vais du pied, loin de la rive,
Pousser le bateau vacillant.
Lise, ne sois pas si craintive,
Presse-moi sur ton cœur tremblant.
Eh quoi ! tu craindrais les naufrages
Périr ensemble serait doux !...
Jeunes et vieux, folles et sages,
Embarquez-vous !

(1) Mise en musique par M. Amédée de Beauplan.

Venez aussi, troupe timide,
Petits enfants de ce hameau,
La barque sur l'onde limpide
Se balance comme un berceau ;
Quittez un instant vos rivages,
Je vous y ramènerai tous !
Jeunes et vieux, folles et sages,
Embarquez-vous !

Je veux vous conduire moi-même
Dans l'île où l'on danse aux chansons ;
Où de la voix de ce qu'on aime
L'écho redit longtemps les sons
Le plaisir aime les voyages.
Amis, amants, accourez tous !
Jeunes et vieux, folles et sages,
Embarquez-vous !

Mélanges poétiques.
Romances et poésies diverses.

ULRICH GUTTINGUER

A Toi

A toi ma voix, mes chants, mon regard et ma lyre,
Les désirs de la nuit, les songes du sommeil,
Les rêves de mon cœur et mon triste sourire
A l'heure du réveil.

A toi ce long regret dont m'accable l'absence,
Ce chagrin renaissant de ne jamais se voir ;
A toi ce doux transport lorsque de ta présence
Je ressaisis l'espoir.

A toi ma solitude et le monde et ses fêtes,
C'est par ton souvenir que ces biens me sont doux ;
A toi le sombre éclair des fureurs inquiètes
Et du soupçon jaloux.

A toi le repentir, le reproche sévère
Dont je punis mon cœur quand il doute de toi.
A toi les tendres vœux et l'ardente prière
Qui t'implorent pour moi.

Si j'entends quelquefois les harpes qui frémissent,
Si d'adorables voix cherchent mes souvenirs,
Je dis, quand leurs accents dans mon cœur retentissent,
A toi tous mes plaisirs !

Si quand l'herbe fleurit dans la fraîche vallée,
Sous des abris naissants errent mes pas rêveurs,
Si j'entends mille oiseaux dire sous la feuillée
Des chants consolateurs,

Aux biens d'ici-bas si mon âme ravie,
Dans la douce prière aborde le Seigneur,
Je dis, plein de l'espoir des biens d'une autre vie,
A toi tout mon bonheur !

Oui, de toi tout me vient, à toi je veux tout rendre,
Et les biens que je donne, et ceux que je reçois,
Et cet accent du cœur que tes yeux font si tendre,
Et qui tremble en ma voix.

Elégies.

ALFRED DE MUSSET

Chanson

J'ai dit à mon cœur, à mon faible cœur :
N'est-ce point assez d'aimer sa maîtresse ?
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse,
C'est perdre en désir le temps du bonheur ?

Il m'a répondu : « Ce n'est point assez,
Ce n'est point assez d'aimer sa maîtresse
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse,
Nous rend doux et chers les plaisirs passés ? »

J'ai dit à mon cœur, à mon faible cœur :
N'est-ce point assez de tant de tristesse ?
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse,
C'est à chaque pas trouver la douleur ?

Il m'a répondu : « Ce n'est point assez,
Ce n'est point assez de tant de tristesse ;
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse,
Nous rend doux et chers les chagrins passés ? »

Premières poésies.

A. DE LAMARTINE

Invocation

O toi qui m'apparus dans ce désert du monde !
Habitante du ciel, passagère en ces lieux,
O toi qui fis briller dans cette nuit profonde
Un rayon d'amour à mes yeux !

A mes yeux étonnés montre-toi tout entière,
Dis-moi quel est ton nom, ton pays, ton destin,
Ton tombeau fut-il sur la terre ?
Ou n'es-tu qu'un souffle divin ?

Vas-tu revoir demain l'éternelle lumière ?
Ou dans ce lieu d'exil, de deuil et de misère,
Dois-tu poursuivre encor ton pénible chemin ?
Ah ! quel que soit ton nom, ton destin, ta patrie,
O fille de la terre ou du divin séjour,
Ah ! laisse-moi toute ma vie
T'offrir mon culte ou mon amour.

Si tu dois comme nous achever ta carrière,
Sois mon appui, mon guide et souffre qu'en tous lieux
De tes pas adorés je baise la poussière.
Mais si tu prends ton vol, et si, loin de nos yeux,
Sœur des anges, bientôt tu remontes près d'eux.
Après m'avoir aimé quelques jours sur la terre,
Souviens-toi de moi dans les cieux.

Premières méditations poétiques, 1836.

A. FONTANEY

MÉLODIES

Tu m'aimes, je ne puis mourir

El tempo rasserena.
El pianto asciuga, é vuol ancor
ch'i viva.

PÉTRARQUE.

Las de défendre ma jeunesse
Contre un mal qui la dévorait,
J'allais sans regret, sans tristesse,
Quitter un monde sans attrait.
Je succombais, mais à la vie
Un lien qui la fait chérir,
Rattache mon âme ravie :
Tu m'aimes, je ne puis mourir.

Du nouveau jour qui m'environne
Que les rayons sont éclatants !
Mon front ranimé se couronne
De l'espoir d'un autre printemps.

Quels parfums promet le feuillage
De ces lilas qui vont fleurir !
J'aurai ma part de leur ombrage :
Tu m'aimes, je ne puis mourir.

Mais tes pleurs mouillent mon visage,
Tu t'alarmes de sa pâleur ;
Ah ! bravons ce fatal présage,
Que peut contre moi la douleur ?
Crois-tu que ma vie appartienne
Au dieu qui me l'allait ravir ?
Je te la dois, elle est la tienne :
Tu m'aimes, je ne puis mourir.

Désormais sois ma Providence,
Je me livre à toi sans retour ;
Tu m'as sauvé, mon existence ;
Est un bienfait de ton amour.
Ose les refermer sans crainte
Ces bras que tu viens de m'ouvrir ;
Qui pourrait briser leur étreinte ?
Tu m'aimes, je ne puis mourir.

Ballades, Mélodies et Poésies diverses 1829.

A. FONTANEY

Toujours

Mia pace, mio riposo e mia salute.
MICHEL-ANGE.

L'hiver peut flétrir le feuillage,
La fleur peut renaître au printemps;
Le soleil de ton ermitage
Sera mon soleil en tout temps.
L'heureux lien qui noùs enchaîne
A ranimé mon cœur vieilli.
Oui, le monde a changé de scène,
C'est par toi qu'il s'est embelli.

J'égarais mon adolescence
Dans de vains rêves de bonheur;
Tu m'apparus et ta présence
Réalisa leur douce erreur.
Dans mon cœur où tout les ramène,
Leur charme n'est point affaibli !
Oui, le monde a changé de scène,
C'est par toi qu'il s'est embelli.

Dans les cités, dans le village,
Partout il nous luit de beaux jours;
Les lambris comme le feuillage
Prêtent leur ombre à nos amours.
Près de toi que l'heure incertaine
S'enfuit avec un doux oubli !
Oui, le monde a changé de scène.
C'est par toi qu'il s'est embelli.

Depuis que, confondant nos âmes,
Le temps les voulut réunir,
Il a vu mourir bien des flamnmes
Et bien des nœuds se désunir ;
Mais son cours en vain nous entraîne,
Notre horizon n'a point pâli.
Oui, le monde a changé de scène,
C'est par toi qu'il s'est embelli.

Ballades, Mélodies et Poésies diverses.

A. FONTANEY

La dernière rose

T'is the last rose of summer.

Voici la dernière rose
De l'été qui fuit ;
Ce matin elle est éclose
Des pleurs de la nuit ;
Mais, ni compagne fidèle,
Ni bouton naissant,
Pour épanouir près d'elle
Un sein rougissant.

Faut-il seule sur ta tige
Te laisser flétrir ?
Des beaux jours triste vestige,
Il vaut mieux mourir.
Par pitié ma main effeuille
Ton bouton penché
Sur ce lit que, feuille à feuille,
Tes sœurs ont jonché.

Ah ! puissé-je ainsi vous suivre,
Vous que je chéris,
Si la mort au temps vous livre
Débris par débris !
Lorsque des cœurs, sur la terre,
Elle rompt l'accord,
Dans ce monde solitaire
Comment vivre encor ?

Ballades, Mélodies et Poésies diverses.

A. FONTANEY

Mon cœur et ma lyre

I give thee all I can, no more.

Reçois ce qui fut mon partage,
Ce que je puis t'abandonner,
Mon cœur, mon luth, pas davantage;
Je n'ai rien d'autre à te donner :
Un luth qui doucement révèle
Ce que sa voix peut exprimer,
Interprète encor peu fidèle
D'un cœur qui sait bien mieux aimer !
Reçois ce qui fut mon partage,
Ce que je puis t'abandonner,
Mon luth, mon cœur, pas davantage;
Je n'ai rien d'autre à te donner.

La vie, hélas, a des orages
Que l'amour ne peut conjurer,
Mais il fait passer les nuages,
Et son regard sait les dorer.

Si jamais un fatal délire
De nos printemps troublait le cours,
Que l'amour effleure sa lyre !
Soudain renaîtront les beaux jours.
Reçois ce qui fut mon partage,
Ce que je puis t'abandonner,
Mon luth, mon cœur, pas davantage ;
Je n'ai rien d'autre à te donner.

Ballades, Mélodies et Poésies diverses.

A. FONTANEY

Je t'aime mieux

Oh ! no-not e'en when first we loved.

Oh ! non, ne crois pas que ma flamme
Se soit éteinte avec le temps ;
Sur mes sens tu régnas longtemps.
Tu vis aujourd'hui dans mon âme !
L'attrait qui séduisit mes yeux,
Ma raison aussi le partage ;
Je semblais t'aimer davantage,
Mais à présent je t'aime mieux.

Peut-être autrefois ma tendresse
N'avait d'ardeur que le désir ;
Elle a pu survivre au plaisir
Sans rien perdre de son ivresse :
C'est un culte saint et pieux
Qui succède aux feux du jeune âge ;
Je semblais t'aimer davantage,
Mais à présent je t'aime mieux.

Ballades, mélodies et poésies diverses.

ALFRED DE VIGNY

La neige

I

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbres sont noires.
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé!
Quand seul dans un ciel pâle un peuplier s'élance,
Quand sous le manteau blanc qui vient de le cacher
L'immobile corbeau sur l'arbre se balance
Comme la girouette au bout du long clocher.

Ils sont petits et seuls ces deux pieds dans la neige.
Derrière les vitraux dont l'azur le protège,
Le roi pourtant regarde et voudrait ne pas voir,
Car il craint sa colère et surtout son pouvoir.

De cheveux longs et gris son front brun s'environne
Et porte en se ridant le fer de la couronne ;
Sur l'habit dont la pourpre a peint l'ample velours,
L'empereur a jeté la lourde peau d'un ours.

Avidement courbé sur le sombre vitrage
Ses soupirs inquiets impriment un nuage.
Contre un marbre frappé d'un pied appesanti,
La sandale romaine a vingt fois retenti.

Est-ce vous, blanche Emma, princesse de la Gaule ?
Quel amoureux fardeau pèse à sa jeune épaule ?
C'est le page Eginard, qu'à ses genoux le jour
Surprit, ne dormant pas dans la secrète tour.

Doucement son bras droit étreint un cou d'ivoire,
Doucement son baiser suit une tresse noire,
Et la joue inclinée, et ce dos où les lis
De l'hermine entourés sont plus blancs que ses plis.

Il retient dans son cœur une craintive haleine,
Et de sa dame ainsi pense alléger la peine,
Et gémit de son poids, et plaint ses faibles pieds,
Qui, dans ses mains, ce soir, dormiront essuyés ;

Lorsqu'arrêtée Emma vante sa marche sûre,
Lève un front caressant, sourit et le rassure,
D'un baiser mutuel implore le secours,
Puis repart chancelante et traverse les cours.

Mais les voix des soldats résonnent sous les voûtes,
Les hommes d'armes noirs en ont fermé les routes ;
Eginard, échappant à ses jeunes liens,
Descend des bras d'Emma, qui tombe dans les siens.

II

Un grand trône ombragé des drapeaux d'Allemagne.
De son dossier de pourpre entoure Charlemagne.
Les douze pairs, debout sur ses larges degrés,
Y font luire l'orgueil des lourds manteaux dorés.

Tous posent un bras fort sur une longue épée
Dans le sang des Saxons neuf fois par eux trempée ;
Par trois vives couleurs se peint sur leurs écus
La gothique devise autour des rois vaincus.

Sous les triples piliers des colonnes mauresques,
En cercle sont placés des soldats gigantesques
Dont le casque fermé, chargé de cimiers blancs,
Laisse à peine entrevoir les yeux étincelants.

Tous deux joignant les mains, à genoux sur la pierre,
L'un pour l'autre en leur cœur cherchant une prière,
Les beaux enfants tremblaient en abaissant leur front,
Tantôt pâle de crainte ou rouge de l'affront

D'un silence glacé régnait la paix profonde.
Bénissant en secret sa chevelure blonde,
Avec un long effort sous ce voile, Eginard
Tente vers sa maîtresse un timide regard.

Sous l'abri de ses mains, Emma cache sa tête,
Et, pleurant, elle attend l'orage qui s'apprête.
Comme on se tait encore, elle donne à ses yeux
A travers ses beaux doigts un jour audacieux.

L'empereur souriait en versant une larme
Qui donnait à ses traits un ineffable charme ;
Il appela Turpin, l'évêque du palais,
Et d'une voix très douce il dit : « Bénissez-les. »

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbres sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé !

Poésies, Livre moderne, 1830.

GÉRARD DE NERVAL

Le Roi de Thulé

Il était un roi de Thulé
A qui son amante fidèle
Légua, comme souvenir d'elle,
Une coupe d'or ciselé.

C'était un trésor plein de charmes
Où son amour se conservait
A chaque fois qu'il y buvait
Ses yeux se remplissaient de larmes.

Voyant ses derniers jours venir,
Il divisa son héritage,
Mais il excepta du partage
La coupe, son cher souvenir.

Il fit à la table royale
Asseoir les barons dans sa tour ;
Debout et rangée à l'entour,
Brillait sa noblesse loyale.

Sous le balcon grondait la mer.
Le vieux roi se lève en silence,
Il boit, frissonne, et sa main lance
La coupe d'or au flot amer !

Il la vit tourner dans l'eau noire,
La vague en s'ouvrant fit un pli,
Le roi pencha son front pâli...
Jamais on ne le vit plus boire.

Poésies diverses.

GÉRARD DE NERVAL

Une allée du Luxembourg

Elle a passé, la jeune fille
Vive et preste comme un oiseau :
A la main une fleur qui brille,
A la bouche un refrain nouveau.

C'est peut-être la seule au monde
Dont le cœur au mien répondrait,
Qui venant dans ma nuit profonde
D'un seul regard l'éclaircirait !

Mais, non, ma jeunesse est finie...
Adieu, doux rayon qui m'as lui,
Parfum, jeune fille, harmonie...
Le bonheur passait, il a fui.

Odelettes.

THÉOPHILE GAUTIER

Albertus

Élégies

XX

Voici l'orme qui balance
Son ombre sur le sentier ;
Voici le jeune églantier,
Le bois où dort le silence ;
Le banc de pierre où le soir
Nous aimions à nous asseoir,

Voici la voûte embaumée
D'ébéniers et de lilas,
Où, lorsque nous étions las,
Ensemble, ô ma bien-aimée !
Sous des guirlandes de fleurs,
Nous laissions fuir les chaleurs,

Voici le marais qui ride
Le saut du poisson d'argent ;
Dont la grenouille en nageant
Trouble le miroir humide ;
Comme autrefois, les roseaux
Baignent leurs pieds dans ses eaux.

Comme autrefois, la pervenche,
Sur le velours vert des prés
Par le printemps diaprés,
Aux baisers du soleil penche,
A moitié rempli de miel
Son calice bleu de ciel.

Comme autrefois, l'hirondelle
Rase en passant les donjons,
Et le cygne dans les joncs
Se joue et lustre son aile ;
L'air est pur, le gazon doux...
Rien n'a donc changé que vous.

Premières poésies.

BRIZEUX

Marie

O maison du Moustoir ! combien de fois la nuit,
Où lorsque sur le port, j'erre parmi le bruit,
Tu m'apparais ! Je vois les toits de ton village
Baignés à l'horizon dans des mers de feuillage,
Une grêle fumée au-dessus ; dans un champ
Une femme de loin appelant son enfant,
Ou bien un jeune pâtre assis près de sa vache,
Qui, tandis qu'indolente elle paît à l'attache,
Entonne un air breton, un air breton si doux,
Qu'en le chantant ma voix vous ferait pleurer tous.
Oh ! les bruits, les odeurs, les murs gris des chaumières,
Le petit sentier blanc et bordé de bruyères,
Tout renaît, comme au temps où, pieds nus, sur le soir,
J'escaladais la porte et courais au Moustoir ;
Et dans ces souvenirs où je me sens revivre,
Mon pauvre cœur troublé se délecte et s'enivre !
Aussi, sans me lasser, tous les jours je revois
Le haut des toits de chaume et le bouquet de bois,

Au vieux puits la servante allant emplir ses cruches,
Et le courtil en fleur où bourdonnent les ruches,
Et l'aire, et le lavoir, et la grange ; en un coin,
Les pommes par monceaux et les meules de foin ;
Les grands bœufs étendus aux portes de la crêche,
Et devant la maison un lit de paille fraîche.
Et j'entre, et c'est d'abord un silence profond,
Une nuit calme et noire ; aux poutres du plafond
Un rayon de soleil, seul, darde sa lumière
Et tout autour de lui fait danser la poussière.
Chaque objet cependant s'éclaircit ; à deux pas,
Je vois le lit de chêne et son coffre, et plus bas,
(Vers la porte, en tournant) sur le bahut énorme,
Pêle-mêle, bassins, vases de toute forme,
Pain de seigle, laitage, écuelles de noyer ;
Enfin, plus bas encor, sur le bord du foyer,
Penchée en travaillant, vers le grillon qui crie,
A son rouet j'aperçois la petite Marie,
Et sous sa jupe blanche, arrangeant ses genoux,
Avec son doux parler, elle me dit : « C'est vous ! »

1836.

ALFRED DE MUSSET

Don Juan

XXVIII

. . . . . .
Oui, don Juan. Le voilà, ce nom que tout répète,
Ce nom mystérieux que tout l'univers prend,
Dont chacun vient parler, et que nul ne comprend,
Si vaste et si puissant qu'il n'est pas de poète
Qui ne l'ait soulevé dans son cœur et sa tête,
Et pour l'avoir tenté ne soit resté plus grand.

XXXIX

Insensé que je suis ! que fais-je ici moi-même !
Etait-ce donc mon tour de leur parler de toi, [moi ?
Grande ombre, et d'où viens-tu pour tomber jusqu'à
C'est qu'avec leurs horreurs, leur doute et leur blas-
[phème,
Pas un d'eux ne t'aimait, don Juan ; et moi je t'aime
Comme le vieux Blondel aimait son pauvre roi,

XL

Oh ! qui me jettera sur ton coursier rapide !
Oh ! qui me prêtera le manteau voyageur,
Pour te suivre en pleurant, candide corrupteur !
Qui me déroulera cette liste homicide,
Cette liste d'amour si remplie et si vide,
Et que ta main peuplait des oublis de ton cœur !

XLI

Trois mille noms charmants, trois mille noms de [femme,
Pas un qu'avec des pleurs tu n'aies balbutié!
Et ce foyer d'amour qui dévorait ton âme,
Qui lorsque tu mourus, de tes veines de flamme
Remonta dans le ciel comme un ange oublié.
De ces trois mille amours pas un qui l'ait noyé.

XLII

Elles t'aimaient pourtant, ces filles insensées
Que sur ton cœur de fer tu pressas tour à tour ;
Le vent qui t'emportait les avait traversées ;
Elles t'aimaient, don Juan, ces pauvres délaissées
Qui couvraient de baisers l'ombre de ton amour,
Qui te donnaient leur vie, et qui n'avaient qu'un jour !

XLIII

Mais toi, spectre énervé, toi, que faisais-tu d'elles ?
Ah ! massacre et malheur ! tu les aimais aussi,
Toi ! croyant toujours voir sur tes amours nouvelles
Se lever le soleil de tes nuits éternelles,
Te disant chaque soir : « Peut-être le voici. »
Et l'attendant toujours et vieillissant ainsi !

XLIV

Demandant aux forêts, à la mer, à la plaine,
Aux brises du matin, à toute heure, à tout lieu,
La femme de ton âme et de ton premier vœu !
Prenant pour fiancée un rêve, une ombre vaine,
Et fouillant dans le cœur d'une hécatombe humaine,
Prêtre désespéré, pour y chercher ton Dieu.

XLV

Et que voulais-tu donc ? Voilà ce que le monde
Au bout de trois cents ans demande encore tout bas.
Le sphinx aux yeux perçants attend qu'on lui réponde,
Ils savent compter l'heure, et que la terre est ronde,
Ils marchent dans le ciel sur le bout d'un compas,
Mais ce que tu voulais, ils ne le savent pas,

XLVI

Quelle est donc, disent-ils, cette femme inconnue,
Qui seule eût mis la main au frein de son coursier ?
Qu'il appelait toujours et qui n'est pas venue ?
Où l'avait-il trouvé ? où l'avait-il perdue ?
Et quel nœud si puissant avait su les lier,
Que, n'ayant pu venir, il n'ait pu l'oublier ?

XLVII

N'en était-il pas une, ou plus noble, ou plus belle,
Parmi tant de beautés, qui, de loin ou de près,
De son vague idéal eût du moins quelques traits ?
Que ne la gardait-il ! qu'on nous dise laquelle,
Toutes lui ressemblaient, ce n'était jamais elle ;
Toutes lui ressemblaient, don Juan, et tu marchais !

XLVIII

Tu ne t'es pas lassé de parcourir la terre !
Ce vain fantôme, à qui Dieu t'avait envoyé,
Tu n'en as pas brisé la forme sous ton pié !
Tu n'es pas remonté comme l'aigle à son aire
Sans avoir sa pâture, ou comme le tonnerre
Dans sa nue aux flancs d'or, sans avoir foudroyé !

XLIX

Tu n'as jamais médit de ce monde stupide
Qui te dévisageait d'un regard hébété ;
Tu l'as vu, tel qu'il est, dans sa difformité ;
Et tu montais toujours cette montagne aride,
Et tu suçais toujours, plus jeune et plus avide,
Les mamelles d'airain de la réalité.

L

Et la vierge aux yeux bleus, sur la souple ottomane,
Dans ses bras parfumés te berçait mollement ;
De la fille de roi jusqu'à la paysanne
Tu ne méprisais rien, même la courtisane
A qui tu disputais son misérable amant ;
Mineur, qui dans un puits, cherchais un diamant.

LI

Tu parcourais Madrid, Paris, Naple et Florence ;
Grand seigneur au palais, voleur aux carrefours,
Ne comptant ni l'argent, ni les nuits, ni les jours,
Apprenant du passant à chanter sa romance,
Ne demandant à Dieu, pour aimer l'existence,
Que ton large horizon et tes larges amours.

LII

Tu retrouvais partout la vérité hideuse,
Jamais ce qu'ici-bas cherchaient tes vœux ardents,
Partout l'hydre éternel qui te montrait les dents,
Et poursuivant toujours ta vie aventureuse,
Regardant sous tes pieds cette mer orageuse,
Tu te disais tout bas : « Ma perle est là-dedans. »

LIII

Tu mourus plein d'espoir dans ta route infinie,
Et te souciant peu de laisser ici-bas
Des larmes et du sang aux traces de tes pas.
Plus vaste que le ciel et plus grand que la vie,
Tu perdis ta beauté, ta gloire et ton génie
Pour un être impossible et qui n'existait pas.

LIV

Et le jour que parut le convive de pierre,
Tu vins à sa rencontre et lui tendis la main ;
Tu tombas foudroyé sur ton dernier festin :
Symbole merveilleux de l'homme sur la terre,
Cherchant de ta main gauche à soulever ton verre,
Abandonnant ta droite à celle du Destin !

LV

Maintenant, c'est à toi, lecteur, de reconnaître
Dans quel gouffre sans fond peut descendre ici-bas
Le rêveur insensé qui voudrait d'un tel maître.
Je ne dirai qu'un mot et tu le comprendras :
Ce que don Juan aimait, Hassan l'aimait, peut-être ;
Ce que don Juan cherchait, Hassan n'y croyait pas.
. . . . . .

Namouna.

THÉOPHILE GAUTIER

Le spectre de la rose

Soulève ta paupière close
Qu'effleure un songe virginal ;
Je suis le spectre d'une rose
Que tu portais hier au bal.
Tu me pris encore emperlée
Des fleurs d'argent de l'arrosoir ;
Et parmi la fête étoilée
Tu me promenas tout le soir.

O toi qui de ma mort fus cause,
Sans que tu puisses le chasser,
Toute la nuit mon spectre rose
A ton chevet viendra danser.
Mais ne crains rien, je ne réclame
Ni messe, ni *De profundis* ;
Ce léger parfum est mon âme,
Et j'arrive du paradis.

Mon destin fut digne d'envie :
Pour avoir un trépas si beau,
Plus d'un aurait donné sa vie,
Car j'ai ta gorge pour tombeau.
Et sur l'albâtre où je repose
Un poète avec un baiser
Ecrivit : « Ci-gît une rose
Que tous les rois vont jalouser. »

Poésies diverses.

Épilogue

ALFRED DE MUSSET

Les secrètes pensées de Rafaël

Gentilhomme parisien

. . . . . .

Salut, jeunes champions d'une cause un peu vieille,
Classiques bien rasés, à la face vermeille,
Romantiques barbus, aux visages blêmis !
Vous qui des Grecs défunts balayez le rivage,
Ou d'un poignard sanglant fouillez le Moyen âge,
Salut ! J'ai combattu dans vos camps ennemis,
Par cent coups meurtriers, devenu respectable,
Vétéran, je m'assois sur mon tambour crevé.
Racine, rencontrant Shakespeare sur ma table,
S'endort près de Boileau qui leur a pardonné.

Premières poésies.

VICTOR HUGO

La chanson de Jean Prouvaire

Vous rappelez-vous notre douce vie,
Lorsque nous étions si jeunes tous deux,
Et que nous n'avions au cœur d'autre envie,
Que d'être bien mis et d'être amoureux !

Lorsqu'en ajoutant votre âge à mon âge,
Nous ne comptions pas à deux quarante ans.
Et que, dans notre humble et petit ménage,
Tout, même l'hiver, nous était printemps !

Beaux jours ! Manuel était fier et sage,
Paris s'asseyait à de saints banquets,
Foy lançait la foudre, et votre corsage
Avait une épingle où je me piquais.

Tout vous contemplait. Avocat sans cause,
Quand je vous menais au Prado dîner,
Vous étiez jolie au point que les roses
Me faisaient l'effet de se retourner.

Je les entendais dire : « Est-elle belle !
Comme elle sent bon ! quels cheveux à flots !
Sous son mantelet elle cache une aile !
Son bonnet charmant est à peine éclos. »

J'errais avec toi, pressant ton bras souple.
Les passants croyaient que l'amour charmé
Avait marié, dans notre heureux couple,
Le doux mois d'avril ou beau mois de mai.

Nous vivions cachés, contents, porte close,
Dévorant l'amour, bon fruit défendu ;
Ma bouche n'avait pas dit une chose
Que déjà ton cœur avait répondu.

La Sorbonne était l'endroit bucolique
Où je t'adorais du soir au matin !
C'est ainsi qu'une âme amoureuse applique
La carte du tendre au pays latin.

O place Maubert ! ô place Dauphine !
Quand, dans le taudis frais et printanier,
Tu tirais ton bas sur ta jambe fine.
Je voyais un astre au fond du grenier.

J'ai fort lu Platon, mais rien ne m'en reste.
Mieux que Malebranche et que Lamennais
Tu me démontrais la beauté céleste
Avec une fleur que tu me donnais,

Je t'obéissais, tu m'étais soumise.
O grenier doré ! te lacer ! te voir
Aller et venir, dès l'aube, en chemise,
Mirant ton front jeune à ton vieux miroir !

Et qui donc pourrait perdre la mémoire
De ces temps d'aurore et de firmament,
De rubans, de fleurs, de gaze et de moire,
Où l'amour bégaye un argot charmant ?

Nos jardins étaient un pot de tulipe ;
Tu masquais la vitre avec un jupon ;
Je prenais le bol de terre de pipe,
Et je te donnais la tasse en japon.

Et ces grands malheurs qui nous faisaient rire !
Ton manchon brûlé, ton boa perdu !
Et ce cher portrait du divin Shakespeare
Qu'un soir pour souper nous avons vendu !

J'étais mendiant, et toi charitable.
Je baisais au vol tes bras frais et ronds.
Dante in-folio nous servait de table
Pour manger gaîment un cent de marrons.

La première fois qu'en mon joyeux bouge
Je pris un baiser à ta lèvre en feu,
Quand tu t'en allas décoiffée et rouge,
Je restai tout pâle et je crus en Dieu !

Te rappelles-tu nos bonheurs sans nombre,
Et tous ces fichus changés en chiffons ?
Oh ! que de soupirs, de nos cœurs pleins d'ombre,
Se sont envolés dans les cieux profonds !

(*Les Misérables*, l'épopée de la rue Saint-Denis).

Corinthe.

LES POÈTES DE L'ANTHOLOGIE DU ROMANTISME

Arvers Alexis-Félix (1806-1850).

Mes heures perdues (1833).

Barbier Auguste (1805-1882).

Iambes (1831).

Odes et Poèmes, augmentés d'*Il Pianto* et de *Lazare* (1833).

Benvenuto Cellini (musique de BERLIOZ) (1838).

Chants civils et religieux (1841).

Rimes héroïques (1843).

Satires (1865).

Souvenirs personnels et Silhouettes contemporaines (1883).

Béranger Pierre-Jean **de** (1780-1857).

Chansons morales et autres (1815).

Chansons (1821).

Chansons nouvelles (1825).
Chansons inédites (1828).
Chansons nouvelles et dernières (1833).

Bertrand (dit **Aloysius**) Louis-Jacques-Napoléon (1807-1841).

Gaspard de la Nuit, fantaisie à la manière de Rembrandt et de Callot avec une préface de SAINTE-BEUVE.

Borel (dit **Petrus**) Pierre-Joseph **Borel d'Hauterive** (1809-1859).

Rhapsodies (1832).
Champavert, contes immoraux (1833).
Madame Putiphar, roman (1839).
L'obélisque de Louqsor, pamphlet (1843).

Brès M.-P., auteur d'une Satire sur les règles du genre romantique).

Brizeux Julien-Auguste-Pélage (1803-1858).

Racine, comédie en un acte en vers avec RAOUL BUSONI (1827).
Marie, roman en vers (1836).
Voyage en Italie, avec AUGUSTE BARBIER (1841).
Les Ternaises (1841).
La Divine Comédie (1843).
Les Bretons (1845).

Chatillon Auguste **de**, peintre et poète (1810-1882).

A la Grand'Pinte, poésies, avec une préface de Th. GAUTIER.

Colet Louise **Revoil** (1810-1876).

Fleurs du Midi (1836).

A ma mère, Jeunesse de Gœthe, Penserosa, Jules César et la Tempête, le Musée de Versailles (1839).

Funérailles de Napoléon (1840).

Poésies (1842).

Charlotte Corday et Madame Rolland (1842).

Le monument de Molière (1843).

Réveil de la Pologne (1846).

Le Peuple (1849).

Ce qui est dans le cœur des femmes (1852).

Poème de la Femme (1853-1856).

Desbordes-Valmore Marceline **Desbordes** dame **Lanchantin** (1786-1859).

Elégies et Romances (1818-1819).

Elégies et poésies nouvelles (1825).

Poésies inédites (1829).

Album du jeune âge (1829).

Les Pleurs, précédés d'une préface d'ALEXANDRE DUMAS (1833).

Pauvres fleurs (1839).

L'Inondation de Lyon (1840).

Contes en vers pour les enfants (1840).

Poésies, précédées d'une préface de SAINTE-BEUVE (1842).

Bouquets et Prières (1843).

Correspondance intime.

Deschamps Antony (Antoine-François-Marie dit) (1800-1869).

La Divine Comédie du Dante, traduite en vers français (1829).

Trois Satires politiques (1831).
Résignation (1839).
Poésies d'Emile et *Antony Deschamps* (1841).
La Jeune Italie (1844).

Deschamps Emile (1791-1871).

La Paix conquise, ode (1812).
Selmour et le tour de faveur, comédie en vers, en collaboration avec H. DE LATOUCHE (1818).
Le Jeune Moraliste, poème (1826).
Les Etudes françaises et étrangères, avec préface de l'auteur, poésies (1828).
Roméo et Juliette, traduction (1829).
Poésies d'Emile et Antony Deschamps (1841).
Macbeth, traduction, en collaboration avec ALFRED DE VIGNY (1848).
Contes physiologiques (1854).
Réalités fantastiques (1854).

Dovalle Charles (1807-1829).

Le Sylphe, recueil de poésies posthumes, précédé d'une lettre de VICTOR HUGO et d'une notice par L. LOUVET (1830).

Dumas-père Alexandre (**L. Davy de la Pailleterie-Dumas**) (1802-1870).

Elégie sur la mort du général Foy (1825).
La Chasse et l'Amour, vaudeville (1825).
Dithyrambe en l'honneur de Canaris (1826).
Nouvelles contemporaines (1826).
La Noce et l'Enterrement (1826).

Henri III et sa Cour, drame (1829).
Stockholm, Fontainebleau et Rome, trilogie (1830).
Antony (1831).
Napoléon Bonaparte ou Trente ans de l'Histoire de France (1831).
Charles VII chez ses grands vassaux (1831).
Richard Darlington (1831).
Teresa (1832).
La Tour de Nesles (1832).
Piquillo, en collaboration avec GÉRARD DE NERVAL (1837).
Quinze jours au Sinaï (1839).
Un Mariage sous Louis XV (1841).
Les Trois Mousquetaires (1844).
Le Comte de Monte-Cristo (1844-1845).
La Reine Margot (1845).
La Guerre des Femmes (1849).
La Femme au collier de velours (1851).
Isaac Laquedem (1852).
Le Verrou de la Reine (1856).
La Dame de Montsorau (1860).
Les Mohicans de Paris (1864).

Esquiros Alphonse (1814-1876).

Les Hirondelles (1834).
Les Magiciens (1837).
L'Evangile du Peuple (1840).
Chants d'un Prisonnier (1841).
Histoire des Amants célèbres (1848).
Fleur du Peuple (1848).
Histoire des Martyrs de la Liberté (1841).

Favre Jules (1809-1880).

Anathème (1834).
ΨΥΧΗ (1864).
Discours du Bâtonnat (1866).
Mélanges politiques, judiciaires et littéraires (1882).

Fontaney Auguste (1803-1837).

Ballades, mélodies et *poésies* diverses (1825).
Scènes de la vie castillane et andalouse (1835).

Gautier Théophile (1811-1872).

Les Poésies, de Théophile Gautier (1830).
Albertus ou *l'Ame et le Péché* (1833).
Les Jeune-France (1833).
Mademoiselle de Maupin (1835).
Fortunio (1838).
La Comédie de la Mort (1838).
Tra los Montes (1839).
Une larme du Diable (1839).
Gisèle, ballet (184).
Un Voyage en Espagne (1843).
La Péri, ballet (1843).
Les Grotesques (1844).
Une nuit de Cléopâtre (1845).
Premières poésies (1845).
Zigzags (1845).
Le Tricorne enchanté (1845).
La Turquie (1846).
La Juive de Constantine (1846).
Jean et Jeannette (1846).
Le Roi Candaule (1847).

Les Roués Innocents (1847).
Histoire des Peintres, en collaboration avec CH. BLANC (1847).
Regardez, mais n'y touchez pas (1847).
Les Fêtes de Madrid (1849).
Partie carrée (1851).
Italia (1852).
Emaux et Camées (1852).
L'Art Moderne (1852).
Aria Marcella (1852).
Constantinople (1854).
Le Roman de la Momie (1856).
Histoire de l'art théâtral en France depuis vingt-cinq ans (1860).
Le Capitaine Fracasse (1863).
Voyage en Russie (1866).
Ménagerie intime (1869).
Histoire du Romantisme (1874).
Portraits et Souvenirs littéraires (1875).
L'Orient (1877).

Gay Mme **de Girardin** (dite **Delphine**) (1804-1855).

Essais poétiques (1824).
Ourika, élégie (1824).
Le Lorgnon (1831).
Conte d'une vieille fille à ses neveux (1832).
La Canne de M. de Balzac (1836).
La Joie fait peur, comédie (1853).

Guiraud Alexandre, baron (1788-1847).

Elégies savoyardes (1823).
Poèmes et Chants élégiaques (1824).

Césaire, roman (1830).
Poésies dédiées à la jeunesse (1836).
Philosophie catholique de l'histoire (1839-1841).
Le Cloître de Villemartin, poèmes (1843).

Guttinguer Ulric (1785-1866).

Goffin ou *les Mineurs sauvés* (1812).
Mélanges poétiques (1826).
Charles VII à Jumièges, Édith, poèmes (1826).
Recueil d'Elégies (1829).
Fables et Méditations (1837).
Les deux âges du Poète (1844).
Dernier Amour (1852).

Hugo Victor (1802-1885).

Odes et Poésies diverses (1822).
Bug Jargal (1826).
Odes et Ballades (1826).
Cromwell (1827).
Les Orientales (1829).
Le Dernier jour d'un condamné (1829).
Hernani (1830).
Marion Delorme (1831).
Notre-Dame de Paris (1831).
Les Feuilles d'Automne (1832).
Le Roi s'amuse (1832).
Lucrèce Borgia (1833).
Marie Tudor (1833).
Etude sur Mirabeau (1834).
Claude Gueux (1834).
Les Chants du Crépuscule (1835).
Les Voix intérieures (1837).

Ruy Blas (1838).
Les Rayons et les Ombres (1840).
Le Rhin (1842).
Les Burgraves (1843).
Napoléon le Petit (1852).
Les Châtiments (1852).
Les Contemplations (1856).
La Légende des Siècles, 1re série (1859).
Les Misérables (1862).
Littérature et Philosophie mêlées (1861).
William Shakespeare (1864).
Les Chansons des Rues et des Bois (1865).
Les Travailleurs de la mer (1866).
L'homme qui rit (1869).
Non (1870).
Actes et Paroles (1872).
L'Année Terrible (1872).
Quatre-vingt treize (1873).
La Légende des Siècles, 2e série (1877).
L'Art d'être grand'père (1877).
Histoire d'un Crime (1877).
Le Pape (1878).
La Pitié suprême (1879).
L'Ane (1880).
Religions et Religion (1880).
Les Quatre Vents de l'Esprit (1882).
Torquemada (1882).
La Légende des Siècles, 3e série (1883).
La Fin de Satan (1886).
Théâtre en Liberté (1886).
Choses vues (1887).
Toute la Lyre (1888).

Amy Rosbcrt, les Jumeaux (1889).
En Voyage (1890).
Dieu (1891).
Edition de l'Imprimerie Nationale publiée par les soins de M. GUSTAVE SIMON (1923).
Les Poèmes inédits des Tables tournantes de Jersey, etc.

Lacroix Jules (1809-1887).

Traduction en vers des œuvres de JUVÉNAL (1840).
Les Pervenches, poésies (1846).
Œdipe-Roi, traduction (1862).
Macbeth, traduction (1877).

Lamartine Alphonse **de** (1790-1869).

Les Premières méditations poétiques (1820).
Nouvelles méditations poétiques (1823).
Harmonies poétiques et religieuses (1830).
Voyage en Orient (1835).
Jocelyn (1836).
La Chute d'un Ange (1838).
Recueillements poétiques (1839).
Histoire des Girondins (1846).
Trois mois au pouvoir (1848).
Histoire de la Révolution de Février (1849).
Raphaël (1849).
Confidences (1849-1851).
Toussaint Louverture (1850).
Geneviève (1851).
Le Tailleur de pierre de Saint-Point (1851).
Graziella (1852).
Histoire de la Restauration (1851-1863).

Nouveau voyage en Orient (1853).
Histoire de la Turquie (1854).
Histoire de la Russie (1855).
Vie des Grands Hommes (1863-1866).
Cours de Littérature (1856 et suiv).
Fior d'Aliza (1865).
Balzac et ses œuvres (1865).
Benvenuto Cellini (1865).
Christophe Colomb (1865).
Civilisateurs et Conquérants (1865).
Le Conseiller du peuple (1865).
Les Grands Hommes de l'Orient (1865).
Les Hommes de la Révolution (1865).
Vie de César (1865).
Vie du Tasse (1866).
J.-J. Rousseau (1866).
Gutenberg (1866).
Les Foyers du peuple (1866).
Antoniella (1867).
Mémoires inédits (1870).
Poésies inédites (1873).
Correspondance (1875-1877).

Moreau Hégésippe (1810-1838).
Les Myosotis (1838).

Musset Alfred **de** (1810-1857).
Contes d'Espagne et d'Italie (1830).
Un spectacle dans un fauteuil (1832).
La Confession d'un Enfant du siècle (1836).
Poésies nouvelles (1835-1840-1850).
Les deux Maîtresses, Frédéric et Bernerette (1840).

Comédies et Proverbes (1840-1848-1851-1857).
Nouvelles (1841-1846).
Nouvelles, avec M. PAUL DE MUSSET (1848).
Œuvres posthumes (1860).

Nerval Gérard, **Labrunie** (dit **de**) (1808-1855).

Napoléon et la France guerrière (1826).
Elégies nationales et Satires politiques (1827).
Couronne poétique de Béranger (1828).
Scènes de la Vie orientale (1848-1850).
Les Nuits du Ramazan (1850).
L'Imagier de Harlem ou *la Découverte de l'Imprimerie* (1852).
Contes et Facéties (1852).
Lorely (1852).
Petits Châteaux de Bohème (1853).
La Bohème galante (1856).
Voyage en Orient (1856).
Les Chimères et les Cydalises (1857).

Nodier Charles (1783-1844).

Pensées de Shakespeare, extraits de ses ouvrages (1801).
Le Dernier Chapitre de mon roman (1803).
Les Essais d'un jeune barde (1804).
Les Tristes ou *les Mélanges*, tirés de la Tablette d'un suicidé (1806).
Thérèse Aubert (1819).
Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France (1820).
Trilby ou *le Lutin d'Argail* (1822).
Mélanges tirés d'une petite bibliothèque (1829).

Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux (1830).
La Fée aux miettes (1832).
Mademoiselle de Marsan (1832).
Souvenirs de jeunesse (1832).
La Neuvaine de la Chandeleur, Lyda (1839).
Trésor des fèves et fleur des pois, le Génie Bonhomme, Histoire du chien de Briquet (1844).

Pons, comte Gaspard **de**, poète, ami de Victor Hugo.

Resseguier Jules, comte **de** (1789-1862).

Tableaux poétiques (1828-1829).
Almaria (1835).
Les Prismes poétiques (1838).
Dernières poésies (1864).

Sand George (1804-1876).

Indiana (1832).
Valentine (1832).
Lelia (1833).
Mauprat (1836).
Le Compagnon des Tours de France (1840).
La Comtesse de Rudolstadt (1843).
François le Champi (1846).
La Mare au Diable (1846).
La petite Fadette (1848).
Histoire de ma vie (1854).
Elle et Lui (1859).
Le Marquis de Villemer (1860).
Mlle de la Quintinie (1868).

Ségalas Anaïs (1814...).

Les Algériennes (1831).
Les Oiseaux de passage (1836).
Enfantines (1844).
La Femme (1847).
Nos Bons Parisiens (1865).
Poèmes pour tous (1866).
La Vie de Feu (1875).
Les Rieurs de Paris (1880).
Les Jeunes gens à marier (1886).

Soumet Alexandre (1788-1845).

Le Fanatisme (1808).
L'Incrédulité (1810).
Les Embellissements de Paris (1812).
Oraison funèbre de Louis XVI (1817).
Cléopâtre (1824).
Jeanne d'Arc (1825).
La Divine Epopée (1840).
Le Chêne du Roi (1841).

Sainte-Beuve Charles Augustin (1804-1869).

Tableaux de la Poésie Française au XVI^e^ siècle et Œuvres Choisies de Ronsard avec notices, notes et commentaires (1828).
Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme (1829).
Les Consolations (1830).
Volupté (1834).
Pensées d'Aout (1837).
Poésies complètes (1840).
Portraits littéraires (1839-1841-1844).
Histoire de Port Royal (1840-1862).

Portraits de femmes (1844).
Portraits contemporains (1846).
Causeries du Lundi (1851-1857).
Nouveaux Lundis (1863).

Saint-Valry Adolphe **Souillard de**, mort en 1862, ami de Victor-Hugo.

Les Fleurs (1829).
Madame de Mably (1836).

Vigny Alfred, comte **de** (1797-1863).

Poésies (1822).
Eloa ou *la Sœur des Anges* (1824).
Poèmes antiques et modernes (1806-1837).
Cinq-Mars ou *Une conjuration sous Louis XIII* (1826).
Othello (1829).
La Maréchale d'Ancre (1831).
Stello (1832).
Chatterton (1835).
Servitude et Grandeur militaires (1835).
Les Destinées (1864).
Le Journal d'un Poète (1865).

ALLAMA IQBAL LIBRARY
18878

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Invitation au voyage romantique..... 7

Evocation :

Le Château du souvenir (THÉOPHILE GAUTIER).... 19

Le Salon de Charles Nodier :

Réponse à M. Charles Nodier (ALFRED DE MUSSET). 25
Sonnet à Mme N. Ménessier (ALFRED DE MUSSET). 29
Sonnet à Mme N. Ménessier (ALFRED DE MUSSET). 30
Billet à Charles Nodier (VICTOR HUGO)..... 31
Nos amusements avec Lamartine, Vigny, les deux Deschamps, Sainte-Beuve et Nodier vers 1827 (VICTOR HUGO)..... 33
A Mme Ménessier-Nodier (EMILE DESCHAMPS)..... 34

L'Aube romantique :

Premier chagrin. Les deux Muses (CH. DOVALLE).. 37-38
Dix-huit ans (HÉGÉSIPPE MOREAU)..... 39
Un Tableau d'Albert Dürer (VICTOR HUGO)..... 41
Règles du genre romantique (satire) (M. S. P. BRÈS). 46
Moïse (ALFRED DE VIGNY)..... 49
Classiques et romantiques (fragments) (EMILE DESCHAMPS)..... 52
Sur la mort de Byron (ALFRED DE VIGNY)..... 56
Le Poète (VICTOR HUGO)..... 58
A. V. H... (SAINTE-BEUVE)..... 60
L'Aumône (ALEXANDRE GUIRAUD)..... 61
La divine Epopée (ALEXANDRE SOUMET)..... 64

Pages

A ma Muse (GASPARD DE PONS)..... 66
Le Rossignol et les Serins (ULRICH GUTTINGUER)... 68
Le petit Savoyard (ALEXANDRE GUIRAUD)..... 71
Adieux aux Romantiques (CH. NODIER)..... 74

La Bataille d'Hernani :

A M. de La Bourdonnaye (VICTOR HUGO)..... 77
La première représentation d'Hernani (THÉOPHILE GAUTIER)..... 80
Après la première représentation d'Hernani (JULES LACROIX)..... 81
La Révolution romantique (VICTOR HUGO)..... 82
Discours de réception à l'Académie française (frag.) (A. DE LAMARTINE)..... 86

Une Nouvelle romantique :

Le Bibliomane (CHARLES NODIER)..... 89

La Poésie légère (Chansons à boire, Chansons d'amour) :

Mon grenier (P. J. DE BÉRANGER)..... 107
A la Grand'Pinte (AUGUSTE DE CHATILLON)..... 110
Un gros Chat (AUGUSTE DE CHATILLON)..... 113
L'Amant timide (HÉGÉSIPPE MOREAU)..... 114
Les deux Amours (HÉGÉSIPPE MOREAU)..... 116

La Politique et la Guerre :

Elégie sur la mort du général Foy (Hymne) (ALEX. DUMAS PÈRE)..... 119
Le Lion (AUGUSTE BARBIER)..... 123
Napoléon seul (ANTONY DESCHAMPS)..... 125
L'Idole (AUGUSTE BARBIER)..... 127
Souvenirs de Servitude militaire (ALFRED DE VIGNY). 129
Dicté après juillet 1830 (VICTOR HUGO)..... 132
Epitaphe des prisonniers français morts en Angleterre (AL. DE LAMARTINE)..... 137
La Cloche (EMILE DESCHAMPS)..... 138

L'Orient et l'Espagne :

Enthousiasme (VICTOR HUGO)..... 141
Mazeppa (VICTOR HUGO)..... 144

Pages

Balbek. Voyage en Orient (ALPHONSE DE LAMARTINE) 149-150

Séguidille, Sérénade } España (THÉOPHILE GAUTIER)..... 152-153

Le Laurier du Généralife (THÉOPHILE GAUTIER)... 154

Espagne (GÉRARD DE NERVAL)..... 155

La Mal du siècle :

A un enfant (A. S. SAINT-VALRY)..... 157

Insommie (fragments) (CHARLES DOVALLE)..... 159

Anathème (JULES FAVRE)..... 161

Paris aux réverbères (ALPHONSE ESQUIROS)..... 163

Stances (ANTONY DESCHAMPS)..... 168

Le mal du siècle (ALFRED DE MUSSET)..... 169

Les Muses romantiques :

Vers faits au couvent (journal intime) (GEORGE SAND)..... 171

Jalousie (LOUISE COLET)..... 173

L'Inspiration (LOUISE COLET)..... 174

Conseils à X*** (LOUISE COLET)..... 176

Malheur à moi ! (L. DESBORDES-VALMORE)..... 178

Souvenir (L. DESBORDES-VALMORE)..... 180-181

Le Soir (L. DESBORDES-VALMORE)..... 182

A M. de Béranger (L. DESBORDES-VALMORE)..... 184

A ma mère (DELPHINE GAY)..... 186

Le Bonheur d'être belle (DELPHINE GAY)..... 189

Contes d'une vieille fille à ses neveux (Mme EMILE DE GIRARDIN, née Delphine Gay)..... 191

Delphine (Comte J. DE RESSEGUIER)..... 195

Les Oiseaux de passage (ANAÏS SÉGALAS)..... 197

Adieux à Venise (ANAÏS SÉGALAS)..... 200

La Nature. L'homme et son Destin :

Soleils couchants (VICTOR HUGO)..... 203

Au Rossignol (A. DE LAMARTINE)..... 205

La Branche d'amandier (A. DE LAMARTINE)..... 208

Hymne (FONTANEY)..... 210

Sonnet (GÉRARD DE NERVAL)..... 211

Vers dorés (GÉRARD DE NERVAL)..... 212

L'Amitié, la Bohême, la Fantaisie : Pages

Gaspard de Pons attend des places pour *Ruy Blas* (GASPARD DE PONS)..... 213
Prologue aux Rhapsodies (PÉTRUS BOREL)..... 214
Fantaisie (PÉTRUS BOREL)..... 217
A Jules Vabre, architecte (PÉTRUS BOREL)..... 219
Les Hirondelles (ALPHONSE ESQUIROS)..... 221
Les Papillons (GÉRARD DE NERVAL)..... 223
A. M. Victor Hugo (ALOYSIUS BERTRAND)..... 225
Les cinq doigts de la main (ALOYSIUS BERTRAND). 227
Les deux Juifs (ALOYSIUS BERTRAND)..... 229
Le Clair de lune (ALOYSIUS BERTRAND)..... 231
La Coupe et les Lèvres (ALFRED DE MUSSET)..... 233

Trois inédits de Victor Hugo..... 237

L'Amour romantique.

Les Sonnets, les Elégies, les Romances, les Ballades, les Mélodies, les Poèmes en prose :

Sonnet (ARVERS)..... 243
Sonnet (ARVERS)..... 245
La Ressemblance (ARVERS)..... 246
A El... (A. DE LAMARTINE)..... 248
Le Roi de Thulé (EMILE DESCHAMPS)..... 250
Oh ! qui que vous soyez (VICTOR HUGO)..... 252
Embarquez-vous (ULRICH GUTTINGUER)..... 255
A toi (ULRICH GUTTINGUER)..... 257
Chanson (ALFRED DE MUSSET)..... 259
Invocation (A. DE LAMARTINE)..... 260
Mélodies (A. FONTANEY)..... 262
Toujours (A. FONTANEY)..... 264
La dernière rose (A. FONTANEY)..... 266
Mon cœur et ma lyre (A. FONTANEY)..... 268
Je t'aime mieux (A. FONTANEY)..... 270
La Neige (ALFRED DE VIGNY)..... 271
Le Roi de Thulé (GÉRARD DE NERVAL)..... 275
Une allée du Luxembourg (GÉRARD DE NERVAL). 277
Albertus (THÉOPHILE GAUTIER)..... 278

Pages
Marie (BRIZEUX)..... 280
Don Juan (ALFRED DE MUSSET)..... 282
Le spectre de la Rose (THÉOPHILE GAUTIER)..... 289

Épilogue :

Les secrètes pensées de Rafaël, gentilhomme parisien (ALFRED DE MUSSET)..... 291
La Chanson de Jean Prouvaire (VICTOR HUGO)..... 292
Les Poètes de l'Anthologie du Romantisme..... 297

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 15 MAI 1947, SUR
LES PRESSES DES
IMPRIMERIES BELLENAND
A FONTENAY-AUX-ROSES
(SEINE) 64981.

Dépôt légal, 1927 et 1947 / 2er trim.
Éditeur N° 369.

THE JAMMU & KASHMIR UNIVERSITY
LIBRARY.

DATE LOANED

Class No 841.03 Book No. P212-A

Vol. _____ Copy _____

Accession No. 18878

ALLAMA
IQBAL LIBRARY
UNIVERSITY OF KASHMIR
HELP TO KEEP THIS BOOK
FRESH AND CLEAN